40 pages VOIR LES EXPLICATIONS RELATIVES A NOTRE CONCOURS 40 pages

Le Samedi

MONTREAL, 9 MARS 1912.
VOL. XXIII, NUMERO 40

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numero
5 cts

MLLE IRENE ROOKE

Au Théâtre His Majesty, cette semaine.

Le VIN qui Fortifie

La vie au Vingtième siècle diffère à tous les points de vue de l'existence que l'on menait au bon vieux temps jadis. Nous vivons double aujourd'hui, nous allons à toute vapeur, nous dépensons notre vitalité comme s'il n'y avait pas de limite à nos forces, comme si nos nerfs étaient d'acier. La nourriture substantielle qui suffisait aux générations précédentes ne répond plus aux exigences de notre organisme. Il nous faut des toniques et des reconstituants et c'est

LE VIN ST-MICHEL

qui nous les fournit sous la forme la plus agréable, la plus rapidement assimilable, la plus bienfaisante, sous la forme du Tonique-Reconstituant par excellence qui régénère le sang et, par lui, toute la constitution.

Le **VIN ST-MICHEL** convient à tous les âges et aux estomacs les plus délicats. C'est, à tous les points de vue, **le vin des dames par excellence.**

Un verre avant les repas en fait un apéritif-digestif incomparable.
Un verre entre les repas soutient et développe les forces.

BOIVIN, WILSON & CIE, MONTREAL
Distributeurs pour le Canada et les Etats-Unis

EASTERN DRUG Co., 14 Fulton St., BOSTON
Depositaires pour les Etats-Unis

Voulez-vous passer de bonnes heures de lecture? Vous distraire tout en apprenant une quantité de choses que peu de livres et moins de personnes encore pourraient vous apprendre?

Voulez-vous, pour un prix très minime, vous former une bibliothèque variée que vous relirez souvent avec plaisir?

Oui, n'est-ce pas?

Demandez alors, chaque mois, la "Revue Populaire", moyennant 10 cents à votre dépositaire ou abonnez-vous pour $1.00 seulement par an que vous enverrez aux Edit.-prop. Poirier, Bessette & Cie, 200 Bld St-Laurent, Montréal.

ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis

Six Mois $1.25
Un An 2.50

Montréal et Europe

Un An $3.50
Six Mois 1.75

(Fondé en 1889)

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Organe du Foyer Domestique

PRIX DU NUMERO : 5 cts

HEURES DE BUREAU:

De 8.40 a. m., à 5.45 p. m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a. m., à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Tél. Main 2680 Propriétaires,
200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.

- LE DUEL -

S'IL y a quelque chose de réjouissant à notre époque et de nature à dilater la rate du plus hypocondriaque, c'est bien une provocation en duel.

Il fut un temps, sans doute, où le duel était pris au sérieux, mais dame, c'était au temps des colichemardes ou autres rapières de notable envergure, et non à celui des épées de combat fragiles comme un tube de macaroni ou des pistolets soigneusement chargés pour faire beaucoup de bruit et pas du tout d'effet.

Souvent l'on voit dans les journaux d'outre-mer, la phrase consacrée par l'usage: "Une rencontre a été décidée entre M. Chose et M. Machin..." Le lecteur—tout comme la meilleure des tireuses de cartes—peut prévoir l'avenir, et annoncer que sûrement paraîtra dans un des numéros suivants la suivante phrase non moins consaccrée par l'habitude: "Et deux balles ont été échangées sans résultat..."

Ça, c'est invariable, ce qui n'empêche que chaque année apporte son petit contingent d'écervelés,—j'allais dire de saltimbanques—qui tiennent à parader pour la plus grande joie des photographes, de témoins invités à un dîner subséquent et de quelques gogos qui croient naïvement que c'est arrivé.

Ceci se passe naturellement dans les pays où le duel est permis. Voyons donc un peu ce qu'il en est exactement.

Lorsque les témoins choisis de part et d'autre, car notez bien que les intéressés n'ont eux-mêmes pas voix au chapitre, lorsque les témoins, dis-je, se sont entendus sur le lieu, l'heure et les armes après avoir jugé toutefois s'il y avait motif à rencontre, le jour du grand tralala arrive.

La première opération consiste à ordonner un succulent déjeuner chez un restaurateur de renom et ensuite à monter dans de confortables voitures. Après une petite promenade hygiénique à l'air frais du matin on arrive à l'endroit du combat (?)

Successivement descendent de voiture, témoins, médecin (dame! il faut bien donner un semblant de sérieux à l'affaire), photographe (ça c'est de rigueur), et représentants de journaux (non moins de rigueur).

Alors le Directeur de l'opération non sanglante charge les armes. J'ai cru voir un jour, et des amis bien informés m'ont assuré que c'était toujours ainsi, que l'on glissait dans le canon des pistolets une vulgaire boule de craie passée à la plombagine au lieu d'une balle. Un savant et discret coup de bourroir l'écrase ensuite et alors "tout est prêt".

Ceci nous dispense de narrer la banalité consécutive des choses.

A l'épée de combat, en supposant que chacun des adversaires sache la tenir et soit, par suite, autorisé à l'employer, un maître d'armes expérimenté et armé d'une énorme canne veille à ce qu'aucun coup ne soit plus dangereux qu'une vulgaire piqûre d'épingle; il y a des gens si maladroits!

Et voilà ce qu'on appelle un Duel—avec un grand D—!

Il est vrai qu'il ne saurait en être autrement car même en France où l'esprit des lois est large à cet égard, celui qui cause des blessures graves à son adversaire est traduit en cour d'assises et peut être condamné aux travaux forcés à temps ou à perpétuité.

A noter que les témoins profitent eux aussi de la distribution des récompenses et encourrent la même peine.

Les lecteurs auraient donc bien tort de prendre au sérieux le récit d'une histoire de duel qui n'est, en somme, qu'une vulgaire parade d'assoiffés de réclame ou une manifestation du détraquement de l'esprit; il y eut sans doute des duels véritables jadis et ceux qui y ont participé ont pu se couvrir de gloire; aujourd'hui, l'épée de fer blanc et le pistolet de carton ne couvrent plus que de ridicule.

Ce n'est jamais cela qu'on voit.

Il y en a même qui vont plus loin dans la voie du ridicule et qui agiteront la question de duel dans certains pays où ils savent fort bien que ce n'est pas admis.

Ceux-là ont besoin d'une leçon sans doute, mais ce qu'il leur faut ce n'est pas un coup d'épée, c'est un simple coup de balai.

Fernand de Verneuil.

AVIS A NOS LECTEURS

Aux concurrents du Concours du Pêcheur. (Page 32 du "Samedi".)

Les numéros 9 et 10 comportent la même solution; ce sera donc le même nom de poisson à inscrire pour ces deux numéros sur la liste générale jointe au présent exemplaire.

Relire soigneusement les conditions détaillées à la page 32.

DES ŒUFS BIEN FRAIS...

—Tidjo toi qui sais si bien imiter la poule, fais-le un instant pendant que je vais acheter des oeufs à la grocerie; comme cela le client croira qu'ils sont frais pondus.

Tidjo.—Obrète, mouman! j'vas envoyer ça première classe!

UL ULTIMATUM

—Ecoute, raconte-moi tout ce que tu voudras mais je t'en prie, ne sors pas tes arguments frappants ou je retourne faire une manille au bar d'où je sors!

LE CHAMPIONNAT DES LUTTES

On a encore oublié l'une des plus intéressantes: Un gendre contre sa belle-mère!

INCONSTANCE

A quoi pensais-tu donc, quand ta lèvre amoureuse
S'offrait à mon baiser; quand ton coeur palpitant
Frissonnait au contact de ma main, trop heureuse
De sentir, bien à soi, ce trésor affolant?

Pourquoi donc ces doux mots, ces baisers, ces ca-
[resses,
Si rien de tout cela ne doit plus subsister?
Ensemble nous avons éprouvé tant d'ivresses!...
Ainsi c'est bien fini, tu veux donc me quitter?

Et bien soit! Va, méchante! abandonne ton être
Au galant fortuné, prodigue ton baiser
Mais quand viendra le jour—il n'est pas loin peut-
[être
Où ton coeur assagi, las de tant simuler,

Voudra se retremper en une âme sincère,
Alors songe à l'ami délaissé certain jour.
Lui, tout au souvenir de l'image si chère,
Renoûra volontiers cette idylle d'amour!

—o—

UN MALIN

— Monsieur Chapougnac on m'a dit que vous veniez d'être père, est-ce un garçon?

— Oh non...

— Alors c'est une fille?

— Juste, vous l'avez deviné!

LE PRIX DE SON CHAPEAU... L

Elle.—Viens, mon ami, pardonne-moi mes paroles cruelles.

Lui.—C'est pas tes paroles cruelles, c'est le prix de ton chapeau...

PERPLEXITE

— Est-ce que ce chemin qui va à Montréal est bon?

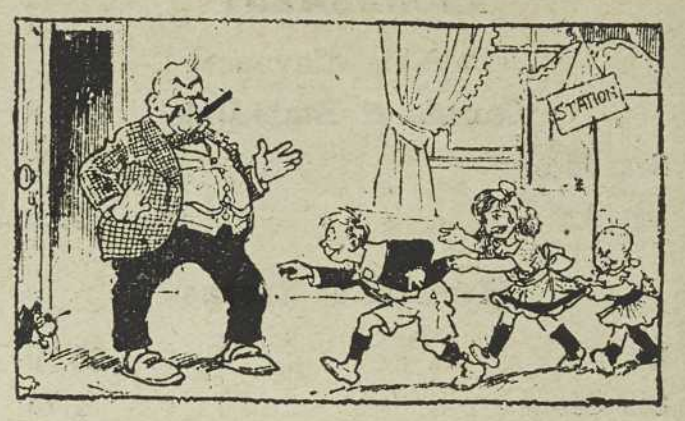
— Il est bon, mais c'est l'bon chemin: l'bon chemin, c'est c'ti là-bas... Mais il est mauvais comme le diable.

A L'ENTERREMENT

— Seriez-vous parent du défunt que vous avez un crêpe à votre chapeau?

—Non, mais comme le temps était à la pluie j'ai voulu mettre mon chapeau neuf à l'abri.

LES ENFANTS S'AMUSENT



—Reste de même, oncle Baptiste; on est après jouer aux p'tits chars et tu vas nous faire un beau tunnel.

VALABLE EXCUSE

Toto.—Hi, Hi! Je suis tombé en bas des escaliers...

La maman.—Et tu as bien arrangé ton pantalon neuf!

Toto.—Pas ma faute, maman! Je suis tombé si vite que je n'ai pas eu le temps de l'ôter...

INFAILLIBLE MOYEN!

Lagourdée.—Comme demain je dois me lever de très bon matin et que je n'ai pas de réveil, je l'écris sur une feuille de papier pour ne pas l'oublier.

L'ESPIEGLE ROSETTE

1—Ça y est! dit Rosette, voici encore mon oncle qui chante! il en a pour jusqu'au soir... comment le faire partir?

2—J'ai trouvé! Avec ma bonne peinture je vais dessiner nos deux chats sur la toile du piano et les peindre quand ils se battent.

3—La peinture était si bien faite que le papa de Rosette crut que c'était vrai. Avec vigueur il envoya son soulier sur les deux chats...

4—...et ce fut l'oncle qui le reçut en pleine figure. Depuis ce temps on ne l'a jamais revu à la maison et Rosette a été délivrée.

COUPS DE PITON

Oui et non sont bientôt dit, mais ils exigent une longue réflexion.

○

—Oui, madame, celui qui vient de passer est un de mes anciens rivaux, nous allions voir la même fille.
—Et c'est vous qui avez eu la meilleure chance...
—Hélas, non! madame, puisque c'est moi qui l'ai mariée!

○

La grande affabilité est parente de la bassesse.

○

Les jeunes filles qui disent qu'elles ne tiennent pas à se marier me font penser à un voyageur qui attendrait le train sur le quai d'une gare en affirmant qu'il ne tient pas à le prendre.—Sonia.

○

"Je n'ai pas eu le temps" est une expression généralement vide de sens, qu'il conviendrait de remplacer par celle-ci: "Je n'ai pas su avoir le temps."

○

Tout le monde fait des faux pas, mais avec la différence que les sages cachent ceux qu'ils ont faits, tandis que les sots content d'avance ceux qu'ils veulent commettre.

○

—Tu m'avais dit que lorsque nous serions mariés, notre vie ne serait qu'une longue lune de miel et maintenant tu me tournes le dos!
—Eh bien! ma chère, au lieu d'une longue lune de miel c'en est plusieurs petites courtes; ça revient au même!

L'affectation, c'est la dignité se faisant âne...

○

Il y a plusieurs professeurs qui reçoivent des salaires considérables, à l'école de l'expérience.

○

Il y a une difficulté entre un rhume et une grippe, mais on ne s'en aperçoit qu'en recevant le compte du médecin.

○

Le thermomètre est un petit appareil de précision qui n'indique jamais exactement la température.

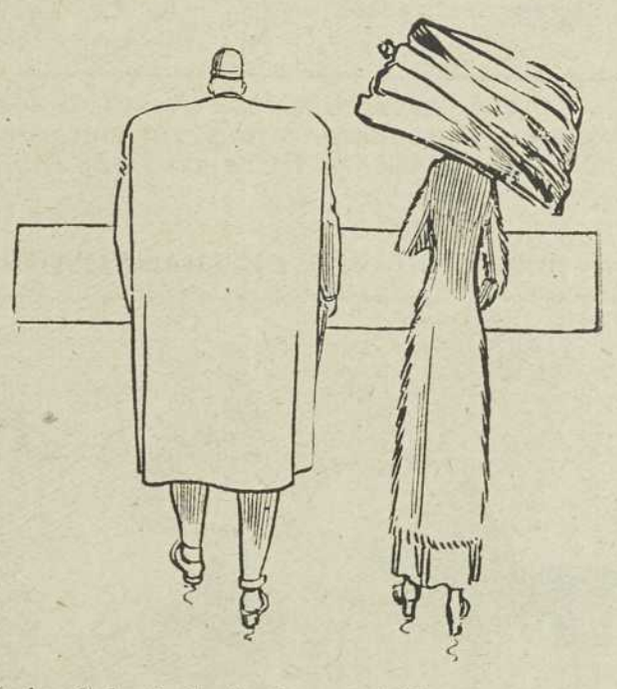
○

Si un homme pouvait se voir lui-même comme le voient les autres, il abaisserait sûrement les "blinds..."

○

Il y a des gens qui n'atteignent le pinacle de la renommée que pour tomber de plus haut.

○



Lui.—Cela devient effrayant! Ton nouveau chapeau est bien 6 pouces plus large encore que l'autre!
Elle.—Cela se peut bien, j'ai pris mesure sur la largeur de tes fausses épaules.

○

Quand la pauvreté entre par la porte, l'amour se sauve par la fenêtre.

○

Un danseur célèbre a assuré chacun de ses pieds pour la valeur de 1,000 dollars. C'est encore plus cher que le pied de terrain à Montréal.

○

Une personne exécrable est une personne qui parle de nous à nos voisins; un fin causeur est une personne qui nous raconte ce qui se passe chez nos voisins.

○

Il ne faut se servir de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité.

○

Un petit homme qui regarde en l'air voit plus loin qu'un grand homme qui regarde en bas.

○

L'un des meilleurs moyens de nous faire apprécier d'un homme, c'est de lui dire, avec un air triste, qu'il travaille trop fort.

○

On n'est jamais trop petit et jamais trop pauvre pour donner.

Toutes les heures nous blessent, la dernière nous tue.

○

—Tiens, voici Théodora! on ne la voit pas souvent maintenant.
—Oh! elle vit toujours dans les nuages.
—Elle va en aéroplane?
—Non: elle fait tout simplement des rêves impossibles.

○

L'amour n'a pas besoin d'être défini. Les hommes et les femmes s'aimaient déjà bien avant l'invention du dictionnaire.

○

Une jeune fille a épousé récemment, à Philadelphie, un homme sans jambes. Il est probable que l'on ne se querellera pas, dans ce ménage, afin de savoir qui portera les culottes!

○

Un homme dit: Si la chaussure fait à ton pied, mets-là.

Une femme dit: Si la chaussure fait à ton pied, prends un point plus petit.

○

—Il me semble que je t'ai piqué avec mon aiguille, mon chéri!
—Vas-y pareil, ma chatte, ça m'fait pas d'différence, j'sus un homme drette, j'm'occupe jamais de c'qui s'passe derrière moé!

J'AI DORMI AVEC LUI

Odette est bien la plus jolie fille qu'il soit possible de rencontrer. Tout plaît en elle, tant elle est svelte et gracieuse tant ses cheveux sont blonds, ses yeux noirs et pétillants de malice, tant est doux et spirituel son sourire.

Elle est absolument honnête ; et cependant tout le monde n'est pas convaincu de cette vérité. Voici pourquoi:

Tout récemment, Odette était dans le salon de Mme Hautbois où se trouvaient déjà réunies une dizaine de personnes.

Un jeune homme entre, Lucien Barty, qui n'est pas un familier de la maison.

Dès qu'elle eut aperçu ce monsieur, Odette, du milieu d'un groupe de dames, lança étourdiment cet aveu:

—Oh! je le connais bien! J'ai dormi avec lui!

Vous voyez d'ici les mines stupéfaites, puis indignées des personnes présentes.

Mais, sans s'apercevoir de l'émoi qu'elle causait, Odette continua, railleuse, cette fois en catimini:

—Même qu'il n'est pas beau lorsqu'il dort... il fait la grimace... Deux ou trois fois, il a ronflé comme un tuyau d'orgue!... Ah! non, vraiment, il n'est pas beau quand il dort!

Devant ce manque absolu de sens moral les dames restèrent anéanties, scandalisées, puis finalement tournèrent le dos à la jeune effrontée. Et elles s'en allèrent, de-ci, de-là, colportant de groupe en groupe les aveux d'Odette.

Ce ne fut que deux ou trois jours après cet incident qu'Odette, forcée par ses parents de s'expliquer au sujet de son aventure passionnelle avec le jeune homme, avoua qu'en effet, au cours du dernier voyage qu'ils avaient fait à Biarritz, elle avait dormi avec Lucien Barty, toute une nuit dans le même wagon de première classe.

—Tu t'en souviens bien, voyons, papa, ajouta-t-elle, puisque ce monsieur était justement sur ta banquette, et qu'il te gênait pour t'étendre!

ÇA A DU BON SENS...

,Pancrasse.— Ecoute, Flave, moé, quand j'sus su la "bomme", je porte mon ratelier au "pawn-shop".

Flave.— Comment c'qu'on t'donne pour?...

Pancrasse.—Pas grand chose, mais après ça, j'peux pas manger plus que d'raison!

QU'EST-CE QU'UNE POLICE D'ASSURANCE?

—Qu'est-ce qu'une police d'assurance sur la vie? demandait un jeune homme à son compagnon.

—Je crois, répondit l'autre, que c'est un véritable engagement qui fait qu'un homme reste pauvre toute sa vie, afin de mourir riche.

CHASSE A L'HOMME

—J'me d'mande comment ça s'fait que D'Jos est toujours su l'chemin à trotter; un pauvre guiabe com' lui, y f'rait ben mieux dtravailler.

—Faut ben qui marche, ses créanciers l'courent tout l'temps.

LA BONNE CHANCE DE TRAMPINARD

1—Trampinard n'est qu'un tramp mais c'est un gars qui a bon coeur et sait le prouver à l'occasion. Riri venait de laisser tomber son panier de vaisselle...

LA BONNE CHANCE DE TRAMPINARD (Suite)

2—...qui, naturellement, s'était cassée en mille morceaux. Trampinard voyant un bourgeois venir, se plaça devant le tas de débris avec son air innocent et bête.

LA BONNE CHANCE DE TRAMPINARD (Suite)

3—Le bourgeois trop occupé à lire le "Samedi", ne le vit pas et, avec sa grosse bedaine, l'envoya rouler à terre. Trampinard se mit à hurler en pleurant sa vaisselle cassée...

LA BONNE CHANCE DE TRAMPINARD (Suite et fin)

4—Et le bourgeois, pour le faire taire, lui glissa quelques bons 10 piastres dans la main. Trampinard a bon coeur... mais pour lui: il n'a pas donné les bills de 10 piastres à Riri.

UNE BONNE RUSE

Comme le train approchait de la ville, un des voyageurs remarqua qu'une jeune femme assise en face de lui paraissait en proie à une vive préoccupation, et cherchait obstinément un objet qu'elle semblait avoir perdu.

—Puis-je vous être utile à quelque chose? demande le voyageur complaisant.

—J'ai perdu mon billet et l'on va m'accuser de fraude.

—Laissez-moi arranger ceci. Je vais essayer d'un petit truc de ma façon qui réussira sans doute.

Et le voyageur prenant son propre billet le remet à la dame après en avoir déchiré un coin qu'il introduisit dans sa poche.

Le train arrive. Le contrôleur passe et recueille tous les billets excepté un.

—Votre billet, monsieur ? demande l'employé au galant voyageur.

—Je vous l'ai donné.

—Non, Monsieur, vous ne me l'avez pas remis. Je vais être obligé de porter ce fait à la connaissance du chef de gare.

Le chef de gare arrive bientôt.

—Où est votre ticket, monsieur? demande-t-il.

—Je l'ai donné au contrôleur. Qu'il regarde s'il n'a pas un billet dont le coin soit déchiré.

Naturellement l'employé le trouve bientôt parmi les billets recueillis.

—Maintenant, dit le voyageur, voyez comme ces deux morceaux s'accordent parfaitement, et il remet au chef de train le coin déchiré qu'il avait caché dans sa poche.

Le malheureux contrôleur se retira ahuri, confondu.

LE PROFESSEUR DISTRAIT

—Oui, c'est alors que Samson, rempli d'une force inconcevable, accomplit ce fait d'armes unique dans l'histoire: il passa dix mille Philistins au fil de l'épée avec une mâchoire d'âne!

SES CHEVEUX!

Le magistrat.—Je vous condamne à $50 d'amende pour avoir "coloré" votre beurre.

Le cultivateur.—Vous avez ben les ch'veux teints vous, pis parsonne s'en plaint!

SON RAISONNEMENT

L'acheteur.—Quel est le prix de cette montre?

Isaac.—Dix dollars.

L'acheteur, (en lui-même).—Il demande $10; il veut dire $8; il prendra $6; la montre vaut $4; j'vais lui offrir $2.

REPONSE D'UN PRISONNIER

—Prisonnier, levez-vous. Etes-vous coupable ou non-coupable?

—Je n'ai rien à dire. Le jury est payé pour répondre pour moi; interrogez-le.

—— o ——

En politique, comme dans la vie, le succès appartient généralement aux croyants et rarement aux sceptiques.—Gustave Le Bon.

L'Amour est aux Jeunes

—o—

HISTOIRE SENTIMENTALE

—o—

I

—Tu sors. fillette? demanda M. Bernard à sa petite-fille Adeline, qui entrait dans la chambre son chapeau sur la tête.

—Mais oui... grand-père; Mme Dormoy m'a offert de l'accompagner au parc... il fait si beau...

Le vieillard jeta un coup d'oeil navré sur ses pieds enveloppés de flannellet et que la goutte condamnait à l'immobilité.

—Va, mon enfant; amuse-toi bien.

S'enfonçant dans son fauteuil, il détourna son regard sur le ciel bleu, que coupait le cadre de la fenêtre ouverte.

Si Adeline avait regardé plus attentivement, elle eût pu voir une larme, vite essuyée, mouiller la paupière du vieillard.

C'est qu'il était bien seul, bien seul, le pauvre vieux, et au sentiment de cet isolement s'ajoutait le regret de ne pouvoir donner libre carrière à son activité.

Après une existence de travail où son crops seul avait faibli, la goutte clouait M. Bernard dans son fauteuil, et le soulagement qu'eût pu lui donner sa petite-fille lui faisait en grande partie défaut.

Mlle Bernard était une enfant gâtée. Demeurée orpheline dans sa prime enfance, elle n'avait connu que son grand-père, et celui-ci, par une aveugle tendresse, avait cherché à combler à lui seul le vide que causait la perte de la tendresse du père et de la mère, trop tôt disparus.

Même aux heures où ses fonctions d'ingénieur l'absorbaient le plus, jamais l'aïeul n'avait quitté sa petite-fille. Une journée passée sans la voir, sans entendre son gai babil, sans recevoir ses caresses, eût été une journée néfaste.

La jeune fille avait grandi, le grand-père s'effaçant constamment devant elle.

M. Bernard se fût peut-être félicité de son mal s'il lui avait donné la compagnie d'Adeline; mais elle disait de façon si câline: "Est-ce que cela te contrarie beaucoup, beaucoup, que je sorte?" qu'il n'osait plus laisser voir la joie qu'il eût éprouvée à passer une journée l'ayant près de lui, comme au temps où, petite fille, elle s'endormait la tête sur les genoux de "grand-père".

Quel doux éveil du coeur...

II

M. Bernard, à la fenêtre ouverte de son cabinet de travail,—envahi petit à petit par Adeline,—rêvait au passé, comme de coutume, lorsque la bonne annonça Mme Dormoy.

C'était une ancienne amie de la famille, l'ordinaire chaperon d'Adeline.

Son fils unique, ingénieur d'une grande société métallurgique russe, vivait loin d'elle et l'excellente personne reportait sur l'orpheline un peu des soins maternels que le cher absent laissait inemployés.

La visiteuse s'était assise près du vieillard...

—Je viens vous apprendre une grosse nouvelle.

—Ah! Ah!

—Adeline vous en aurait parlé déjà, mais elle n'a pas osé.

M. Bernard hocha la tête.

—C'est donc bien grave? Adeline sait, cependant, que je ne suis pas avec elle d'une sévérité excessive.

—C'est grave, oui, mais cela n'a rien de fâcheux, au contraire. Vous connaissez mon fils Adrien.

—Dame, autant qu'on peut connaître un homme que l'on a suivi depuis l'enfance.

—Ce n'est pas cela que je veux dire... Que pensez-vous de lui?

—Charmant garçon, plein d'avenir.

—C'est bien sincèrement votre opinion?

—Chère madame, je suis la sincérité même, vous le savez.

—C'est vrai... Et je suis bien heureuse de vous entendre parler ainsi de mon enfant... Cher monsieur, voulez-vous me donner pour lui la main d'Adeline?

La pensée du mariage de sa petite-fille n'avait rien de nouveau pour M. Bernard, c'était un peu comme l'idée de sa mort à lui, avec cette différence qu'il redoutait beaucoup moins cette dernière.

Il se recueillit, puis d'un ton affectueux qu'il quittait rarement.

—Je m'estime très honorée de votre demande, chère madame. Adeline n'avait que faire d'hésiter à me parler à coeur ouvert.

—Alors tout va bien. Vous savez combien j'aime votre chère petite-fille... j'apprécie la fidélité de son coeur, son aimable caractère... J'ai pensé que mon Adrien si bon, si affectueux, et auquel la solitude de ses constants voyages pèse lourdement, trouverait en elle une compagne charmante qui ne le quittera pas, au moins tant qu'elle n'aura pas d'enfants... Ils sont faits l'un pour l'autre.

M. Bertrand jeta sur Mme Dormoy un long regard.

—C'est vrai... Adrien est bien seul, approuva-t-il.

—Que la chère petite va être contente! Depuis un mois nous ne cessons de parler de ce grand projet... Faites-la prévenir... j'ai hâte de l'embrasser comme ma fille.

Tandis que la bonne allait chercher Mlle Bernard, le grand-père déclara:

—Vous savez quelle est notre situation. je possède une certaine fortune dont je ferai donation.

—Cher, cher grand-père! faisait Adeline embrassant le vieillard.

—Adrien revient cette semaine, reprit Mme Dormoy; il a un congé de trois mois... les enfants voudraient en profiter pour se marier.

—C'est tout naturel, répliqua M. Bernard. Eh bien! nous entonnerons gaiement l'épithalame et souhaiterons bonheur et prospérité aux nouveaux époux.

—C'est que je te laisserai seul, cher papa, fit Adeline, le câlinant.

—Dire que je ne t'aimerais pas mieux près de moi serait mentir... Que veux-tu. la loi de la nature et la loi sociale commandent à la femme de suivre son mari...

—Si tu pouvais venir avec nous?

—Ça, ma fille, il n'y faut pas penser. Outre que je serais pour vous un pesant embarras, mes pauvres jambes me feraient endurer le martyre. Non, le plus pratique, c'est que je me case dans quelque maison de retraite.

—A Sainte-Perrine on est très bien, fit vivement Adeline. Nous y sommes allées il y a quelques jours, Mme Dermoy et moi...

M. Bernard l'interrompit, souriant:

—Ah! ah! tu y avais pensé aussi!

Adeline rougit légèrement.

III

A mesure qu'approchait la date du mariage, le caractère, les sentiments d'Adeline semblaient se modifier. Les éclats de rire insouciants qui, naguère, emplissaient la maison quand elle était là s'étaient faits plus rares, puis avaient presque complètement cessé; un nuage paraissait avoir passé sur la joie exubérante qui avait marqué l'annonce de son union avec Adrien.

Par instants, elle demeurait songeuse, les yeux dans le vide, comme inconsciente de ce qui se passait autour d'elle, et lorsqu'une question la mettait en cause, elle avait le brusque réveil du dormeur pris en faute.

Des signes aussi caractéristiques ne pouvaient échapper à l'affectueuse vigilance de l'aïeul; il l'interrogea à maintes reprises, recevant toujours cette réponse:

—Moi, grand-père? mais je n'ai rien, je t'assure.

Un gros baiser bien tendre soulignait invariablement l'affirmation; mais M. Bernard, peu rassuré, hochait la tête.

Mme Dormoy, elle, ne voyait rien d'anormal dans l'état d'A-

deline.

—Mon Dieu, mon ami, disait-elle. le mariage apporte des modifications si graves dans l'existence d'une jeune fille qu'il ne faut pas s'étonner qu'elle y réfléchisse un peu.

Un soir, assise près d'Adrien, Adeline, souriant distraitement, comme bercée par une musique très douce, écoutait son fiancé qui, la voix tremblante par instants, laissait parler son coeur. Trois jours encore et Adeline serait Mme Dormoy! Le jeune homme, tendrement ému par la pensée que bientôt l'existence leur serait commune, répétait l'histoire très simple de leurs amours, —combien de fois redites!...—évoquant, après les heures rieuses de l'enfance, alors qu'Adeline était déjà sa préférée, le moment où l'amitié s'était tansformée en un sentiment plus tendre, plus absolu. Il redisait ses rêves de jeune homme, puis ses craintes qu'un autre pendant son absence vînt lui ravir son aimée.

Cependant, dût-elle le taxer de fatuité, au fond de lui-même un espoir secret l'avait toujours soutenu.

—Il faut croire au bonheur. disait-il; ma foi en vous, en l'espérance que mon amour devait vous être connu, qu'il était partagé, m'a donné la force de supporter courageusement l'éloignement de tout ce qui m'était cher.

Mais quelle joie lorsque sa mère répondit à la lettre par laquelle Adrien avait fait l'aveu de son amour, lui avait dit qu'Adeline était toujours la petite amie fidèle et qu'elle serait heureuse d'être sa femme.

Adeline poussa un long soupir.

Adrien la regarda, un peu surpris.

—Qu'avez-vous donc ce soir? fit-il. Vous êtes d'un triste!...

Le sourire reparut sur les lèvres de la jeune fille.

—Où voyez-vous ma tristesse, mon ami?

—Quand ce ne serait que dans votre mutisme. Et vous êtes inexcusable de me laisser déployer mes grâces en pure perte... Auriez-vous déjà le spleen, près de moi?

Adeline. affectueusement, lui abandonna sa main.

—Grondez-moi, je le mérite; grondez-moi de ne pouvoir vaincre un sentiment de tristesse alors que vous exprimez si bien une joie que je partage...

Il l'interrompit:

—C'est charmant ce que vous dites là; charmant, sauf cette invincible tristesse dont je ne comprends pas la raison. Oh! je ne vous demande pas vos secrets. ajouta-t-il vivement.

—Je n'ai pas de secrets pour vous, Adrien, et n'en veux pas avoir.

—Quelle parole imprudente!

—C'est la vérité.

— Imprudence grave, je le répète; car après votre déclaration, il faudra que je connaisse la cause de votre souci. Commencez votre confession.

—Vous l'exigez?

—Je vous supplie d'avoir confiance en moi...

—Eh bien. une ombre se glisse au milieu de mon bonheur. je l'avoue.

—Une ombre?...

—Non, tenez. il vaut mieux que je ne vous en dise pas plus long... vous n'y pouvez rien.

—Adeline, ma bien-aimée!... vous ne savez pas les inquiétudes que vous éveillez en moi...

Mlle Bernard, visiblement émue, murmura:

—Mon grand-père m'inquiète.

—Vraiment?... Pourquoi?...

—Je soupçonne en lui une douleur cachée.

—Oh! quelle idée!

—Il m'adore.... Sa résignation à me voir partir est-elle bien sincère? Qu'arrivera-t-il quand il va être seul?

Adrien demeura silencieux.

—J'ai beaucoup réfléchi ces temps derniers, poursuivit Adeline, et mon examen de conscience ne m'a pas été très favorable. Vous me demandiez ma confession? Eh bien. j'ai péché gravement par égoïsme.

—Vous vous exagérez peut-être...

—Non. mon ami. Quand mon esprit s'arrête sur le passé, il me semble qu'hier encore j'étais une petite fille. Mille faits inaperçus me reviennent en mémoire; je revois mon pauvre grand-père s'annihilant en quelque sorte pour moi... Il continue le sacrifice, ne commets-je point une mauvaise action en l'acceptant encore?

Adrien, renversé sur le dossier du sopha, les bras croisés, les yeux au plafond, battait le parquet du bout de sa bottine.

—Il ne faut pas exagérer les choses. fit-il après un temps. Le bonheur complet n'existe pas... Vous savez combien j'aurais été heureux que M. Bernard pût vous accompagner...

—Et vous ne voyez pas la possibilité d'abandonner votre situation?

—Ce serait une insigne folie... Je n'en ai pas le droit, d'ailleurs; je dois défendre les capitaux engagés pour moi par ma mère.

Adeline soupira longuement.

—C'est une impasse murmura-t-elle.

. . . . . .

IV

—Grand-père, grand père, pardonne-moi, disait Adeline le lende main matin, tandis que agenouillée, elle tenai dans les siennes le mains du vieillard.

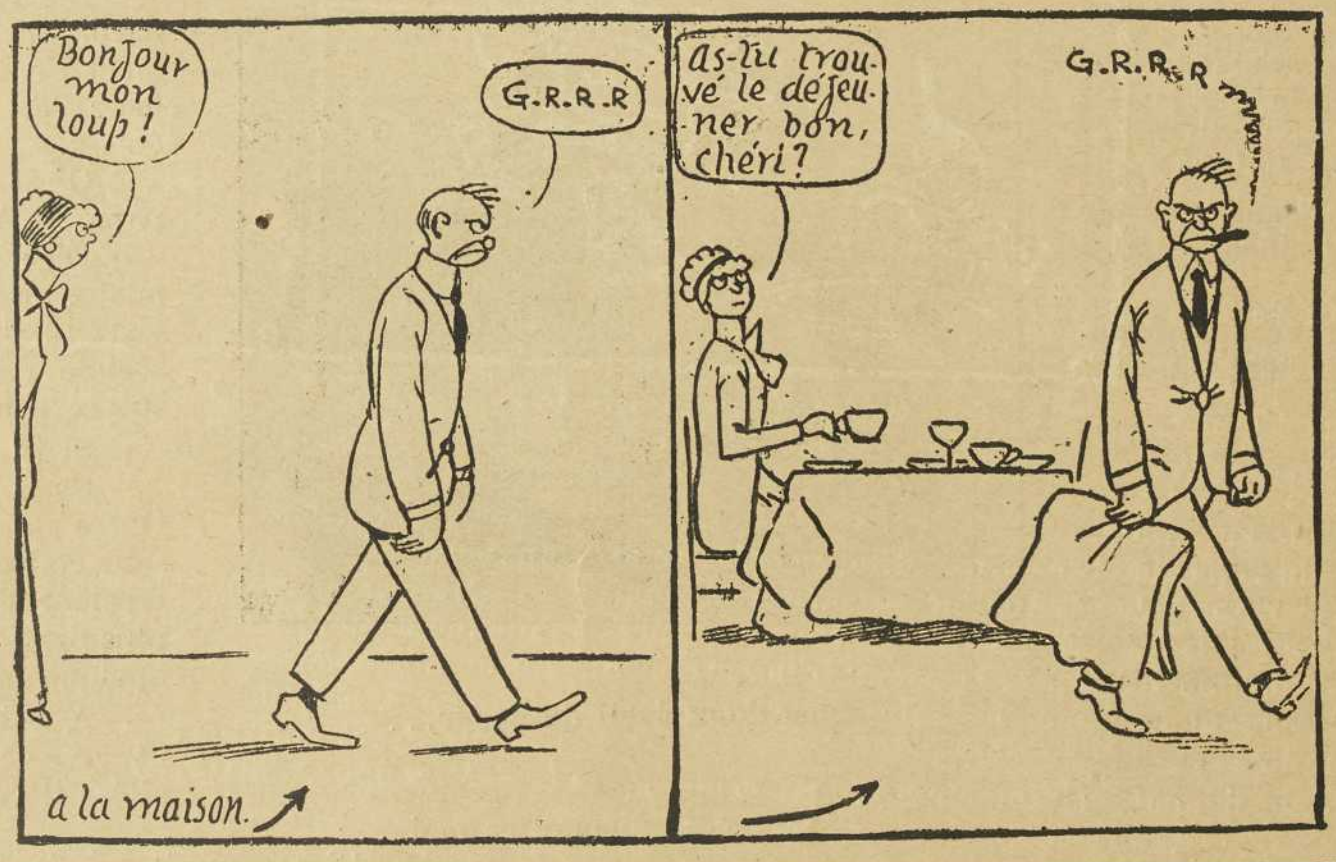
— Te pardonner, m mignonne... Et quoi donc?

Très troublée. elle balbutiait:

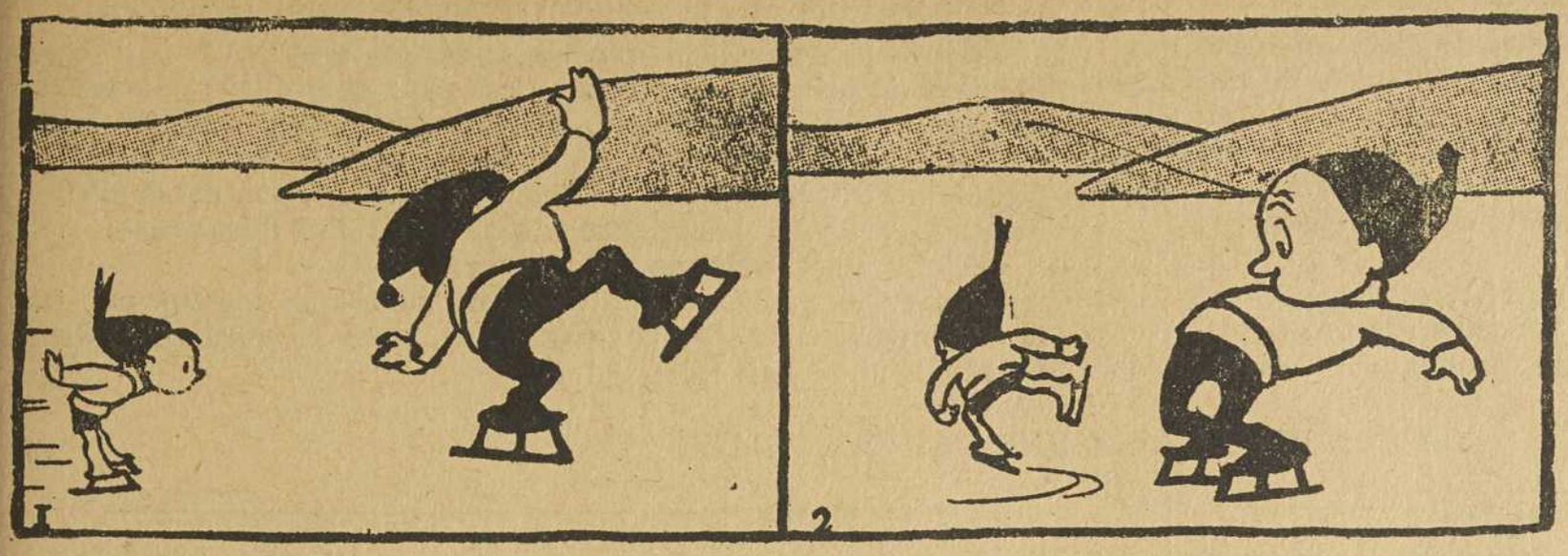
—Mon égoïsme... J'a été bien méchante, bien ingrate... mes yeux s sont dessilés...

—Ah! çà! deviens-tu

VOTRE MARI EST-IL DE MEME?



TIDJO VEUT TOUT SAVOIR



1—Pourquoi patines-tu de même, dis, m'sieu?
—Parce que je suis un fin patineur!

2—Tu pourrais arrêter tout net?
—Sûr! c'est pas plus difficile que cela!

folle, ma chérie?

Elle se dressa, dardant sur lui des yeux mouillés de larmes:

—Dis que ce n'est pas vrai?... Jure que tu n'as pas souffert le mon ingratitude?...

—Quelle idée te passe dans la tête!... Qui t'as jamais parlé de ça?

—Ma conscience... Mais je rachèterai le passé... Va, je veux être à toi, à toi de tout mon coeur pour payer ton adorable tendresse!

Le pauvre vieux pleurait d'attendrissement.

Quel doux éveil du coeur de son enfant bien-aimée!... Avait-il pu penser une heure. soupçonner même, que son profond amour n'avait pas été, ne serait pas compris!... C'était son Adeline qui lui parlait ainsi avec, sur les lèvres, toute l'affection dont elle était capable!

Il balbutia:

—Tu perds la raison, ma mignonne... Alors même que ce serait vrai, crois-tu que j'accepterais le sacrifice de ta vie?

— Chut !... chut !... cher grand-papa... M'as-tu demandé la permission de te sacrifier pour moi, dis?... Puis, je suis la maîtresse... Je veux t'aimer comme tu m'as aimée... J'ai d'ailleurs écrit à Adrien que je lui rendais sa parole. Je suis libre.

Le vieillard eut un brusque haut-le-corps. Mille pensées tourbillonnèrent dans son cerveau. Quoi! Adeline se consacrait à lui. Le rêve caressé allait se réaliser... Elle serait constamment près de lui, et, récompense infiniment douce, ce serait l'interversion des rôles et l'enfant rendant à l'aïeul les soins et les caresses prodigués naguère par lui!

Mais ce ne fut qu'une flamme beintôt éteinte. Se raidissant contre lui-même, très grave. il pressa tendrement les mains de sa petite-fille.

—Merci, Adeline; tu viens en un instant de me rendre en bonheur ce que mon coeur m'a fait faire pour toi; mais, mon enfant, tu n'as pas le droit d'accomplir ton projet.

—Ma résolution est inébranlable; je l'ai dit à Adrien.

Pour la première fois de sa vie, peut-être M. Bernard regarda sa petite-fille avec sévérité.

—Comptes-tu donc pour rien mon bonheur à te voir heureuse?... Aurais-je vainement consacré ma vie à ce but?... Non. tu m'obéiras. Allons, plus de révolte, mademoiselle; envoyez chercher Adrien... Le pauvre garçon doit se désoler...

—Mon bonheur est près de toi. Je ne cèderai pas.

—Adeline, poursuivit le vieillard, plus grave encore, veux-tu me faire désirer l'instant où je te laisserai libre?...

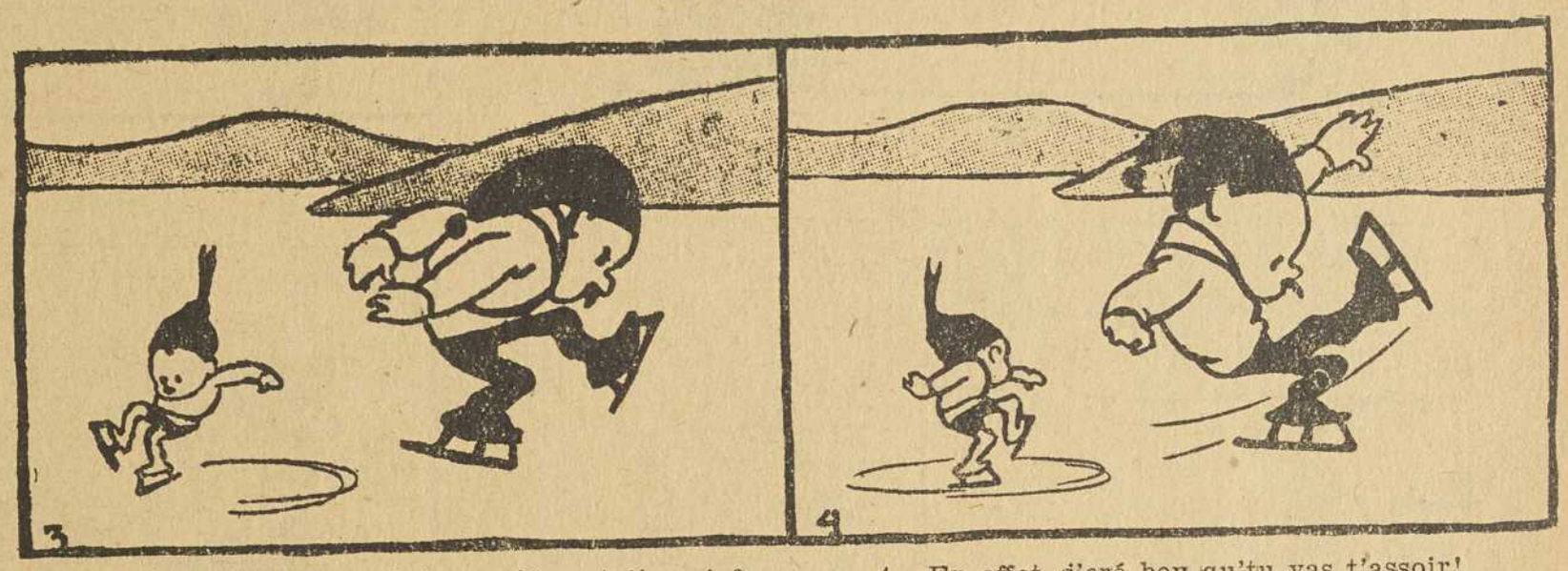
—Oh! papa!... Quelle pensée!...

Vaincue. elle l'étreignait de ses bras, mêlant ses larmes à celles qui mouillaient les joues du vieillard. Lui la réconfortait comme au temps où, consolateur, c'était sur son sein qu'éclataient les gros chagrins du jouet perdu, de la poupée brisée.

. . . . . .

Adrien entra, très pâle.

TIDJO VEUT TOUT SAVOIR (Suite)



3—Oui, mais pourrais-tu arrêter et t'assoir?
—Comme de raison... euh!...

4—En effet, j'cré ben qu'tu vas t'assoir!
—Euh!... Euh!... Euh!...

—Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas Adeline! interrogea-t-il, anxieux.

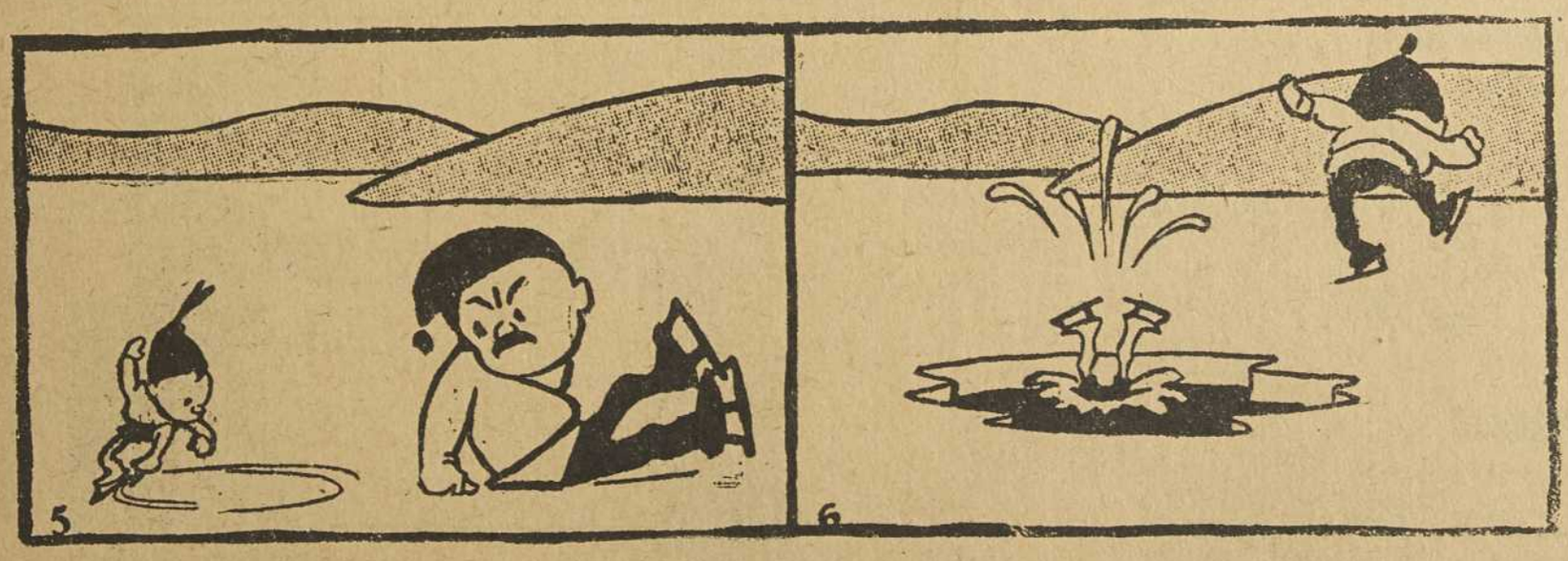
—Mais non, mon garçon, répondit gaiement le grand-père ; Adeline a été prise d'un scrupule louable, mais exagéré... Je le lui ai fait comprndre.

"Allons, mes chers amoureux, donnez-vous le baiser de paix...

Puis, regardant tendrement sa petite-fille, il ajouta.

—Mignonne, l'hiver doit céder la place au printemps!...

TIDJO VEUT TOUT SAVOIR (Suite et fin)



5—En effet, ça y est!
—Sacré gamin, c'est d'ta faute!

6—Tidjo! t'es pas mal badrant tiens! voilà où je voudrais te voir!

UN HOMME BIEN EDUQUE

—Vous savez, moi, je ne puis voir une femme debout, dans le tramway, quand je suis assis.

— Naturellement, vous lui donnez votre siège...

—Oh! non, je ferme les yeux et je fais semblant de dormir...

UN GARÇON OBEISSANT

—Pit, j'ai remarqué que ta petite soeur a la plus petite pomme; l'as-tu fait choisir comme je t'avais dit?

—Oui, maman. Je lui ai dit qu'elle pouvait prendre la plus petite ou rien, et elle a choisi la plus petite.

VOYAGE GRATUIT

Qui n'a pas fait ce rêve de voyager sans payer?

Il semble qu'on y goûte mille plaisirs de plus qu'en payant.

—Parbleu!... expliquait ce farceur de Galoubet au naïf Lamboutis, je te crois que c'est agréable!... mais il n'y en a pas besef qui voyagent sans payer!... Il y a bien les journalistes qui ont quelquefois des permis; mais régulièrement, il n'y a que les députés et les membres de notre Société des Imbéciles.

—Vrai?

—Oui, mon bon!... Et tout le temps!...

Et confidentiellement, le roi des fumistes ajoute:

—Tiens, je vais te dire le signe de reconnaissance de la Société des Imbéciles pour voyager sans payer. parce que tu es un ami et que je sais que tu ne débineras pas le truc.

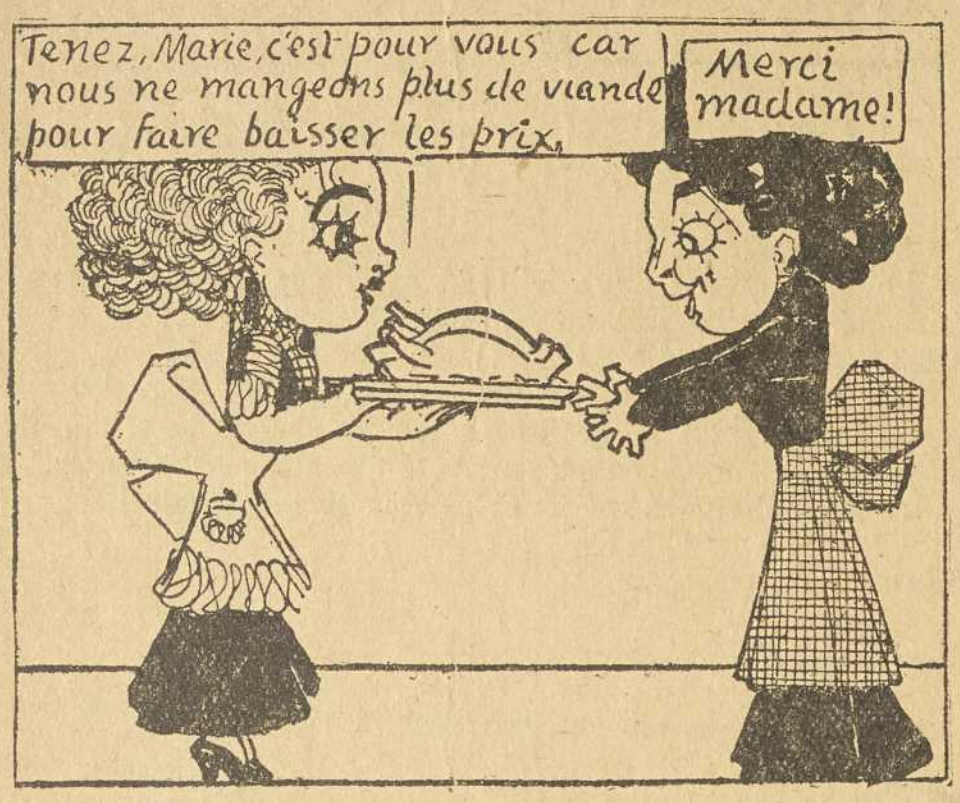
—Oh!je te le jure!...—promet solennellement Lamboulis.

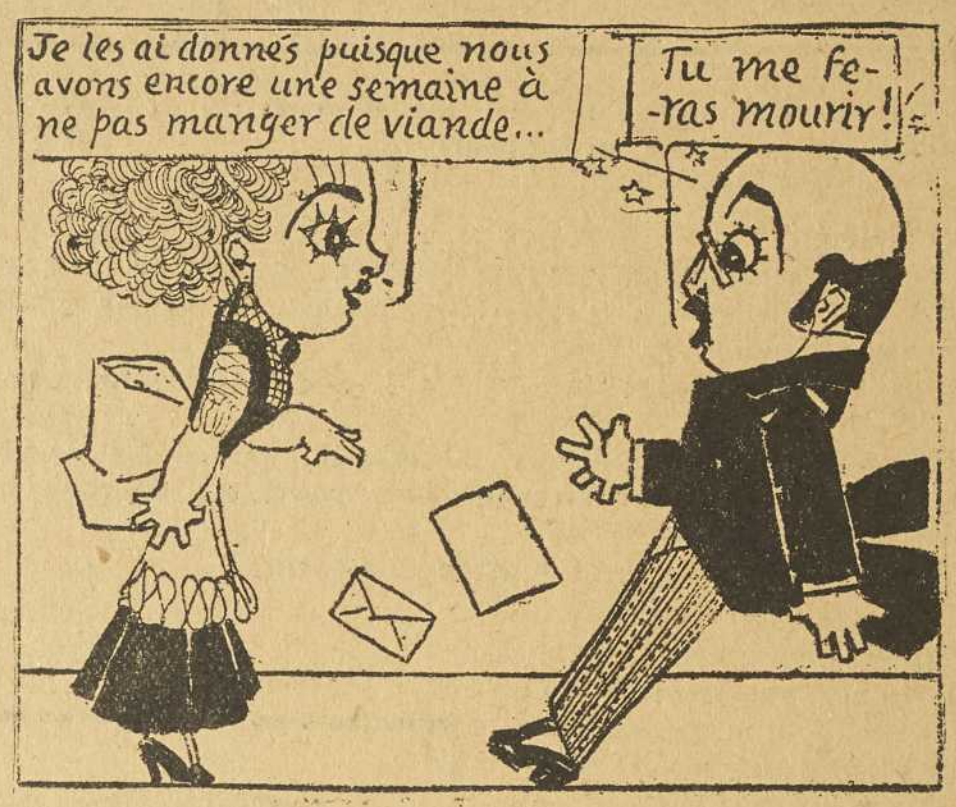
—Tu comprends bien que les imbéciles sont trop nombreux pour qu'on les connaisse tous; c'est pour cela qu'ils ont adopté un signe de reconnaissance, comme qui dirait un mot de passe pour se faire reconnaître. Et c'est simple comme tout, afin que personne ne puisse rien remarquer. Il ne s'agit que de se gratter l'oreille droite en demandant ton ticket... pas davantage!...

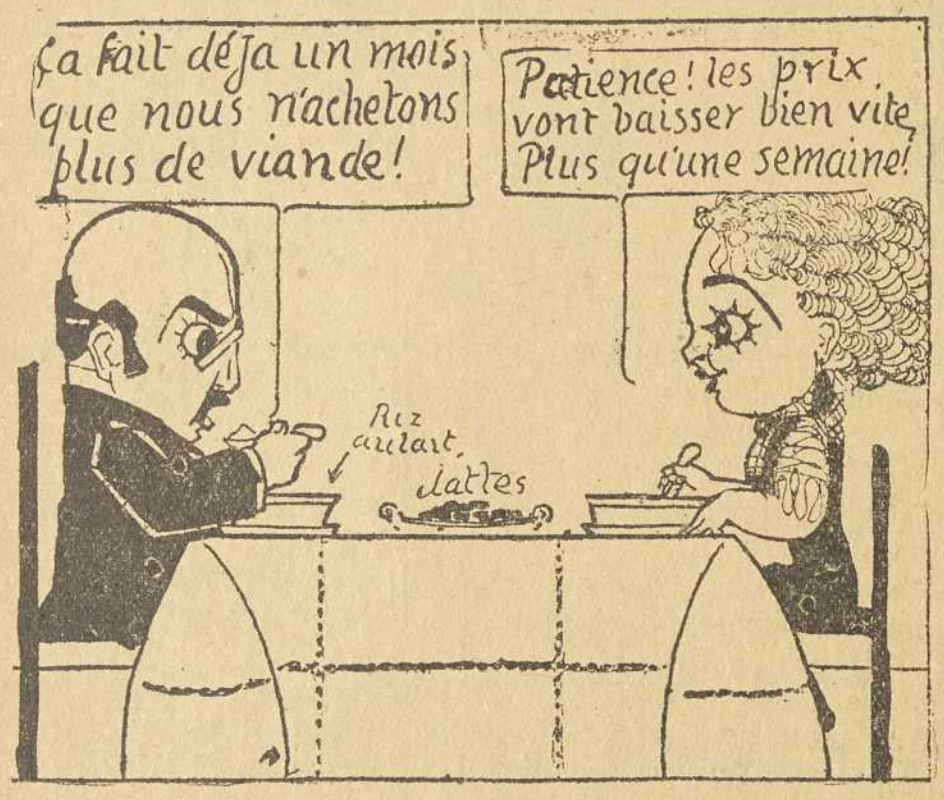
—Et on vous le donne sans payer?...

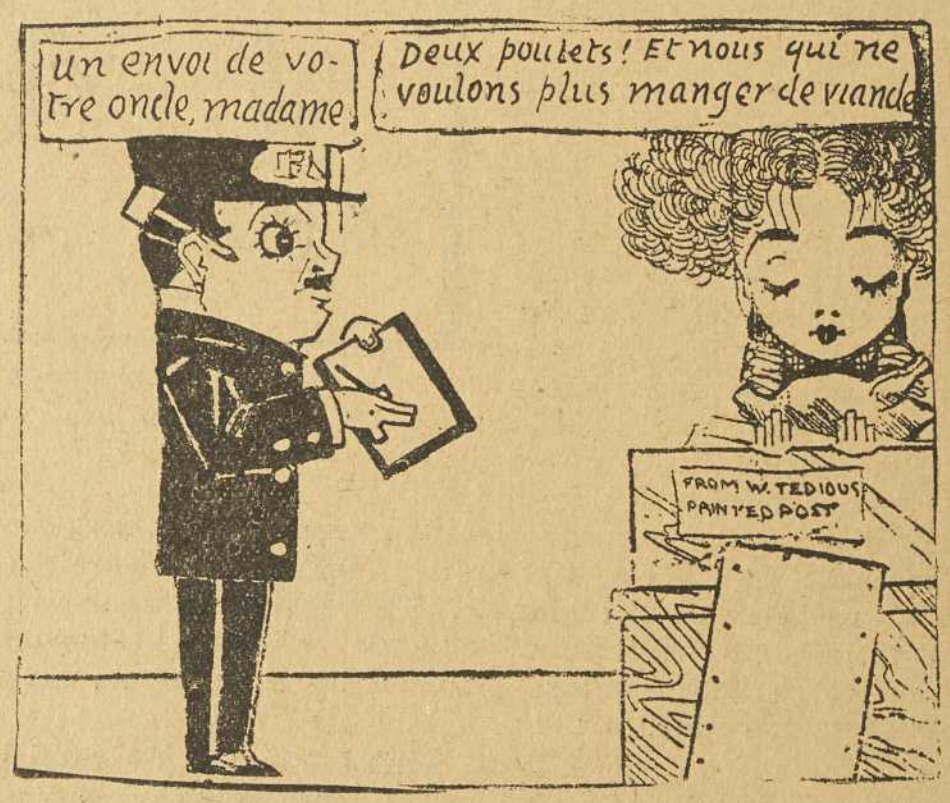
—Sans débourser un cent!... Tiens, tu verras demain, puisque nous partons ensemble pour Ottawa!... Je prendrai nos deux billets et je ne payerai rien!

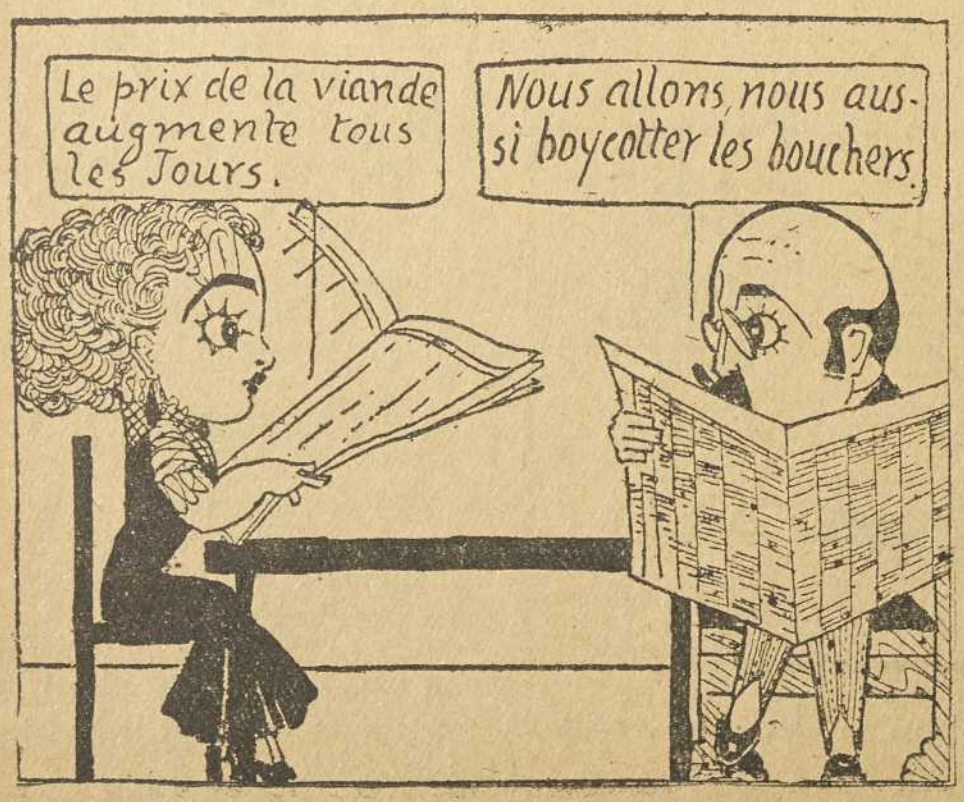
CE QUE PEUT FAIRE UNE PAUVRE FEMME

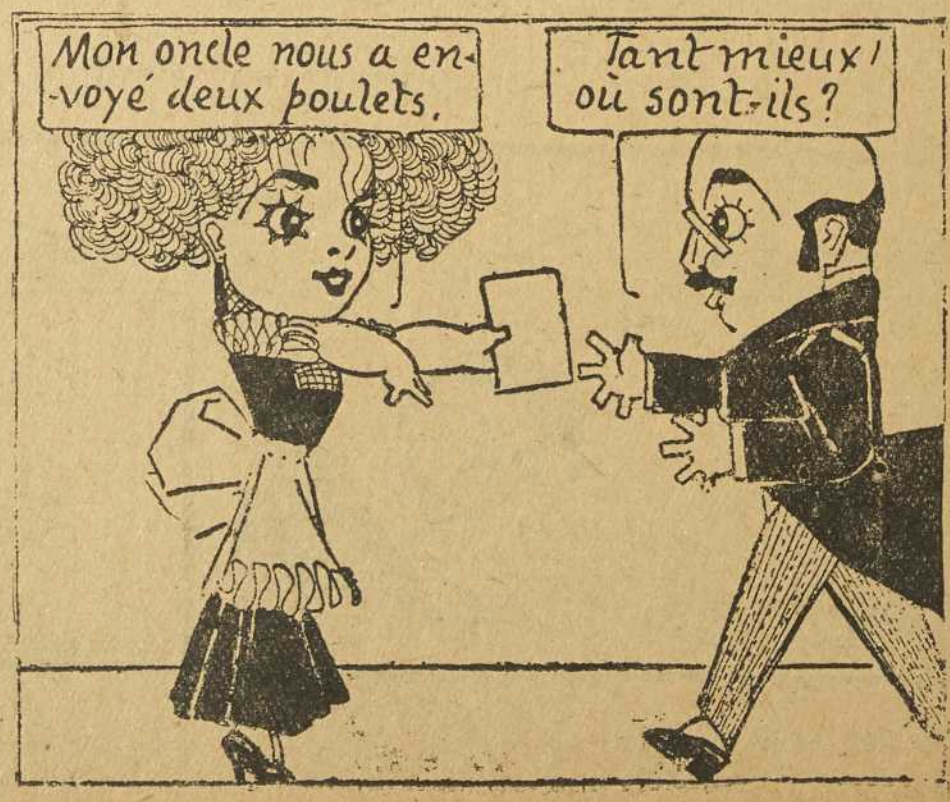












Le lendemain, Galoubet arriva à la gare un quart d'heure avant son ami et s'adressant au guichet, il dit en remettant l'argent :

—Deux tickets pour Ottawa.''

Puis, au moment où l'employé les timbre, il fait comme si on l'appelait et dit.

—Attendez, je vais venir les chercher !

Et il se sauva.

Il va hors de la gare et attend que son ami soit arrivé, afin d'avoir l'air de venir après lui.

—Ah ! déjà là !... fait-il en lui tendant la main. Tu es en avance !...

—Non, j'arrive à peine, dit le naïf Lamboutis.

—Eh bien ! Viens avec moi au guichet et tu vas voir.

Et alors, à l'employé qui le reconnaît tout de suite, le joyeux fumiste demande en se grattant l'oreille droite :

—Deux tickets pour Ottawa, s'il vous plait !

Lamboutis est ahuri de les lui voir délivrer sans qu'il ait payer quoi que ce soit.

—Tu vois, ce n'est pas plus malin que ça, dit Galoubet en donnant à son ami un des deux tickets. Il n'y a qu'à connaître le truc !...

Puis, à Ottawa, après une journée de plaisir, pendant laquelle le brave Lamboutis régale sans cesse pour témoigner à Galoubet sa reconnaissance de lui avoir indiqué le moyen de voyager sans payer, les deux amis se séparent, sous un prétexte que le farceur n'a aucune peine à trouver et le bon gogo revient seul à Montréal.

Rien de plus simple, se dit-il : avec le signe de reconnaissance des imbéciles, on va me donner un billet.

Il s'approche du guichet et, à son tour, il demande en se grattant l'oreille :

—Un ticket pour Montréal.

—Quatre piastres,—répond l'employé en timbrant le ticket.

Lamboutis pense qu'il n'a pas vu le signe de reconnaissance, et s'approchant davantage du guichet, se gratte plus ostensiblement l'oreille droite.

—Eh bien !... quatre piastres que je vous ai dit !...

Et croyant qu'il a affaire à un sourd en voyant cette oreille que l'on gratte devant lui, il crie à tue-tête :

—Quatre piastres !... Vous êtes donc sourd !...

—Non, je ne suis pas sourd,—répond le gogo,—je suis imbécile. Vous le voyez bien !...

—Qu'est-ce que ça peut me ficher que vous soyez imbécile !... Allons, dépêchez-vous, payez et laissez la place aux autres voyageurs.

Et le pauvre Lamboutis dut s'exécuter.

Mais dès qu'il rencontra Galoubet, il ne manqua pas de lui conter sa mésaventure.

Le joyeux fumiste se tordit, mais il lui donna une explication.

—Parbleu ! ce n'est pas malin qu'il t'ait fait payer pour revenir à Montréal !

—J'ai pourtant fait comme toi... Je me suis gratté l'oreille droite !...

— Justement ! ... l'oreille droite c'est pour l'aller... Mais pour le retour, c'est l'oreille gauche qu'il fallait te gratter !

LES TRIBULATIONS DE SUZETTE

LA REGLE DE TROIS

Trois choses à surveiller :—Le Le caractère, la langue, la conduite.

Trois choses à aimer : — Le courage, la gentillesse, l'affection.

Trois choses à haïr :— La cruauté, l'arrogance, l'ingratitude.

Trois choses qui plaisent :— La franchise, la liberté, la beauté.

Trois choses à désirer :— La santé, les bons amis, un esprit joyeux.

Trois choses à éviter.— La paresse, la verbosité, les gesticulations.

Trois choses à défendre : — L'honneur, la patrie, le foyer.

Trois choses à méditer : — La vie, la mort, l'éternité.

LOGIQUE

Gaffinaud.—J'ai envoyé une piaste. l'autre jour, à un homme qui annonçait qu'il enseignait une bonne recette pour économiser.

Régis.—Quelle était cette recette ?

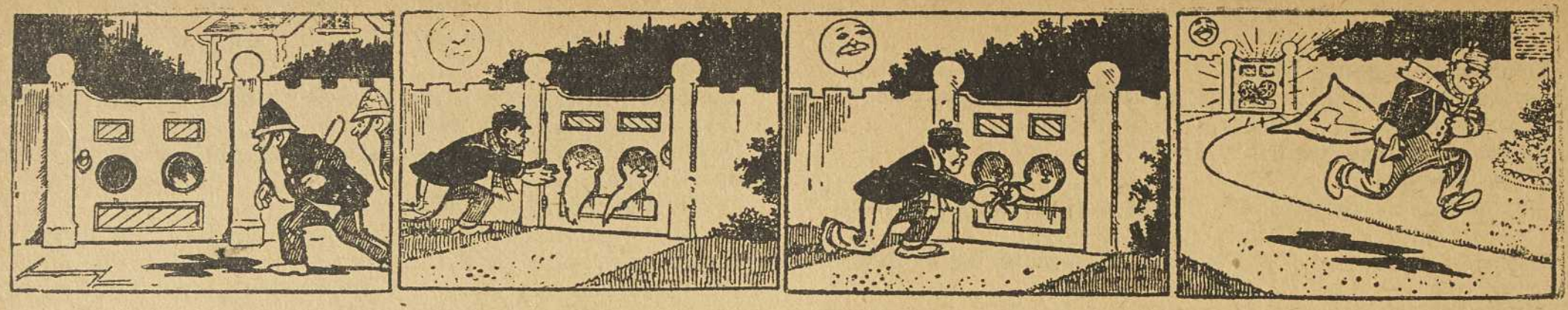
Gaffinaud.— Il m'a répondu de ne plus rien lui envoyer.

JOURS ET NUITS

Jérémie. — J'me d'mande pouquoi les jours sont si courts en hiver.

Francis—J'en sais rien, mais j'suppose qu'c'est parce que les nuits sont longues.

DEUX TETES VALENT MIEUX QU'UNE SEULE



1—Poilopattes et Blerdechenoque voulaient prendre un voleur.

—Regardons par ces trous, dirent-ils, et nous l'aurons certain!

2—Nos deux gars avaient des grandes barbes, trop grandes et qui dépassaient pour leur malheur les trous derrière lesquels ils se cachaient.

3—Et le voleur qui les vit s'empressa d'en faire un joli noeud qui réduisit nos bons hommes à l'impuissance la plus complète.

4—Ensuite de quoi il se sauva, laissant les deux policiers pas mal ahuris et jurant, mais un peu tard que ça ne leur arriverait plus!

METHODE SCIENTIFIQUE

Dans un poste militaire situé quelque part en Egypte, tous les jours, selon l'usage, un coup de canon indique l'heure de midi. Un jeune officier, plein de zèle, comme tous les nouveaux venus, demanda à l'articuleur de service:

— Comment connaissez-vous l'heure exacte à laquelle vous devez tirer?

—Je regarde ma montre, mon lieutenant!

—Et elle marche régulièrement votre montre?

—A merveille! Je la fais régler tous les mois par l'horloger du village voisin, un Suisse qui demeure ici depuis des années...

A quelques jours de là, l'officier passe sur la place du village vers l'heure du midi. L'horloger suisse. debout, sur le seuil de sa maison, semble attendre quelque chose. L'officier le salue et demande:

—Avez-vous un peu d'ouvrage dans ce vilain pays?

—Pas trop! répond l'horloger. J'ai plus de loisirs que de travail, et cela me permet d'attendre tranquillement ici le coup de canon de midi...

—Le coup de canon?...

— Dame! continue l'horloger. il faut bien. C'est là-dessus que je règle mes montres et mes horloges!...

LE PARI

Angélique.—Pourquoi, mon adoré persistes-tu à me demander en mariage?

Legagneur.—Parce que j'ai gagé $100 que je te marierais.

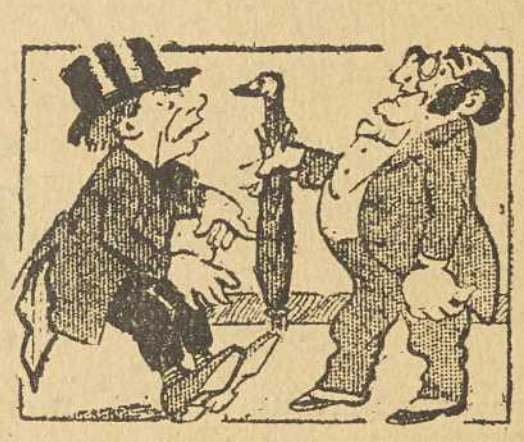
REPONSE D'UN AMOUREUX

Nancy.—Je ne puis vous marier, M. Lamoureux.

M. Lamoureux.—Puisque vous êtes assez cruelle pour refuser la proposition d'un homme qui vous aime comme je vous aime, vous n'êtes pas digne d'un amour aussi grand que le mien, et, je ne vous aime pas. Adieu pour la vie!

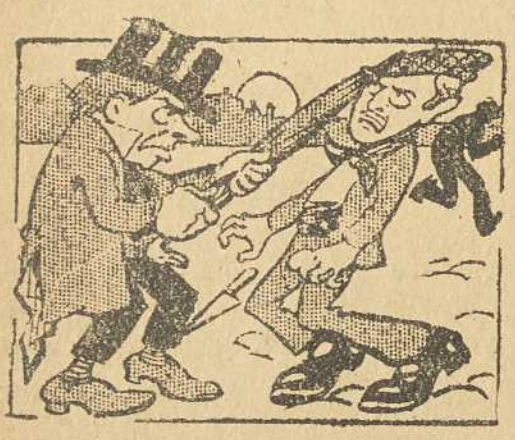
Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

L'HERITAGE DE L'ONCLE PEPIN



1. C'est Babylas Decoeur qui en fit une tête, lorsqu'à sa question: "Alors de quoi que j'hérite?" Le notaire répondit, en lui tendant un vieux parapluie: "De ça!" Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir fait 782 milles en chemin de fer pour recueillir l'héritage de l'oncle Pépin, et n'obtenir que le pépin de l'oncle! Babylas avait bien envie de laisser là ce vieux parapluie... Mais notre homme est économe... Et il le prit!...

2. Il s'en félicita aussitôt, d'ailleurs, car il pleuvait à seaux, et le brave parapluie, haut et large comme une tente, garantit son chapeau et son habit des dimanches. Un beau monsieur, qui craignait, lui aussi, de gâter son beau costume à la mode, pria Babylas de lui offrir l'hospitalité, sous son pépin de famille, et en revanche, il lui paya un bon dîner.



3. Le soir, Babylas, attaqué par des Apaches, ne dut son salut qu'à son énorme riflard, lourd comme une massue et dur comme du fer, dont il assomma à moitié les asaillants, qui s'enfuirent sans demander leur reste! Et il commença à comprendre que l'héritage de son oncle n'était déjà pas si ridicule.

4. Le lendemain, Babylas, profitant de son séjour dans une grande ville, se rendit à un aérodrome pour voir des aéroplanes. Un aviateur, qui cherchait un passager, lui proposa de l'emmener. Il accepta, mais mal lui en prit, l'appareil se retourna comme une crêpe. Heureusement, le fameux parapluie s'ouvrit fort à propos pour former parachute et sauver une deuxième fois la vie à son propriétaire.

5. Un autre jour qu'il faisait un temps de chien à ne pas en mettre un dehors, notre héritier abrita sous son bienheureux riflard une charmante jeune fille en laquelle il ne tarda pas à reconnaître l'âme-soeur. Sous son pépin, il lui avoua qu'il avait de l'amour pour elle et lui demanda illico sa petite main qu'elle lui accorda.

6. Pour voir l'avenir en rose, il ne leur manquait plus que quelques rentes. A ce moment, Babylas coinça le bout de son parapluie entre deux pavés, et tout en tirant pour le dégager, il en dévissa la poignée... De l'or et des billets roulèrent sur le sol! Le parapluie était creux et renfermait cent mille piastres... Babylas bénit l'oncle Pépin et son pépin, et il ne se sépare plus de son riflard qu'il considère comme un porte-bonheur!

IL AVAIT DIT VRAI

C'était à un dîner de cérémonie, les convives, gens connus pour la plupart. étaient depuis longtemps en relations. Seul, un monsieur paraissait ne connaître personne. Les autres convives semblaient d'ailleurs ne point le connaître davantage. Intriguée, une de ses voisines se pencha vers son voisin de droite et demanda:

—Qui est donc mon voisin de gauche?

—Je ne sais...

Le voisin de gauche, remarquant cela, se pencha à son tour vers la dame et lui murmura:

—Vous voulez savoir qui je suis? C'est bien simple, je suis un pickpocket. Et tout à l'heure je vous montrerai mes talents.

La dame sourit à ce trait d'esprit.

Mais, le repas fini, elle fut prise d'une furieuse attaque de nerfs, car elle s'aperçut d'abord qu'un riche pendentif lui avait été dérobé... et ensuite que son voisin de gauche avait disparu.

UNE DEFINITION

La fille—Maman, qu'est-ce que c'est que le bureau des lettres mortes?

La mère--La poche de ton père.

Feuilleton du "Samedi"

Orphelins d'Alsace

Grand Roman Inedit

Par Paul Bertnay

Troisième Partie

HASARD OU PROVIDENCE No 12

IX

(Suite)

—Pourrait-on vous dire un petit mot en particulier, monsieur le rédacteur?

—Quel est ce mystère, monsieur Morand?

—Ce n'est pas un mystère, c'est une consultation.

—Vous avez un procès?

—Non. J'ai une fiancée.

—Alors, mariez-vous, ayez beaucoup d'enfants et soyez heureux.

—C'est justement pour arriver à me marier que j'ai besoin d'un bon renseignement.

—Il y a des obstacles?... La famille récalcitre?... C'est donc des gens du faubourg Saint-Germain?

—Oh! si vous commencez à me blaguer, nous n'en finirons pas de sitôt.

—Allons, je redeviens grave et, comme le héros de Molière, je me contente de vous répondre ces trois mots : Dites votre affaire.

De fil en aiguille, Richard le mit au courant.

Mais c'est compliqué comme tout, cette histoire-là!

—Si ce n'était pas compliqué, je ne serais pas venu vous trouver.

—Vil flatteur! Enfin, résumons : Trouvée par un saltimbanque, actuellement disparu?

—C'est ça.

—Arrivée à Paris à l'âge de trois ans?

—Deux ou trois ans, elle ne sait pas au juste.

—Ayant, depuis ce temps, logé rue de Lancry, chez la tante de ce saltimbanque?

—Avec une petite interruption de quelques mois tout au plus.

—Ça n'a aucune espèce d'importance. Et depuis la mort de cette tante?

—Recueillie par une vieille demoiselle logeant aussi dans la maison et qui est morte à son tour dans une petite campagne près de Paris, où elle passait la belle saison avec ma fiancée.

—Il y a un notaire, dans cet endroit?

—Il y en a un. Il est même arrivé trop tard pour rédiger le testament que cette pauvre vieille voulait faire en faveur de ma petite Mignon.

—Elle sappelle Mignon?

—C'est le nom que le saltimbanqu lui avait donné.

—Et naturellement on ne lui en connaît point d'autre?

—Ma foi, non.

—Et maintenant où est-elle?

—Toujours dans la maison de la rue de Lancry, où elle a loué une petite chambre et où elle travaille quatorze heures par jour, la pauvre fille, pour gagner trente sous... Vous trouvez que c'est juste, ça. après quinze ans de République?

—Nous traiterons ce sujet-là une autre fois. Pour le moment, voilà une jeune fille qui, depuis quinze ans, en somme, n'a pas quitté cette maison.

—Parfaitement.

—Elle doit être connue d'un tas de gens?...

—Naturellement, il y a les voisins, les fournisseurs...

—Ils savent son histoire?

—Parbleu. Ils la savent d'autant mieux qu'à un certain moment, il y a huit ans, ma pauvre Mignon a beaucoup fait parler d'elle.

—Comment cela?

—Toutabas... le saltimbanque, lui avait appris à danser sur un fil de fer.

—Mignon?... J'étais au cirque le jour de l'accident de la petite Mignon .

—C'est elle.

—Et maintenant elle tire l'aiguille?

—Elle ne s'est pas entièrement guérie de sa fracture. Cela ne la gêne plus du tout pour marcher, courir, — mais, sur sa jambe blessée, elle ne peut plus porter le poids de son corps... il a fallu renoncer...

—Comment, c'est celle-là?...

—Une grande jeune fille à présent... jolie, je ne peux pas vous dire comme elle l'est, avec ses cheveux, ses yeux et son teint de blonde... et charmante... et intelligente... et courageuse... et sage...

—Seulement, il faut lui confctionner un état civil?

—Tout simplement.

—Allons, je crois que ce ne sera pas trop difficile... Il y a deux articles du Code, l'article 71 et l'article 72, qui prévoient le cas de votre petite amie...

—Ce sera-t-il bien long?

—Ah! ce qu'il est pressé, ce Richard Morand!... Mon Dieu, il y en aura bien pour quelque temps... d'autant qu'elle n'est pas majeure et que voilà l'article 159 qui entre en scène... Il faudra lui faire nommer un tuteur "ad hoc" à votre Mignon.

—Ça n'en finira jamais!... Combien de temps ça va-t-il durer?

—Dans trois mois je vous dirai ça.

—Ça durera plus de trois mois!

Commencé dans le No 25 Dec. 1911

Publié en vertu d'un traité avec la société des gens de lettres.

—Et comme il faudra demander au tribunal un jugement d'homologation...convenez-en six... pour ne pas avoir de déception.

Six mois pour régulariser la situation de sa fiancée!... Richard n'en revenait pas :

—Ce n'est pas possible... Vous me faites poser... Six mois...

—Le compte est bien facile à établir. Pour remplacer l'acte de naissance de Mlle Mignon, il faut faire délivrer par le juge de paix du lieu de sa naissance...

—Puisquelle ne sait pas où elle est née.

—Laissez-moi donc dire ; vous vous imaginez donc que le sage législateur n'a pas tout prévu?

—Dites, dites.

—...Par le juge de paix du lieu de sa naissance ou par celui de son domicile... Elle en a bien un, de domicile?

—Parfaitement, rue de Lancry.

—Ça regarde donc le juge de paix du dixième arrondissement.

—Se faire délivrer quoi?

—Un acte de notoriété contenant la déclaration de sept témoins qui raconteront ce qu'ils savent de l'histoire de Mlle Mignon, à savoir qu'elle a été amenée rue de Lancry par le saltimbanque lequel a disparu, etc., etc., enfin tout ce que vous venez de me dire. Vous vous chargez bien de me les trouver, ces sept témoins?

—Il n'y a pas d'impossibilité à ça...

—Rien que la fruitière, la boulangère, la bouchère, l'épicière, ça en fait déjà quatre ; avec le troquet du coin, le marchand de charbon et la concierge de la maison, ça complète votre compte.

—J'admets. J'ai trouvé mes sept témoins et vous me rédigez un acte de notoriété épatant qu'on va signer devant M. le juge de paix. C'est bien cela?

—Vous avez résumé la chose comme un jurisconsulte.

—Eh bien! ça va me prendre trois jours, toute cette affaire. Mettons huit jours à cause de la difficulté qu'il y aura à faire déranger tout ce monde en même temps. Mettons encore que le juge de paix me fera traîner l'expédition de mon acte de notoriété pendant huit jours... quinze jours si vous voulez... Tout ça ne fait qu'un mois.

—Vous allez... vous allez... jeune mécanicien... Quand vous aurez votre acte de notoriété dans votre poche, c'est alors que ça commencera seulement. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il fallait que le tribunal y passe.

—Qu'est-ce qu'il a à faire là, le tribunal?

—Il a à étudier votre affaire, à examiner si, en effet, selon le mot que vous avez dit vous-même, je n'ai pas rédigé un acte de notoriété trop épatant sur lequel le juge de paix aurait pu se monter complètement le bourrichon et ne plus y voir que du bleu.

—Eh bien, quoi! vous aurez raconté ce qui est.

—C'est justement de ça qu'il veut s'assurer, le tribunal. Il n'entend pas qu'une petite farceuse, qui aurait filé de chez ses parents, puisse venir, avec sept compères, se faire délivrer un certificat d'enfant sans famille par un juge de paix trop naïf ou trop distrait... et puis après se marier avec qui elle voudrait en se moquant de papa et de maman.

—C'est bien encore vrai, tout cela. Ils ont raison d'y regarder d'un peu près.

—Seulement, le tribunal ne se presse jamais, — et puis il est toujours encombré.

—Et ça fait?...

—Ça fait qu'avec l'avoué, la requête au président, la mise au rôle, la fixation, les renvois, — il y a toujours des renvois, — l'audience, le prononcé du jugement à huitaine ou à quinzaine, l'expédition, et enfin la délivrance, par le greffier, de la pièce officielle dont vous avez besoin... comptez six mois, mon pauvre amoureux... Au moins six mois.

—Et ce sera fini, alors?

—Attendez, jeune conducteur. Dans six mois la petite demoiselle sera encore mineure?

—Hélas! oui.

—Vous dites : hélas! Je vous fais remarquer que, sous un certain rapport, cette circonstance n'aura rien de désagréable pour vous.

—Oh! ce que vous êtes content, vous, quand vous pouvez vous payer la tête d'un pauvre diable!...

—Eh bien, comme elle sera encore mineure, c'est la tête d'un tuteur "ad hoc" qu'il faudra se payer, alors, pour que ce respectueux monsieur donne son consentement au mariage.

—Et où le prendrons-nous?

—Ça n'a pas d'importance. Le premier venu, un ami de l'atelier, un vieux autant que possible, ça fera parfaitement l'affaire : une assiette de plus au repas de noces, voilà tout.

—Eh bien, il ne retardera rien, celui-là.

—Mon cher, pour vous le fabriquer avec sa nomination par un conseil de famille présidé par le juge de paix, qui reviendra en scène pour la circonstance, je demande encore un mois...

—Tant que ça?

—Dame! il faut que je le trouve, ce conseil de famille...

—Mais puisqu'elle n'en a pas, de famille!

—C'est bien pour cela que la chose devient plus délicate... Enfin, comme le sage législateur a prévu le cas...

—Il a donc tout prévu?

—Mais certainement. A défaut de famille, quand il n'y en a pas..' il permet de remplacer les parents par des amis et connaissances.

C'est alors que nous voyons reparaître les voisins, les fournisseurs... et puis aussi le notaire... celui qui a failli rédiger le testament qu'a failli dicter la bonne personne qui a failli faire Mlle Mignon son héritière. Il sera très décoratif pour conseil de famille, celui-là. J'ai même comme une idée que j'en ferai un superbe tuteur "ad hoc," de cet officier ministériel

—Et après cela?

—Ah! alors, ça commencera à se débrouiller.

—Pas dommage!

—On pourra alors publier les bans, et, quinze jours après, si vous m'invitez à la noce, je pense que nous pourrons boire à la santé des heureux époux.

—C'est dit. Capon si vous ne topez pas.

—Je tope deux fois plutôt qu'une. Dans sept mois, ce sera la belle saison... On ira à la campagne... au bord de la Seine... J'adore ça, moi...

—Et en attendant vous me mènerez mon affaire rondement, hein?

—Je vais aller aussi vite que votre rotative... Quarante mille démarches à l'heure. Allez tirer le journal, moi je vais tirer... votre affaire au clair... Et rendez-vous chez le père Gibelotte dans sept mois.

—Ah! à propos. Si je retrouvais le saltimbanque et s'il avait, dans le temps, fait une déclaration dans quelque mairie à l'époque où il a trouvé Mignon, ça pourrait-il nous avancer un peu?

Ça ne ferait pas de mal, au contraire ; ça rendrait surtout notre affaire bien plus facile devant le tribunal. Avec une pièce semblable, il homologuerait, séance tenante, l'acte de notoriété.

—Mais, sans cett pièce, il homologuera bien quand même?

—Assurément. Je ne fais que répondre à votre demande : ça n'en irait que plus vite si nous avions une pièce officielle constatant que l'enfant, toute petite, a été trouvée en tel endroit. Vous comprenez bien vous-même qu'un certificat de mairie ça vaut mieux que toutes les histoires que nous aiderons vos témoins à se rappeler.

—Eh bien, j'ai une idée... Je m'occuperai de ce Toutabas demain matin.

XI

Le lendemain matin, en effet, Richard Morand, contre son habitude, endossa son bourgeron le plus maculé d'encre, coiffa sa casquette réalisant le mieux la "bache" des rôdeurs de barrière, et, ainsi accoutré, au lieu de s'en aller du côté de sa machine, il prit tout droit vers l'Hôtel-de-Ville. Il monta dans l'omnibus de la Porte Maillot, et, au bout de trois quarts d'heure, il était dans l'avenue de Neuilly. — Là, il s'orienta.

Comme il se l'était bien rappelé, la veille, c'était là-bas, en ce moment, la fête foraine qui transporte successivement dans tous les quartiers excentriques de Paris le même personnel de marchands de porcelaines, d'entrepreneurs de tir à la carabine ou de cars tournants et de saltimbanques de toute espèce — depuis les plus cossus, — ceux qui font confectionner les trucs de leurs féeries par des décorateurs de l'Opéra, — jusqu'aux plus infimes, — ceux dont "l'entre-sort" lugubre et sordide fait fuir la clientèle à deux sous au lieu de l'attirer.

C'était le matin. Sur le champ de la fête foraine, on ne voyait que les artistes, occupés à déjeuner en plein air, à côté de leur baraque hermétiquement entourée de toiles.

Avant deux ou trois heures, le tapage, la poussière et l'étouffement — le travail, quoi! — ne commenceraient certainement pas.

Richard regardait de loin :

—Il n'y a pas un chat... rien que les forains qui mangent... Si je fais trois pas, tout ce monde va m'avoir l'oeil dessus... Et moi qui ne sais pas seulement où je vais aller... J'aurai l'air d'un jobard.'. Non, ce n'est pas le moyen de savoir ce que je veux.

Et, apercevant un café dont la terrasse était encore vide :

Quand ils auront déjeuné, c'est bien le diable s'il n'en vient pas quelques-uns s'installer ici. Eh bien, ils me trouveront établis avant eux.

Et lorsque, en effet, une demi-douzaine de grands gaillards bien découplés dont on devinait le maillot de coton sous le pantalon de toile bleue, vinrent, en causant, commander six mazagrans avec du marc, Richard était déjà attablé dans un coin, confectionnant un mélange d'amer et de vermouth, — savant apéritif, détestable drogue.

Les saltimbanques, naturellement, parlaient de leurs affaires, de leurs camarades, sans prendre garde à ce particulier mal vêtu qui buvait silencieusement son mélange.

Aussi se retournèrent-ils fort surpris lorsque, saisissant le joint de leurs demandes et de leurs réponses, ce particulier s'était mêlé à la conversation en disant :

—Vous parlez de gens adroits... J'en ai connu un qui était un malin dans votre partie... et je payerais bien une tournée à ceux qui me donneraient son adresse.

Une tournée! il n'y a rien de tel qu'une pareille offre pour rompre la glace ; et aussitôt un des saltimbanques lui donnait gracieusement la réplique :

—Comment que vous l'appelez, votre ami?

—Toutabas, un équilibriste, dresseur de chiens... qui a travaillé au cirque d'Eté avec une petite fille, la petite Mignon... Vous devez certainement en avoir entendu parler.

—Toutabas?... Toutabas?.... Connais-tu ça, toi?...

—Ma foi, non. Toutabas, ça ne me dit rien.

—Mais, attendez donc... Ce ne serait pas du clown Alcide que vous parleriez?

—Justement, d'Alcide Toutabas.

—Ah! c'est que nous ne le connaissons, nous, que sous son nom d'Alcide...

—Alors, vous savez où il est?

Et, élevant aussitôt la voix :

—Garçon, sept verres de marc... Je dois la tournée, je la paie.

Déjà il avait avancé sa chaise et, maintenant, il était de la compagnie.

Naturellement, une tournée ne se refuse jamais, et la plus élémentaire politesse consiste à faire bon accueil à celui qui l'offre.

—Eh bien, vous êtes un rupin ; vous ne laissez pas traîner vos dettes... Seulement, je vous avertis que je ne sais pas trop où il est pour le moment, votre Alcide.

—Où l'avez-vous vu pour la dernière fois?

—Voilà bien un an ou deux... A Saint-Cloud, il bricolait dans la roulotte de Bras-de-Fer.

—Ah! oui, je sais, un lutteur qui a une femme et deux enfants.

—Il y a beau temps que la petite s'est tirée des pieds... Il n'y a plus maintenant que la vieille Eléonor qui fait encore l'exercice avec une pièce de canon... le vieux qui fait les poids, Marius qui lutte... il ne va même pas mal ce crapaud-là... et puis deux ou trois extras qui luttent aussi à tant par jour... quand il a de quoi les payer.

—Et Alcide y était?

—Oui, il faisait le boniment. Dame, il ne peut plus guère faire que ça... il a reçu le coup du lapin, Alcide.

—Et depuis, vous n'en avez plus entendu parler?

—Ni de lui, ni de Bras-de-Fer.

Mais un des camarades qui participaient à la tournée offerte par Richard était mieux renseigné.

—Bras-de-Fer? — Je sais où il est, moi.

—Où donc?

—Pas plus tard qu'hier soir, il vient d'arriver ici ; il est installé, là-bas, tout au bout de l'avenue, dans ce petit recoin à gauche. . Ah! mes enfants, j'y ai passé tout à l'heure pendant qu'ils étaient en train de clouer leur toile... Si on vous dit qu'ils ont le Pérou dans leurs poches, il ne faudra pas couper dans ce pont... parce qu'ils me font l'effet de battre une dèche...

—Et Alcide est toujours avec eux?

—Ma foi, je ne vous le dirai pas, attendu que, personnellement, je ne l'ai jamais vu... Je ne sais donc pas à quoi il ressemble...

Richard se levait déjà :

—Je vais m'informer tout de suite. Merci du renseignement...et à une autre fois.

Maintenant, il savait où il allait,' et, un moment après, en suivant l'indication que le saltimbanque lui avait donnée, il tournait à gauche au bout de l'avenue, et il tombait sur la famille Bras-de-Fer.

Il y avait là deux hommes s'escrimant, le pic et le marteau à la main ,autour de quelques piquets et d'un certain nombre de mètres de toile soigneusement, mais grossièrement raccommodée sur tous les points où de trop larges trous risquaient de former autant d'indiscrètes fenêtres ouvertes sur les splendeurs annoncées à la porte.

Positivement, ils continuaient à n'avoir pas de chance, tous ces pauvres diables.

Bras-de-Fer s'était obstiné à réaliser son rêve : tâter de Paris. Mais à Paris moins qu'ailleurs sa piètre enceinte de toile en loque n'attirait la foule.

Eléonor, qui s'en allait maintenant du côté de la cinquantaine, ne faisait pas plus recette avec son canon que son homme avec ses poids de quarante ... non contrôlés.

Il n'y a que Marius qui, dans la force de l'âge, parvenait, — le dimanche, — à attirer un public spécial, en offrant un cachet à tous les amateurs civils ou militaires.

Quand on avait quelques sous et qu'on pouvait engager un ou deux lutteurs pour la journée, ça allait cependant encore, — surtout si Toutabas était en train de bonimenter. Mais ils devenaient de plus en plus rares les jours où il retrouvait son ancien bagou.

Maintenant, abruti par l'absinthe, vieilli par la misère, — dégoûté de la vie et de lui-même, — débiné à fond, comme il ne cessait de répéter, — il se laissait envahir par la veulerie et la crapule.

Retrouvant parfois comme un éclair de son ancienne verve, — profitant de ce coup de fouet pour refiler à la société rassemblée dans la loge quelques douzaines de "bonne aventure" sous enveloppe, qui constituaient le plus clair de ses petits bénéfices, — et se dépêchant d'aller boire des "vertes" jusqu'à ce que son gousset fût vide...

Richard, les mains dans les poches, regardait travailler ces hommes en manches de chemise.

Aucun d'eux ne répondait au signalement de Toutabas.

Cependant, à trois pas, assis sur une borne, il y avait, fumant sa cigarette, un individu long, maigre, portant sur son visage précocement ridé les stigmates de la misère et du vice.

—Celui-ci, pensa Richard, serait assez ressemblant.

Et, comme pour le fixer sur ce point encore douteux, un des travailleurs s'écriait justement :

—Eh bien, tu n'es rien rossard, Alcide... tu n'as pas honte de nous regarder turbiner?...

—Marche donc, marche donc, répondit le grand maigre de sa voix traînante, tu sais bien que ce n'est pas ma partie de travailler dans la charpente.

—Je serais bien curieux de savoir dans quelle partie du travailles, avec ton poil dans la main...

Mais Alcide dédaigna de répondre et, aspirant la dernière bouffée de sa cigarette, il jeta le bout enflammé qui lui brûlait déjà les lèvres.

—Ah! il ne fallait pas tant vous presser... j'allais vous demander du feu.

Toutabas aperçut seulement alors ce grand garçon, assez mal vêtu, qui venait brusquement de lui adresser la parole.

—Je regrette, fit-il poliment.

—C'est vrai, j'ai bien des cigarettes, mais je n'ai pas la queue d'une allumette.

—Moi, c'est tout le contraire. J'ai du feu, mais je viens de sécher ma dernière.

—Alors, ça va aller : je fournis le tabac... il lui tendait son paquet de cigarettes.

—...Fournissez l'allumette.

Ce fut, on le voit, un échange de civilités.

Maintenant, les deux hommes fumaient en causant.

—Il me sembl- que je vous reconnais.

—Ça se peut bien... Voilà déjà quelque temps que je fais voir ma binette pour deux sous.

—Vous êtes bien Alcide. . le clown Alcide?

—Oh! clown... voilà longtemps qu'on ne m'appelle plus de ce nom... Au moins huit ans...

—Depuis que vous avez quitté le cirque d'Eté, pas vrai?...

—Ah? vous savez?

—Je m'en souviens comme si c'était d'hier... Le chien Fido.

—Pauvre bête...

—Et la petite Mignon.

—Pauvre Mignon! soupira-t-il à voix plus basse.

—Elle n'est plus avec vous?

—Non.

—Ah! par exemple, c'est bizarre de se retrouver comme ça... après huit ans...

J'étais un habitué du cirque, dans ce temps-là... et puis je connaissais aussi un peu votre tante... J'habitais rue de Lancry. Elle est morte, je crois, votre tante?...

—Oui.

—Que voulez-vous, tout le monde est mortel. Non... mais comme on se retrouve!... Vous n'avez rien à faire pour le moment?...

—Non. Pourquoi?

—Oh! tout simplement pour payer un verre... histoire de trinquer comme deux anciens du même quartier... Allons, une verte, sur le pouce...

Une verte!...Toutabas ne résistait plus à cette tentation.

D'ailleurs, il faisait chaud, il faisait sec..., depuis deux ou trois jours il n'avait plus un sou dans sa poche... il se pourlécha les lèvres en pensant à la purée vitriolée que cet inconnu avait l'amabilité de lui offrir... un ancien admirateur sans doute...

Et il répondit, l'oeil allumé :

—Une absinthe, ça ne se refuse jamais. Seulement, je vous préviens, il faudra repasser si vous voulez que je paye aussi ma tournée... En ce moment...

Il frappait sur son gousset :

—...Elles se touchent...

—Eh bien, quoi?... On sait bien que les artistes ne sont pas tous les jours millionnaires.

—Non... pas précisément.

—Qu'est-ce que ça fait?... J'ai bien encore une thune dans ma poche pour vous en offrir une seconde, si vous avez soif après la première.

—Où allons-nous?

—A votre choix.

—Allons là, à côté, si Bras-de-Fer avait besoin de moi, je n'aurai qu'à faire un saut.

—Là ou ailleurs, ça m'est égal.

Et pendant qu'ils se dirigeaient vers le caboulot le plus rapproché, Richard se disait en regardant son invité du coin de l'oeil :

—Toi... si tu ne me vides pas ton sac... c'est que je ne serai qu'un imbécile.

Ils étaient installés au coin de la terrasse, sous la tente, abrités par un énorme bac où s'épanouissait un arbuste taillé en broussaille. On ne pouvait pas mieux choisir.

A la fois dehors et dedans, — à deux pas de la baraque, — à mille lieues des gêneurs, Toutabas trempa voluptueusement les lèvres dans la purée verdâtre.

—Ah! c'est frais, c'est bon... Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'on a trop vite fini...

—Eh bien! on renouvelle.

—On voit que vous ne regardez pas à la galette, jeune homme... Mais si vous vous imaginez qu'on a tout le temps des vingt centimes et puis des vingt centimes.

—C'est donc la dèche?...

—La dèche noire...

—Vous y avez été d'autres fois... vous en êtes sorti... vous en ressortirez...

—Non, je ne m'en tirerai plus... C'est fini... Je suis en guigne depuis...

Il s'arrêta et but une gorgée.

—Depuis quand?...

—Depuis que j'ai perdu ma mascotte... A partir de ce jour, je ne me suis plus jamais relevé... et je ne m'en relèverai jamais...

—Bah! on dit ça.

—Eh bien quoi, fit-il sans répondre directement à la phrase de son amphitryon inconnu, eh bien quoi... on traînera le boulet jusqu'au moment où on ne pourra plus tirer la patte... D'ici là, il y aura toujours quelques vertes à boire...

...Ah! l'absinthe, s'écriait-il en soulevant son verre à moitié vide et en regardant par transparence le poison opalin, l'absinthe! Il n'y a que ça pour faire passer les embêtements, les chagrins... les regrets... On boit un verre, tout de suite les idées sont moins tristes... On en boit deux... c'est de la jeunesse qui nous coule dans le gosier... On en boit trois... c'est la bonne humeur, l'entrain, l'oubli.. l'oubli surtout... Alors vous comprenez, tant pis si, le lendemain on a mal aux cheveux... quand on a recommencé ` se fabriquer du bonheur cinq ou six fois de suite...

—Garçon! une autre absinthe se contenta de répondre Richard.

—Eh bien, tu es un frère, toi... Tu veux faire passer un bon petit quart l'heure à ce vieil Alcide... Bois donc aussi, toi... et puis passe-moi une cigarette.

Il venait de se confectionner sa seconde absinthe, il avait allumé sa cigarette.

—Tout de même, on est bien dans le creux de cet arbre...

—Vous voyez que ce n'est pas toujours indispensable d'avoir sa mascotte.

—C'est vrai... tu es gentil, tu payes à boire... mais ça ne fais rien. Avec Mignon la chance est partie.

—Pourquoi l'avez-vous laissée échapper.

—Ah! pourquoi... pourquoi... Tout ça, vois-tu, c'est des affaires de femme. J'étais marié avec une méchante femme.. C'était Césarine... L'as-tu aussi connue, celle-à?

—Oui, j'ai entendu parler.

—Ah! mon cher, quelle femme!... Et quelle gueuse? Pas de sa faute si j'ai évité Melun, Poissy et la Nouvelle...

...Je savais que c'était une coquine... et je ne pouvais pas me défendre contre elle...

—Alors, votre Césarine...

—Elle ne s'est pas entendue avec Mignon. Elle a jalousé la petite... Elle n'a pas été gentille avec elle... Je t'ai dit que c'était une gueuse... Alors la petite est partie.

—Je me rappelle... C'est quand elle est revenue vers sa tante Grobon.

—Oui.

Et Toutabas activa la noyade de son chagrin avec une large gorgée d'absinthe.

—C'est donc vrai ce qu'elle disait, la mère Grobon, que vous ne pouviez pas venir reprendre cette petite, attendu que vous n'étiez pas son père?

—C'est encore cette gueuse de Césarine qui lui avait appris ça!...

—Vous ne lui en aviez donc rien dit?

—Plus souvent... Il vala bien mieux que tout le monde, en commençant par Mignon, me prit pour le père de ma petite.

—Cependant, à l'endroit où vous l'aviez trouvée, il y a bien des gens qui vous ont vu la prendre... Avant de l'emporter, vous avez bien fait un bout de déclaration... à la mairie, par exemple...

—Mais, grand serin, est-ce que je sais seulement où je l'ai rencontrée? Des déclarations à la mairie!... Ah! ce que tu me fais rigoler!... En fait de mairie, il n'y avait par là que des taillis d'arbres où les obus fauchaient dans les branches. Et le maire de cet endroit, c'était monsieur "sauve qui peut"...

Oh! maintenant, on était en plein dans la conversation où Richard, lentement, avait, sans l'effaroucher, amené le v eil ivrogne...

—Encore une tournée, hein?...

Et, sans attendre la réponse ·

—Garçon, deux absinthes.

—Ah! tu l'aimes aussi, toi... au as raison... C'est la consolation...

Déjà, d'une main qui ne tremblait plus, il avait battu de quelques gouttes d'eau la liqueur à présent épaisse et opaque :

—A ta santé.

—A la vôtre... C'était donc pendant la guerre?...

—Quoi?... Ah! la petite?... En pleine bataille, mon cher, le 17 janvier, le soir d'Héricourt... Ah! je m'en souviendrai de ce jour et de ce mois...

—Et vous ne savez pas le nom de "endroit où vous l'avez trouvée?

—T'es bête... Quand on traîne la misère depuis des jours et des jours, quand on est poussé en avant, en arrière, quand on perd tout, — son corps d' rmée, son régiment... quand on va au petit bonheur, du côté opposé à celui où partent

les coups de fusil... tu t'imagines qu'en pleine forêt on sait où on se trouve... C'était dans le Jura, vers la frontière de Suisse, voilà tout ce que je peux dire...

—Et là, vous avez rencontré une petite fille?...

—J'en ai fichtre bien rencontré deux...

Malgré lui, Richard poussa un cri de surprise :

—Deux!... Elles étaient deux!...

—Parfaitement, mon garçon, deux gosselines qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau... Seulement, tu comprends bien que c'était assez de m'en mettre une sur les épaules.

—Et l'autre?

—C'est un sergent qui l'a prise et qui a tiré de son côté pendant que je me défilais du mien.

—Mais que faisaient-elles là, ces deux enfants? Qui les avait amenées sur votre passage... pourquoi les avez-vous prises?

—Ah! mon petit, c'est tout une histoire. Imagine-toi que c'était un autre soldat qui les rapportait toutes les deux dans ses bras.

—D'où?

—Je le lui aurais bien demandé...

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

—Parce que, au moment où il arrivait avec ses deux crapauds, v'lan! voilà une balle qui lui troue la tête... il n'a pas eu le temps de dire ouf! Tu comprends qu'il n'a pas eu davantage celui de nous raconter d'où il venait.

—Et alors, vous avez pris cette enfant...

—Pour qu'elle ne meure pas de faim et de froid dans la neige... Le sergent a pris l'autre... On a beau être éreintés et affamés, on ne laisse pas crever comme un chien une créature du bon Dieu...

—Et l'autre, vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

—Ma foi, non.

—Et celle-ci, Mignon, vous n'avez jamais cherché à lui retrouver...

—Que diable aurais-tu voulu que je lui retrouve?... Son pays?... Je te dis que je ne sais pas seulement où nous étions... Le nom de ses parents?... Elle avait quelque chose comme deux ans — elle disait papa... dada... lolo...

—Je l'ai appelé Mignon à cause de sa ressemblance avec cette autre petite fille perdue. Mignon, tu sais bien, à l'Opéra-Comique. Et comme j'ai passé en Suisse, j'ai dit que c'était ma fille... C'était plus simple...

—Alors, dans ce temps-là, vous n'avez fait connaître la vérité à personne?...

—Pourquoi faire?... pour m'attirer des ennuis, pas autre chose... Et puis je ne tenais pas à m'en défaire, de cette pauvre chatte... Je l'aimais...elle m'aimait bien aussi... Ah! on a été heureux, dans ce temps-là... chez la tante... Tandis que maintenant... Oh! cette Césarine, elle m'a toujours porté malheur!

Voilà que maintenant, sous l'influence de l'absinthe, il devenait violent :

—Cette Césarine!... C'est elle qui a estropié Mignon... C'est elle qui l'a martyrisée... C'est elle qui me l'a fait perdre... comme elle m' fait perdre tout ce que j'avais... chaque fois qu'elle m'a tenu dans ses pattes d'araignée... Mais que je la revoie... Ce sera à mon tour... C'est dans ces pattes-là que je la tiendrai.

Il montrait ses mains osseuses et, toujours s'excitant davantage :

—Je l'ai encore, ma cravache... Je ne lui laisserai pas sur le corps une place nette plus grande que le creux de la main que voilà... Elle verra si ça faisait du mal à la petite quand elle tapait dessus comme sur une peau de tambour... Pauvre Mignon!... où est-elle, maintenant que la tante est morte?...

Ah! non, Richard se serait bien gardé de lui donner ce renseignement et, arrivé à la période larmoyante de son ivresse, Toutabas ontinuait en pleurant :

—J'ai fait son malheur... J'ai fait le mien... Je suis une fripouille... une canaille... Plus bon à rien... Si Bras-de-Fer ne me gardait pas par charité, je n'aurais qu'à crever dans le fossé... Tout ça, à cause de ma femme!...

Alcide se levait, furieux maintenant.

—Dis-moi où elle est... Il faut que je lui fasse son affaire... Pourquoi donc ne veux-tu pas me le dire?... Tu la connais bien, puisque tu connais toute l'histoire de la petite...

Et, machinalement, il vidait son verre encore à moitié plein.

—Ah! c'est bon tout de même... Seulement ça finit par alourdir...

Il retombait sur sa chaise :

—Tu me le diras, n'est-ce pas?

—C'est entendu, répondit évasivement Richard, qui commençait à ne plus savoir que faire de cet ivrogne.

—Ou... tu es un frère, toi... tu ne me méprise pas parce que je suis dans le malheur... Tu sais que pour la petite... il n'y avait pas de ma faute... C'est la gueuse... On ne boit donc plus pour se réveiller? J'ai sommeil...

Et, maintenant, sa tête roulait sur sa poitrine... il allait s'endormir.

Richard paya les consommations et sans bruit il s'squiva.

L'autre n'était déjà plus de ce monde ; à peine murmura-t-il :

—Tu me lâches... On n'est donc pas des amis?...

La phrase s'acheva en un ronflement : l'ivrogne cuvait son absinthe.

. . . . . .

Richard revenait sans avoir ce qu'il était allé chercher.

Il est vrai qu'en revanche il avait ce qu'il ne cherchait pas.

Mignon aurait une soeur!... une soeur perdue comme elle au hasard des aventures...une soeur recueillie et emportée par un autre soldat... une soeur qui lui ressemblait d'une étrange façon... Deux jumelles sans doute...

Quelle cruauté du sort! Voilà deux enfants de la même mère qui devaient s'aimer, s'appuyer l'une sur l'autre dans la bataille de la vie, et qui ne se connaîtraient, qui ne se verraient jamais!

Peut-être passeraient-elles—l'une à côté de l'autre, rapprochées à se toucher, — sans se douter seulement que celle qui est là, tout près, a été conçu dans le même sein, qu'elle a dormi dans le même berceau... Oui, le sort est cruel de séparer à jamais ceux dont le même sang fait battre le coeur...

Et quand, le soir venu, il se retrouva avec sa fiancée, c'est longuement, tristement, qu'il lui raconta les résultats inattendus de son voyage à Neuilly.

—J'ai une soeur!...

—Souhaitons, ma chérie, qu'elle ait été plus heureuse que vous...

—Non, mon Richarl, lui répondit-elle avec toute l'effusion de son humble bonheur, je ne voudrais pas maintenant changer avec elle... ni avec personne.

Il la remercia d'un long regard, tout à coup devenu humide. Mais elle, curieuse, ne lui laissa pas le temps de s'attendrir.

—Et ce pauvre Toutabas?

—Vous aviez bien prévu : ce n'est plus qu'un ivrogne.

—Il a beaucoup vieilli.

—Encore plus usé que vieux.

—Mais vous avez bien vu! Ce n'est pas un méchant homme.

—Non... Dans sa saoulerie... car pour en tirer ce que je voulais, je vous avoue que j'ai profité de son vice... Dans sa saoulerie, quand il n'était plus en état de dissimuler les vrais sentiments qui lui restent au coeur, il revenait toujours sur l'amour qu'il avait pour vous... sur celui que vous lui donniez en échange. C'est vrai, il vous a aimée, et il vous aime encore...

—Vous voyez bien... Richard, quand nous aurons un peu d'argent... voulez-vous?...

—Oui, ma chérie, nous ferons ce que nous pourrons. Ah! le tirer du bourbier, ce sera bien difficile...

—Au moins l'empêcher d'avoir faim et froid...

—Vous êtes une brave créature et je vous aime.

—Vous aussi, je vous aime, parce que vous êtes bon, mon Richard...

—Ma femme...

—Et quand, maintenant, serai-je votre femme? Vous voyez que Toutabas ne vous a rien appris.

—Si fait, je sais qu'il vous a trouvée le jour de la bataille d'Héricourt.

—Oui... quelque part... Il ne peut seulement dire à quel endroit.

—Et puis, je sais que vous avez une petite soeur.

—Pauvre fille!...

—C'est peut-être une belle demoiselle roulant carrosse.

—Je le lui souhaite plus que je ne l'espère.

—Et puis, je sais, depuis hier soir, que nous pouvons parfaitement nous passer de votre Toutabas... Et tn ce moment, ma chérie, on s'occupe de nous.

—Il y a bien des formalités?

—Oui, pas mal?

—Ce sera long?

—Nous prendrons patience. Mon plus

grand chagrin, c'est de vous laisser encore quelques mois dans votre mansarde de la rue de Lancry... où il va faire froid cet hiver... où vous êtes mal... où vous vivez, pauvre mignonne. Dieu sait comment.

—Vous voyez bien que je ne m'en porte pas plus mal, puisque vous me trouvez jolie.

—Certainement vous êtes jolie... adorablement jolie... Mais quand bien même ces chères petites joues pâles seraient un peu plus colorées et un peu plus pleines, pensez-vous que ça irait moins bien?

—Alors, dépêchez-vous de tout terminer pour que je n'aie plus à faire qu'à votre volonté.

—On aura beau se presser... et vous pensez si nous allons nous y mettre... Il faut compter au moins six mois.

—Tant que ça!...

—Voilà pourquoi je tenais à voir votre Toutabas. S'il avait eu l'idée, dans le temps, de vous constituer une espèce d'état civil... Ça nous aurait avancés... Mais je t'en moque! Il n'a songé qu'à vous faire passer pour sa fille...

—Aurez-vous besoin de lui pour vos formalités?

—J'espère bien que non.

—Pourquoi donc?

—Faut-il vous répondre franchement?

—Toujours.

—Eh bien, pour lui faire du bien discrètement... et sera tant que vous voudrez... Mais l'attirer chez vous... chez nous... vous remettre en contact de cet ivrogne... Non, ma chérie, je crois que ce ne serait pour vous qu'une source d'ennuis.

—Il faut bien que je commence à m'habituer tout de suite à vous donner toujours raison.

—Oui... sur ce point-là vous cédez... Vous cédez même bien gentiment... Seulement, il y en a tant d'autres...

—Quoi donc encore?

—Ce que je vous ai demandé l'autre jour...

—Vous demandez tant de choses... que je finis toujours par donner.

—Pas celle-là, pourtant. Voyons, qu'est-ce que ça pourrait vous faire de venir prendre pension avec moi à mon restaurant?... C'est aussi près de chez vous que de mon petit appartement... qui va bientôt devenir le vôtre... Moi, ça me ferait tant plaisir... Au moins, je serais sûr que vous auriez tout ce qu'il vous faut... que vous ne manqueriez de rien... Tandis que chez vous... avec vos vingt-cinq sous par jour... Tenez, ça me met en rage rien que d'y penser.

—Mon Richard, je vous ai déjà dit que je ne voulais pas.

—Mais pourquoi ne voulez-vous pas? Puisque nous allons nous marier... Qui est-ce qui pourrait y trouver à redire? N'est-ce pas tout naturel, une fiancée qui vient prendre ses repas avec son fiancé, devant tout le monde, en public?... On n'a pas l'air de se cacher pour mal faire, dans une salle de restaurant où on se trouve au milieu de cent personnes...

—Non. Je ne veux pas; pourquoi insistez-vous? Vous me faites de la peine.

—Eh bien, vous ne m'en faites donc pas à moi, de la peine?

—C'est mon idée ainsi; je serais la plus malheureuse des femmes, mon Richard, si je n'arrivais pas au jour de notre mariage, libre, indépendante, suffisant, comme aujourd'hui à tous mes besoins, acceptant de tout mon coeur la main d'un ami bien-aimé, mais ne me croyant nullement l'obligée d'un créancier, fût-il, ce créancier, le plus aimable et le plus aimé... J'ai ma petite fierté, mon Richard, laissez-moi la garder... Je ne vous en aimerai que davantage...

—Il me semble cependant que si quelqu'un que j'aimerais de tout mon coeur venait me dire: "Partageons tout de suite ce que nous devons partager demain," moi, je n'irais pas chercher midi à quatorze heures... j'accepterais de bon coeur comme cela me serait offert.

—Par exemple, si j'étais riche et vous très pauvre, et si je vous disais: Richard, pendant six mois, jusqu'au moment de notre mariage, je vais vous nourrir chez moi...

Il avait fait un geste significatif.

—Ah! reprit-elle, vous voyez bien que ça vous humilierait... Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aie le coeur aussi haut placé que vous?...

—Vous êtes un amour de petite perfection... Vous avez raison... Je suis un grossier... Je n'ai pas pour deux sous de délicatesse... Mais il faut m'excuser... J'ai tant de chagrin de vous voir dans la gêne, quand j'ai tout ce qu'il me faut... et même le superflu... Allons, je ne vous parlerai plus de ça... puisque ça vous déplaît...

—Et, le dimanche, je vous demanderai de m'inviter à dîner à la campagne.

—Ah! ça, au moins, vous l'accepterez?..

—J'en serai heureuse comme une reine. Et puis, ce n'est plus une aumône déguisée, cela, mon Richard, c'est une galanterie, et j'entends bien que vous soyez tout plein galant avec votre petite amie...

Et c'est ainsi que, doucement, laborieusement, dans la joie de l'heure présente et dans l'espoir du bonheur de demain, ils attendirent que le moment arrivât de se présenter à la mairie du dixième arrondissement, avec un état-civil, cette fois, en règle.

XII L

Ainsi qu'il l'avait dit à Gabrielle, le jeune Christian ne pensait plus qu'à organiser son petit truc — celui qui devait le mettre à l'abri de la mauvaise humeur et de la très légitime irritation de l'auteur de ses jours.

Un matin, après le déjeuner, son père, sa soeur et l'institutice partis, alors qu'il restait, un moment, seul avec sa belle-mère, il entra brusquement dans le vif de la question.

—Petite maman, il faut que j'aille faire un voyage de trois jours.

—Où donc ça?

—Je ne peux pas encore te le dire... mais je te mettrai au courant dès qu'il y aura moyen.

—C'est tout à fait indispensable, ce voyage-là?

—Tout à fait.

—Demande à ton père, il ne te refusera pas.

—Savoir!... Et puis il va tout de suite me demander, lui, où je vais... pourquoi j'y vais... Et à lui encore moins qu'à toi je ne veux le dire...

—Alors, mon ami, arrange-toi comme tu pourras...

—C'est bien pour ça que j'ai pensé à toi.

—Comment cela?

—Si tu veux seulement dire ce soir à papa que le petit Momenheim, le fils du baron, est venu m'inviter, — devant toi, — à passer deux jours dans leur château de Vallombraye, c'est tout ce qu'il me faut... Papa, qui est hypnotisé par la baronnie de ces fils d'Israël, rugira d'aise en pensant que je suis en si bons termes avec des gens aussi blasonnés, — et il me fera même l'avance du voyage... Ce qui ne me gênera pas précisément, je te l'avoue.

—Tu n'as déjà plus rien?

—C'est justement pour ça que je fais mon petit voyage. Parce que, s'il réussit, comme je l'espère, eh bien, c'est peut-être moi, petite maman, qui pourrait, à l'occasion, te glisser un billet de mille — si tu as des dettes que tu ne veuilles pas avouer à papa.

—Quelle folie prépares-tu encore?... Tu me fais trembler avec ce que tu appelles ton truc.

—Je ne suis pas fou, petite maman. Très sérieux et très pratique, au contraire.... Je ne réussirai peut-être pas... Quoique, à mon avis, j'ai bien pour moi neuf chances sur dix... Mais enfin, c'est la dixième qui peut se présenter... Alors, j'en serai quitte pour revenir ici... sans avoir besoin de vous dire ce que je suis allé faire, ou plutôt ce que je ne suis pas allé faire là-bas. Mais si c'est un des neuf autres chances qui se présente. Eh bien, je te dis que ce sera très rigolo, petite maman... très rigolo pour moi, pour toi, pour tout le monde.

—Excepté pour ton père.

—Ah! naturellement,, il faut qu'il y en ait un qui fasse la grimace. Pour le moment, c'est moi qui écope: pas le sou, des mauvais compliments toute la journée... Tout de même, Il faut que j'aie bon caractère pour supporter ça l'oeil serein et le sourire aux lèvres... Seulement, j'en ai assez et je vais préparer ce qui s'appelle un petit retour offensif contre la galette à papa... Tu verras... Ce sera tout à fait pittoresque.

—Mais explique-toi, au moins...

—Rien du tout. Si je donne des tuyaux, je rate mon truc... Dis seulement à papa que le petit Momenheim est venu... et tu seras un amour de petite maman... C'est convenu?...

—Tu sais bien que je fais tout ce que tu veux, vaurien...

Et en effet, à dîner, Christian, avec sa calme effronterie, annonçait à son père cette nouvelle, aussitôt confirmée par Gabrielle.

—Ah! fit Holtein très flatté ; ce jeune homme a fait cette démarche?

—Oui, papa, de la part de son père.

—Le baron Momenheim?

—Oui, papa. Il m'a dit que, puisque nos familles ne sont pas en relations, M. le baron n'avait pas pu venir lui-même faire cette invitation... Mais que notre liaison de jeunes gens amènerait certainement un rapprochement entre les Momenheim et les Holtein... Enfin il a été très gentil, et moi je crois que j'ai bien fait en acceptant tout de suite...

—Pour cette fois, tu as eu du bon sens ; c'est une très belle relation, celle du baron Momenheim... Si tu n'en avais que de celles-là...

—Oui... mais pour aller à Vallombraye, je n'ai point d'argent... Tu ne diras pas cette fois que c'est pour faire la noce?

—Quand pars-tu?

—Demain matin.

—Voilà cinq cents francs... Quand ce n'est pas pour t'afficher avec des crevés qui font le désespoir de leurs parents, je ne te refuses pas ce dont tu as besoin.

—Merci, papa.

Et il cligna de l'œil à Gabrielle en murmurant, presque sans ouvrir les lèvres :

—Ça y est.

Le lendemain matin, il prenait le train à destination de Belfort.

Où allait-il donc, ce petit Christian qui, seul dans son compartiment de première, regardait distraitement courir les maisons et les arbres le long de la ligne du P.-L.-M., et qui, dans la contention de son esprit absorbé en une seule pensée, fronçait, lui aussi, ses sourcils blonds par un tic qui rappelait celui de son père?

Celui qui aurait pu l'entendre exprimer cette pensée eût aussitôt appris le but de ce voyage.

Christian établissait ainsi la situation :

—Récapitulons : dans cinq heures, je serai à Dijon. Ensuite, le petit train de famille pour Dôle, la bifurcation sur Belfort, et puis une fois arrivé là, sans passer par la ligne allemande, je suis à deux pas d'Altkirch... et par conséquent à Chênebourg.

Quand j'y serai, il ne s'agit pas de perdre son temps et sa jeunesse. Je vais trouver le père Ziller qui garde les clefs de la maison. Je lui dis que j'ai à prendre là-bas quelque chose dont papa a besoin. Là, je sais où est la clef de la bicoque des Schlittes et je la mets dans ma poche.

Si Ziller m'accompagne, je lui dis que je veux un peu me promener au bois. Il trouve ça très naturel et très attendrissant... et je vais voir si le papier y est toujours... Tant pis s'il a disparu... Mais si je l'y trouve encore, quelle chance!

Ah! il avait gardé un souvenir fidèle de ce qui s'était passé après la tuerie d'Héricourt et la mort de Jean-Paul, ce Christian!

Le gamin sournois qui assistait — presque chaque jour, — à des querelles et à des batailles dont la cause, — la cause unique, — c'était ce papier, ce papier qui venait de Jean-Paul, ce papier que Guillaume voulait avoir, ce papier que Gretchen refusait de livrer, — le gamin allait bientôt sur ses quatre ans.

Les vives impressions—de joie, de chagrin, de peur, de surprise — s'impriment profondément dans le cerveau pour y laisser une trace ineffaçable, et Christian n'avait jamais oublié les terribles emportements de son père lorsqu'il demandait à Gretchen cette feuille blanche pliée en quatre qu'un jour, rôdant autour de la cabane du bois des Schlittes, il avait vu sa mère cacher soigneusement.

Quand il était tout jeune, quand il avait dix ans, il avait bien déjà compris que ce papier jouait un rôle important, — considérable, — dans les rapports de sa mère et de son père.

Confusément encore, il voyait qu'il y avait là un secret, une révélation, dont Guillaume tremblait que Gretchen n'abusât...

Et plus, sur ce sujet, les querelles étaient fréquentes entre les deux complices, plus l'enfant, — l'esprit ramené à ce fait, toujours le même, — gravait dans sa mémoire le souvenir de ce papier et de la singulière cachette où il avait vu sa mère furtivement le glisser.

A cette époque, déjà, lorsque Gabrielle essayait de lui faire dire tout ce que Guillaume avait volontairement oublié de lui apprendre, il avait failli, un jour, révéler à sa belle-mère le secret tout entier.

Mais avec sa nature sournoise qu'il dissimulait moins qu'à présent sous un aspect de gaminerie insouciante, il avait, comme il disait, avalé sa langue et borné sa confidence au récit des querelles que, toujours sous le même prétexte, Gretchen et Holtein renouvelaient furieusement.

Seulement, plus tard, en grandissant, en prenant du vice, — en devenant, comme il disait encore, plus à la coule, — il avait bien souvent ruminé cette vieille histoire.

Et peu à peu la conviction lui était arrivée que ce document — écrit par le cousin Jean-Paul au moment de sa mort, — ce ne pouvait être qu'un testament, une déclaration de dernière volonté qui déshéritait formellement les Holtein, ou quelque chose d'approchant.

—Voyons, se disait-il souvent, je ne me monte pas le coup... Si papa était enragé après ce griffonnage, c'est que ce papier avait pour lui une grosse importance, sans quoi il aurait bien laissé maman en faire ce qu'elle voudrait... S'il tenait tant à se le faire donner, c'est qu'il avait peur qu'il fût égaré, trouvé par quelqu'un... C'est un document qu'il fallait que personne ne vît..

...Or, que pouvait-il redouter, papa? Que la fortune du cousin Jean-Paul lui échappât . Le reste, il s'en moquait un peu... Ce qu'on pouvait dire sur son compte, sur le compte de maman, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire?... L'important pour lui, c'était uniquement l'héritage... l'héritage que la disparition de tous mes petits cousins lui mettait dans la poche.

...Bien sûr, il n'aurait pas été à lui, tout cet argent, si le cousin Jean-Paul en avait disposé à son gré... C'est à la cousine Catherine qu'il serait d'abord allé... Le cousin Jean-Paul aimait bien mieux sa femme que mon père... c'est évident...

...S'il a écrit quelque chose en mourant, c'est pour régler ses affaires après sa mort... Et si mon père avait une telle frayeur de voir apparaître ce papier, c'est que ce papier lui mettait son héritage en déroute... Ça, c'est positif

...Mais, alors, pourquoi maman ne voulait-elle pas le lui donner?...

...Pourquoi lui disait-elle obstinément qu'elle l'avait détruit, quand je sais bien, moi, qu'elle l'avait caché? — et où elle l'avait caché?

C'est sur ce point que Christian perdait le fil de son raisonnement.

Le calcul de la Badoise — calcul de méfiance et de prudence à la fois—lui échappait complètement, et c'est là qu'il voyait la chance adverse — une chance sur dix, comme il avait dit à Gabrielle — contre laquelle il avait à lutter.

—Parce que, ajoutait-il, je donnerais ma tête à couper que tout est là-bas à la même place. Après la mort de maman, — quand elle est tombée dans l'escalier de la cave, — j'ai bien vu que papa, qui avait tout bouleversé dans la cahute des Schlittes, n'avait pas trouvé la cachette...

...Depuis que nous sommes partis, personne n'est allé là-bas.. Et puis, on pouvait bien y aller, y loger, y fureter ; je défie qu'on ait jamais eu l'idée de chercher par là... Il aurait fallu, pour que ce papier disparût, il aurait fallu brûler la maison... Et elle se tient encore sur ses quatre murs lézardés...

..Je sais donc bien que je trouverai ce que je viens chercher. Seulement, qu'est-ce que ce sera?... Un instrument pour faire marcher papa?... Ou bien une fichaise qui ne me servira à rien du tout?

...Ah! répétait-il, ah! si c'était ce que j'espère... Mais alors, pourquoi maman ne l'a-t-elle pas détruit?...

Et, tout perplexe, il descendit à Belfort.

Le plus court, de là, pour gagner Chênebourg, c'était de prendre une voiture et de faire les vingt-cinq kilomètres qui le séparaient encore, en droite ligne, du terme de son voyage.

De cette façon, d'ailleurs, il éviterait les embêtements à la gare-frontière et la surveillance qui s'exerce sur les voyageurs à destination de Mulhouse.

Il eut bientôt trouvé un cabriolet de louage ; et, une heure plus tard, attelé à ces longs brancards qui s'attachent aux ailettes du collier, un petit cheval du pays l'emportait à grand bruit de ferraille sur la route ombrée de peupliers qui conduit tout droit à Chênebourg.

Le voyage dura trois heures. On arriva dans l'après-midi à l'auberge du village.

—Le père Ziller est-il chez lui?

—Oh! je pense, monsieur. La journée s'avance, il doit être rentré.

—Je vais voir. Je dînerai en revenant.

Le vieil Alsacien ne reconnut pas, — on s'en doute, — cet élégant jeune homme qui, sans façon, avait ouvert la porte de sa maison et s'installait dans sa cuisine sombre.

—Bonjour, père Ziller...

—Bonjour... monsieur, faisait le vieux, se demandant quel pouvait bien être ce visiteur si familier.

—Vous ouvrez les yeux comme des lanternes... Vous ne vous souvenez donc plus de moi?

—Je vous avouerai...

—Après ça, j'ai bien en effet un peu changé...

L'autre le regardait. Non... cette figure de jeune mirliflor ne lui disait rien.

—Alors, vous ne vous rappelez plus le petit Christian?...

—Christian?... Ah! mon Dieu... vous êtes... tu es...

Mais cet élan de familiarité ne fut qu'un éclair... On ne tutoyait plus ce beau monsieur... Et il reprit, confondu de surprise :

—Vous êtes monsieur Holtein fils?

—En chair et en os.

—C'est donc ça... que je me demandais où j'avais vu votre figure... Comme vous ressemblez à votre défunte mère?

—Oui, il paraît.

—C'est frappant. Et monsieur votre père?... Voilà longtemps qu'il n'est pas venu au pays... Au moins quatorze ou quinze ans. Depuis qu'il est parti, deux ans après la guerre, on ne l'a plus vu... ni vous, d'ailleurs... Il va toujours bien?

—Très bien, je vous remercie.

—Et votre nouvelle maman aussi?

—Très bien également.

—Parce que nous avons su son mariage au pays... quand il a fallu publier les bans... Il ne veut donc plus revenir voir sa maison?... Ce n'est pas qu'elle ait besoin d'être surveillée... Je tiens tout ça propre comme si on devait y arriver demain... Et pour le jardin, vous verrez s'il est bien entretenu.

Mais Christian n'était pas venu pour entendre les histoires du père Ziller et, l'interrompant sans façon :

—C'est mon père qui m'a envoyé ici pour quelque chose qu'il veut que je lui rapporte de la maison... Donnez-moi la clef, je vous prie..

—La voilà, monsieur Christian... mais je vais vous accompagner...

—C'est inutile. Allez plutôt à l'auberge, voir si on nous fait un bon dîner... Naturellement je vous invite... Et puis vous ferez aussi soigner le cheval... Je repars ce soir.

—Eh bien, ce sera comme vous voulez, monsieur Christian. Vous refermerez bien, n'est-ce pas?... Avec tous ces crève-la-faim d'Allemands qui roulent dans le pays, il faut faire attention, voyez-vous.

Déjà Christian était loin.

Le vieux le regardait, de son pas agile, arpenter la route qui conduit à la maison du garde-général — celle qu'Holtein avait achetée..

—Comme ça trotte! faisait-il ; on voit bien qu'il est le fils de ce Guillaume qui mangeait des kilomètres et des kilomètres, du temps de sa contrebande...

—Ah! il est devenu un monsieur, celui-là, un vrai monsieur... Il y en a qui ont de la chance tout de même...

Et le vieux se dépêcha d'aller voir si en effet, l'aubergiste de Chênebourg était en train de se distinguer : c'était bien le cas, le jour où il avait l'honneur d'héberger le fils de M. Holtein le millionnaire.

Pendant ce temps, Christian était déjà arrivé à la maison close.

A la vue de cette petite cour, où sous les grands arbres sommeillait le logis désert, il trouva cette singulière impression — plutôt attristée, — des choses d'autrefois qu'on retrouve tout à coup restées les mêmes pendant qu'on a couru le monde en se modifiant, en grandissant... ou en oubliant...

Il aurait,, le petit garçon qui maraudait jadis dans les bois de chênes, il aurait voulu fureter dans la maison qui faisait renaître toute sa vie d'enfant... Mais cet attendrissement du logis familier ne fut pas de longue durée. Christian n'était pas un sentimental, — oh! non, — et il avait à travailler.

Il entra, se dirigea sans hésiter vers le clou planté dans la muraille, où pendait la grosse clef de la cahute des Schlittes.

Il la mit dans sa poche et, refermant soigneusement, comme le lui avait recommandé le père Ziller, la porte de la maison, il tourna du côté du bois, en accélérant encore sa marche.

—Il y a deux kilomètres, se disait-il, ça fait vingt minutes pour aller. Là-bas, j'aurai terminé aussi vite qu'ici, mettons cinq minutes... Le temps de revenir... Je leur ai demandé une heure, je serai à l'auberge plus vite encore!

Maintenant, dans la forêt, il cheminait rapidement. L'automne commençait à rougir les chênes, les charmilles et les grands hêtres.

On marchait sur des feuilles sèches qui frissonnaient sous les pieds avec un bruit d'étoffe qu'on froisse... Le bois l'entourait de ses senteurs puissantes... Mais il avait épuisé, en revoyant la maison du garde-général, tout ce qu'il avait de sentimentalité- et de rêverie. .

Il allait droit devant lui, sans regarder, sans admirer, sans se rappeler... Il était pressé d'arriver, voilà tout.

Et puis, à quelques pas, maintenant, du but de son voyage, il se sentait envahi par une inquiétude énervée.

Allait-il vraiment trouver ce que, de si loin, il venait chercher?

Le hasard est si grand... Un autre n'aurait-il pas pu passer avant lui.

Son père lui-même était peut-être revenu sans qu'il le sut... Il avait peut-être mieux exploré que la première, que la seconde, que toutes les autres fois..

—Ah! bah! s'écria-t-il, je vais bien le voir... et ça ne tardera guère, puisque me voilà arrivé.

La cabane des Schittes était en effet, devant lui.

Ces quinzes années d'abandon l'avaient encore faite plus vermoulue, plus ruinée et plus moussue.

Le toît, couvert de bardeaux de sapin que le soleil et la pluie avaient teints d'un noir grisâtre, s'affaissait maintenant en des courbes inquiétantes, comme si les poutres pourries n'avaient plus la force de supporter leur couverture disjointe.

—Diable! fit Christian c'était quasiment temps de venir.

...Un de ces jours, la bicoque allait s'écrouler... et alors la cachette aurait manqué de sécurité...

Il mit la clef dans la serrure le pène grinça. D'un coup d'épaule il poussa la porte qui tournait difficilement sur ses gonds rouillés. Il y était.

L'aspect de cette bicoque dévastée le rassura tout d'abord.

—Non, on n'est plus jamais entré là dedans. Le terrain est encore tout bouleversé des coups de pioche de mon père quand il fouillait le sol pour chercher bien péniblement ce qui était à portée de sa main.

Et, en parant ainsi,, il levait les yeux vers la fenêtre, — une fenêtre condamnée, sans vitres, hermétiquement close par un volet plein qu'on n'ouvrait jamais, — un de ces volets barbarement construits de trois planches épaisses que deux autres planches clouées en travers consolident à l'endroit juste où les ferrures des gonds resserrent tout ce grossier assemblage.

La vétusté avait rouillé les clous, disjoint les ais effrités ; et si les araignées filandières n'avaient pas fait sur le panneau leur travail continue pendant de longues années ininterrompues, on aurait pu voir, en regardant bien, que l'une de ces planches transversales ne s'appliquait pas, aussi serrée, contre le panneau plein du volet.

Les clous avaient un peu cédé, les intempéries des saisons avaient fait jouer le bois, — et il y avait là, en réalité une sorte de fente profonde et étroite où, à la rigueur, on pouvait glisser un objet très mince : une feuille de papier, par exemple.

Christian alla droit à la fenêtre.

Sur le panneau du volet, les toiles d'araignées étaient maintenant si épaisses — accumulées pendant quinze ans de solitude et d'abandon — que, même prévenu, l'oeil ne pouvait absolument rien distinguer sous leur couche poussiéreuse.

Du bout de sa canne, il allait déblayer ce répugnant amas.

Il s'arrêta.

Au' moment de jouer son va-tout, le plus résolu hésite.

En présence de cette filandreuse enveloppe, il n'osait plus maintenant achever le geste après lequel il avait la certitude du succès ou de l'échec de son entreprise.

—Que je suis bête fit-il, en haussant les

épaules voilà que j'ai peur à présent.

Rapidement il promena sa canne le long de la rainure étroite formée par l'épaisseur de la planche transversale.

Les toiles d'araignées restèrent accrochées à la flexible baguette de jonc....

On ne voyait encore rien.

Mais la fente noire de poussière apparaissait déjà plus béante qu'elle n'eût été, si ce grossier assemblage de vieilles planches eût gardé sa solidité.

Il mit son doigt à l'extrémité de la traverse, là où elle semblait plus disjointe encore.

Il fit un effort et sans bruit, mollement, tournant sur les clous rouillés de l'autre extrémité, comme sur une sorte de charnière encrassée, la planche s'écarta, obéissant à la pression de la main.

Une fumée de poussière tomba sur l'appui de la fenêtre.

Ah!... il y avait là quelque chose de moins noir que le panneau poudreux...

Il tira plus violemment.

Un papier plié en quatre, un papier sali maculé, sordide, apparut, collé par cette couche de détritus décomposée dans la cachette où, depuis plus de seize ans, il avait été abandonné.

—Je savais bien qu'il y était!...

D'une main qui tremblait un peu, il le saisit, l'ouvrit avec précaution prenant bien garde à ne pas déchirer la feuille élimée aux plis, — et il lut.

Et voilà qu'il pâlissait un peu, ne manifestant sa poignante émotion que par cette exclamation qu'il répétait à voix basse:

—Si on savait ça!... Si on savait ça!...

Allons, il n'allait pas rester là à s'éterniser sur cet étrange, ce dangereux écrit.

Il replia le testament de Jean-Paul, l'enferma soigneusement dans son portefeuille, et après avoir clos la cahute des Schlittes, il se remit vivement en route pour regagner l'auberge de Chênebourg.

Chemin faisant, et tout en allongeant le pas, il réfléchissait :

—Du diable si je me doutais de la valeur de ce petit papier-là... Eh bien, je crois que c'est papa qui donnerait une jolie poignée de billets de mille pour l'avoir entre ses mains... Je comprends maintenant pourquoi il tenait tant à se le faire remettre par maman...

Et il ajoutait en frissonnant malgré lui:

—C'est une chance que j'aie su où maman l'avait mis. Il faut croire que la cachette était bonne,, parce que dix fois papa a dû y mettre la main dessus quand il bouleversait la cahute... Mais ce volet condamné... un jour, le premier venu aurait pu prendre l'idée de l'ouvrir. En tirant sur ces planches pourries, le morceau lui serait resté à la main... et alors!

...Alors, mon pauvre Christian, il fallait faire ton deuil des millions de papa. Parce qu'il est rudement bien précis, ce gueux de testament, pas moyen de le discuter... Si les petits cousins ne sont pas là pour hériter, tout va à la cousine Catherine...

...Et elle existe, la cousine Catherine, elle demeure à Toulon... et elle n'a pas envie de mourir pour nous faire plaisir...

...Et puis, elle n'y serait plus, ça ne nous avancerait guère. A son défaut tout va à l'hôpital de Mulhouse... C'est nous qui n'aurions plus qu'à y demander une place, dans cet hôpital... Oh! oui, c'est une chance que je sois arrivé à temps pour mettre ce joli petit poulet dans ma poche. Fameuse idée... fameuse idée...

Et puis, se rappelant le terrible, le sanglant préambule de cet acte d'accusation signé par un mourant :

—Et le cousin Jean-Paul qui prétend, là dedans, que c'est papa qui l'a livré aux Allemands...

...Ils n'avaient donc pas tort, les petits enfants de Chênebourg qui, dans les coins isolés, me criaient: Fils de Judas... Et je comprends maintenant pourquoi papa n'aime pas parler de la guerre et pourquoi il ne revient jamais ici.

...Il a eu tout de même une façon de se débarrasser de l'autre... une façon qu'on peut trouver plutôt sommaire. Ah! il allait bien, il allait bien, dans ce temps-là... et le sentiment de la famille, — celui qu'il me reproche maintenant de ne pas avoir, — ne le gênait pas précisément quand il essayait de faire fortune...

...Et dire que j la tiens là, dans mon portefeuille cette fortune. Dire que si la cousine Catherine avait ce papier, nous redeviendrions du jour au lendemain, gueux comme au temps de la cahute des Schilttes...

.'.Ah! non... Ce ne serait pas à recommencer... Je veux bien faire marcher papa... et je crois qu'avec ce petit objet-là, je vais lui faire exécuter un pas gymnastique tout à fait extraordinaire... Mais je ne serai pas assez idiot pour tuer la poule aux oeufs d'or. Ça restera entre nous, cette petite histoire du temps passé et je n'y mêlerai personne... la cousine Catherine moins que toute autre...

...Allons, il s'agit de jouer serré et de ne pas gaspiller les atouts... Je n'en ai qu'un d'atout... mais c'est un atout maître...

...Avec ça, il faut que je me fasse une confortable rente qui me permette de vivre agréablement... sans être obligé de pleurer huit jours pour mendier dix louis à papa...

...Dix louis, murmurait-il en ricanant, c'est fini, ce régime-là... Dix mille francs, je ne dis pas... par trimestre... et encore ce n'est pas beaucoup... Enfin, pour commencer, il ne faut pas trop l'écorcher.

Il était tout entier dans ces bonnes résolutions et dans ces excellents sentiments quand il arriva à l'auberge.

—Je ne suis pas en retard?

—Ma foi, non, monsieur Christian, répondit le père Ziller on met seulement le couvert.

—Eh bien, faites dépêcher... Je suis très pressé.. A propos, voici votre clef... Voici, de plus, la clef de la cabane des Schlittes où j'avais également quelque chose à voir

—Vous êtes allé au bois des Schlittes?

—J'en arrive.

—Eh bien, vous n'avez pas été long... Ah! vous êtes bien le fils de votre père... Vous avez ses jambes...

—J'ai bien autre chose aussi, murmura le jeune Christian.

Mais il jugea préférable de n'en pas dire plus long.

On dîna rapidement.

Le cheval était reposé et nourri. On attela, et le fils de Guillaume remonta en voiture pendant que le père Ziller lui répétait une dernière fois :

—Vous présenterez mon respect à M. Holtein... Vous lui direz que son bien est entretenu comme s'il était ici...

—Je n'y manquerai pas.

—Vous lui direz qu'il faut qu'il revienne aussi au pays...

—Ah! ça, je ne voudrais pas vous promettre qu'il le fera de sitôt.

—Et pourquoi donc? demandait le bonhomme, moitié innocemment, moitié ironiquement, car il savait, ce vieux, ce qu'on disait dans le village sur Guillaume, l'héritier de Jean-Paul livré aux Prussiens par quelqu'un qu'on aurait bien nommé si on l'avait voulu... sur Guillaume le millionnaire, qui avait jeté à la porte, sans ressources et sans asile, la veuve de celui dont la fortune le faisait immensément, scandaleusement riche.

Mais Christian ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre le fiel amer caché sous le miel des paroles du vieil Alsacien.

Il fit signe au conducteur, et la carriole partit au petit trot du cheval qui tirait sur les brancards fixés par une cheville aux attelles de son collier franc-comtois.

. . . . . .

Le lendemain, Christian était de retour à Paris — avec le testament de Jean-Paul dans sa poche.

Gabrielle était seule quand il rentra dans l'appartement de la rue Clément-Marot.

—Eh bien, tu as fait bon voyage?

—Excellent.

—Et le truc?

—Il a réussi.

—Alors tu peux me le dire maintenant?

—Non, pas encore.

—C'est donc un secret redoutable? fit-elle en fredonnant la phrase bien connue du trio de "Robert le Diable"

—Oui petite maman, redoutable, tu as dit le mot.

—Mais pas pour moi, j'espère.

D'un air plus sérieux qu'il ne voulait, il lui répondit :

—Pour toi, pour papa, pour moi, pour tout le monde... Et c'est justement parce que mon truc est très dangereux, même pour ceux qui le manient, que j'entends le manipuler tout seul.

—Alors tu ne veux pas me dire?...

—Rien du tout pour le moment... plus tard, nous verrons... Après ça vous allez tous bien ici, depuis deux jours?

—Ton père rumine quelque chose... Je ne sais pas trop quoi... Il rumine beaucoup de choses depuis quelque temps...

—Oh! lui, maintenant, ça n'a plus d'importance du tout.

—Ah! oui, le true? fit Gabrielle.

—Comme tu dis, le truc, répondit Christian. Et toi, qu'as-tu fait, pendant ces trois jours?

—Moi? rien de nouveau. Nous sommes allés, hier, aux Variétés... Avant-hier, aux Ambassadeurs... Il y a une gamine qui exhibe là-bas un répertoire... Va voir ça...

—Mais je l'ai déjà vue... Voilà huit jours que ça dure... tu n'es plus dans le mouvement. Avec qui y êtes-vous allés?

—Avec Marenco, d'Aldevène, le gros Bliss, Chouroff... toute la bande.

—Et papa?

—Il est resté avec Marguerite...

Christian acheva la phrase :

—Et l'institutrice...

—Ah! non, elle était partie.

—Elle est rudement jolie, tout de même, l'institutrice.

—J'espère que tu ne vas pas lui faire la cour, à Mlle Marie-Anne.

—Et pourquoi donc pas?

—Parce que je crois que ça ne conviendrait pas précisément à ton père...

—Qu'est-ce que ça peut lui faire... une institutrice...

—Seulement, celle-là ton père lui parle comme à une descendante des Cantacuzène, empereurs d'Orient.

—La fille au père Verdier?...

—Mon cher, tu sais comme cette fille est bizarrement entrée ici... Je te dis que ton père s'en occupe... cela se voit.

—Alors?

—Alors je n'en sais pas plus que toi là-dessus... Mais il y a quelque chose que je ne peux pas m'expliquer... Guy s'occupe de cette petite Marie-Anne, il s'y intéresse, et, pour te dire le fond de ma pensée, ils se connaissent, lui, elle et ce vieux Verdier, depuis plus longtemps qu'on ne veut me le faire croire.

—Eh bien, mais je vais savoir ça tout de suite, moi.

—Comment?

—Je vais faire un brin de cour à la petite. Oh! tu n'as pas besoin de froncer le sourcil... Je serai très convenable. Au bout de huit jours, je lui aurai fait dévider son rouleau...

XIII

Le lendemain, pendant le déjeuner, le jeune Christian commença, en effet, à s'occuper discrètement, mais visiblement, de Mlle Verdier.

Jamais,, jusqu'à présent, il n'avait encore paru prendre garde à elle, et ses attentions furent si peu dissimulées qu'en même temps qu'elles inquiétaient légèrement Marie-Anne, alles attirèrent l'attention de Guillaume.

—Tiens, se dit-il, je n'aurai peut-être pas tant de peine que je pensais à mettre mon vaurien sur la piste de la petite... Il la regarde déjà d'une manière qui me fait voir bien des choses...

Et, contre son habitude, il se mêla à la conversation, servant positivement de trait d'union entre son fils et l'institutrice de Marguerite, facilitant le bavardage de Christian, donnant prétexte aux réponses de Marguerite, plongeant dans un étonnement sans borne Mme Holtein, qui ne comprenait plus rien à ces façons et à cette soudaine bonhomie.

Le repas fini, Marguerite et son institutrice, selon leur habitude, se levèrent de table et quittèrent la salle à manger.

—Où allez-vous promener cette enfant? demanda Holtein à Marie-Anne.

—Nous allons faire un tour dans les Champs-Elysées.

—Voulez-vous la victoria?... Vous n'en avez pas besoin? ajouta-t-il en se tournant vers Gabrielle.

—Puisque vous l'avez déjà offerte, répondit-elle avec un peu de dépit, ce serait indiscret de la demander maintenant.

—Mais, madame, s'écriait Marie-Anne, nous nous en passerions très bien... D'ailleurs nous ne pensions pas sortir aujourd'hui en voiture, n'est-ce pas, Marguerite?

—Non, nous voulions aller à pied.

—Allez en voiture, allez en voiture, insista Guillaume, ça vous fera plaisir.

Et il répétait, très bonhomme :

—Ça fait toujours plaisir aux jeunes filles de se faire promener là dedans.

D'ailleurs, il avait déjà sonné.

—Faites atteler pour ma fille et pour Mlle Verdier.

Elles n'eurent qu'à remercier et elles allèrent chez Marguerite s'habiller toutes les deux pour sortir.

Quand elles ne furent plus là :

—Enfin... vous en prenez soin de votre institutrice, mon cher.

—Eh bien! quoi... c'est de leur âge... Ça les amuse de se faire voir en équipage.

—Cela donne à cette jeune fille des goûts de luxe... Quand il faudra s'en déshabituer vous l'aurez rendue malheureuse...

—Pourquoi voulez-vous qu'elle s'en déshabitue?

Elle le regarda avec étonnement :

—Je ne pense pas qu'une fois sortie d'ici elle trouve chez monsieur son père...

—Si elle ne trouve pas là, elle pourra trouver ailleurs.

—C'est une jeune fille très honnête, et j'en sais qui seraient enchantés de la demander en mariage.

—Oh! en mariage...

—En mariage, je te dis.

—Si vous commencez déjà à vous quereller, s'écria Gabrielle, je vous cède la place.

Elle se levait pour partir.

—Alors, moi aussi, je m'en vais, déclara Christian.

—Non, reste ici, toi, j'ai à te parler... en particulier... Vous pouvez aller où vous avez affaire, Gabrielle... Je suis bien aise de dire deux mots à Christian entre quatre z'yeux.

—Oh! si c'est comme ça, grommela l'autre, moi aussi j'en suis ben aise. Autant commencer les hostilités aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai plus le sou... dénûment complet... les troupes sont bien obligées de faire une sortie.

A présent, ils étaient seuls dans la grande salle à manger d'où les domestiques s'étaient retirés.

Guillaume se versa un verre de cognac, alluma sa pipe et, après avoir longuement regardé ce fils qui, s'il se pliait à sa volonté, pouvait lui rendre si aisément le repos et la sécurité :

—Ecoute. Je ne veux pas me fâcher avec toi, aujourd'hui.

—Ça nous changera, murmura Christian.

—Tu mènes une vie de fainéant et d'imbécile... Il paraît que c'est comme ça que ça se pratique dans le grand monde... ta mère le dit, je veux bien le croire...

—Tiens, je ne vais pas me faire clere de notaire ou commis de boutique... On dirait bien que tu as perdu tout ton saint-frusquin à la Bourse...

—Je te prie de me répondre sérieusement Il y a d'autres manières de s'occuper... Je ne suis pas bien au courant... Je ne suis pas un monsieur, moi... Mais ce que je sais, c'est qu'un jeune homme qui veut travailler, être serieux, ne pas fainéanter tout le jour et toute la nuit à jouer, eh bien! il le peut... dans toutes les positions.

—Tu as donc bien travaillé, toi?

—Oui, quand j'avais ton âge. Depuis, j'ai fait fortune, c'est une autre affaire.

—Tu as hérité.

Christian avait dit ces trois mots d'une façon quelque peu narquoise.

Guillaume fronça le sourcil en lui répondant :

—Eh bien, oui, j'ai hérité... tu trouves ça comique, toi?...

—Je trouve que ç'a été plutôt drôle, en effet... drôle pour toi... parce qu'enfin c'est une rude veine que tu as eue là... Si le cousin Jean-Paul n'était pas mort...

Mais positivement il avait un air singulier, ce polisson, en revenant — pour la première fois — sur toutes ces choses... toutes ces choses du temps passé, et Guillaume commença à le regarder du coin de l'oeil en grommelant :

—Il faut bien qu'il y ait un mort pour qu'on hérite...

Christian, tout à son idée, continuait imperturbablement :

—Et tu as eu une plus rude veine encore, lorsque les enfants du cousin Jean-Paul ont été escamotés comme des muscades...

Guillaume ne répondait plus. Il écoutait maintenant, se demandant avec un peu d'inquiétude où son fils voulait en venir en insistant ansi.

—Il y a bien, faisait Christian, il y a bien la cousine Catherine qui est à Toulon... mais elle n'est pas gênante, celle-là!!! C'est la veuve du cousin... Les veuves n'héritent pas, elles... Sans ça... adieu, les petits millions.

—Eh bien, puisque tu sais si bien la loi... en voilà assez sur ce sujet... Laisse ta cousine où elle est... elle y est bien...

—Elle y serait encor mieux si elle pou-

rait te reprendre la fortune de son mari.

—Seulement, grogna Holtein, elle ne peut pas.—Assez là-dessus, je te dis. J'ai à te parler de choses plus intéressantes.

—Alors, tu crois, continuait Christian sans lui répondre directement, tu crois qu'elle ne pourrait pas?... Il y aurait bien un moyen, cependant

—Un moyen?... Quel moyen? s'écria Guillaume en laissant tomber sur la table son poing fermé qui faillit renverser son verre de liqueur.

—Si tu te fâches déjà!...

—Quel moyen? répétait Holtein d'une voix menaçante...

—Tiens... si le cousin Jean-Paul avait fait un testament en sa faveur...

Holtein eut un haut-le-corps, comme celui d'un homme qui verrait tout à coup un serpent venimeux se dresser sur son chemin.

—Un testament... fit-elle d'une voix étranglée... un testament?... Si Catherine Kléber en avait un dans sa poche, elle n'aurait peut-être pas mis seize ans à l'exhiber.

—Parce qu'elle ne l'a peut-être pas encore assez bien cherché.

—Où ça?

—Tiens, là où il est.

—Tu sauras, interrompit Holtein d'une voix tonnante, qu'il n'y a pas de testament... nulle part, entends-tu?... nulle part!

—Tu t'imagines peut-être ça? Malheureusement, moi, je sais le contraire.

—Tu sais?...

—Mon Dieu oui, papa... je sais.

—Ce n'est pas vrai... Je te défends de répéter ces stupidités... oui, des stupidités, criait-il, rouge de colère... des stupidités... des stupidités!...

—Ça ne sert à rien de se fâcher. Tu ferais encore plus de bruit que ça ne changerait pas ce qui existe... malheureusement.

—Mais qu'est-ce qui existe? reprit Holtein exaspéré. Qu'est-ce que tu as appris?... Quel conte est-ce qu'on t'a fait? Allons, parle... mais parle donc... tu vois bien que je t'écoute tranquillement.

—Jolie, ta tranquillité... On dirait que tu vas m'exterminer...

Guillaume, par un violent effort de volonté ,rentra en un semblant de calme :

—Parle.

—Si tu deviens raisonnable, on pourra causer... Eh bien, je te dis que le testament du cousin Jean-Paul existe toujours.

—D'abord, comment sais-tu s'il en a fait un?

—Tu n'as donc pas de mémoire, papa? Moi, j'en ai... Quand tu te disputais toute la journée avec maman dans la maison du garde-général, quand vous vous battiez.. tu te rappelles, dans la salle basse... celle où s'ouvre l'escalier de la cave...

Maintenant, Holtein devenait livide.

—Ah! tu vois bien que tu te rappelles... Moi, je vous voyais et je vous entendais.

—Qu'entendais-tu, mauvais drôle?

—Je te répète que c'est inutile de se dire des choses désagréables... J'entendais ce que tu demandais à maman... Tu lui demandais toujours la même chose... tu sais bien... Tu voulais qu'elle te rende le testament du cousin Jean-Paul, et comme elle ne voulait pas te le donner, vous recommenciez à vous battre...

Holtein avait blêmi.

Comment! ce gamin qui n'avait pas quatre ans gardait le souvenir de ces abominables scènes!

Tout cela était resté gravé dans sa mémoire... Et maintenant il en parlait comme d'un événement de la veille... dont on a encore tous les détails présents à l'esprit...

Guillaume voulut payer d'audace :

—Tu as rêvé toutes ces sottises...

—J'ai rêvé que maman était allé à Altkirch voir fusiller le cousin?... J'ai rêvé qu'elle était revenue avec ce papier écrit par le cousin?... J'ai rêvé que ce papier c'était un testament?... Parlons donc sérieusement, papa.

—Oui, tu as rêvé, parce que ce papier qui d'ailleurs ne signifiait rien du tout, ta mère l'avait tout de suite détruit, brûlé, je ne sais plus.

—Pardon, pardon. C'est ce qu'elle te répondait maman, quand tu voulais te le faire donner, mais tu n'en croyais pas le premier mot... et tu avais rudement raison.

—Parce que?...

—Parce que le testament était dans un petit coin où tu n'as pas pu le trouver... Tu as assez cherché, cependant... As-tu fureté dans tous les trous de la cahute des Schlittes!... As-tu pioché la terre du sol!... As-tu sondé les trous de la muraille!... Il y était cependant.

—Où ça?...

—Ah! tu vois que tu t'intéresses maintenant à ce que je te raconte... Où ça?... Entre deux planches du volet qui condamnait la fenêtre cassée... Le fait est que la cachette était bonne...

—J'admets. Comment sais-tu tout ça?

—Il faut croire que je n'avais pas mes yeux dans ma poche et que j'avais vu maman quand elle le mettait là-dedans.

—Soit. Alors il y est toujours, puisque depuis ce temps-là, on n'a pas mis les pieds dans la cabane des Schlittes.

—C'est ce qui te trompe. Il n'y est plus.

—Où est-il?...

—Il est quelque part où il ne risque rien... pour le moment.

—Où ça? Tu vas me le dire tout de suite... tout de suite, entends-tu?... Ou bien...

—Il s'était levé, menaçant, terrible. Mais ce petit Christian avait de qui tenir. Il ne s'intimida pas pour si peu.

—Tu me rosseras comme tu rossais maman. Et puis après?... Ce n'est pas en me démolissant que tu trouveras le testament... Tu penses bien que je ne suis pas assez bête pour porter ça sur moi...

Guillaume retomba sur sa chaise en frémissant de rage.

—Alors c'est toi qui l'as?

—Parfaitement.

—Tu es allé le chercher?

—Pas plus tard qu'avant-hier. L'histoire de Momenheim, c'était une blague... Petite maman m'avait vu avec lui... Alors j'ai arrangé une histoire... pour que tu me donnes l'argent de mon voyage.

—C'est moi, triple brute, qui ai encore payé... pour qu'il aille là-bas!...

—Allons, donne-toi donc la peine de réfléchir un peu... Il vaut mieux, beaucoup mieux pour toi que ce petit papier ne soit pas resté là-bas Suppose un moment qu'un vagabond ait eu l'idée d'enfoncer ce volet à moitié pourri et d'entrer dans cette cahute abandonnée... C'est ce poulet qui lui tombait tout d'abord dans les mains... Et tu admettras qu'il vaut de l'argent, ce joli petit poulet...

Guillaume atterré ne répondait plus, pendant que Christian continuait imperturbablement :

—J'ai comme une vague idée que si un monsieur, un petit monsieur, avec une tête comme celle du père Arménis, était venu te trouver avec cette marchandise à vendre, tu en aurais donné un joli million...

—Allons donc!

—Tiens! pour conserver les autres... Parce que si tu ne l'as jamais lu, le testament du cousin, moi je le sais par coeur. Il est question de toi, là-dedans. Le cousin prétend que tu n'as pas été gentil... gentil avec lui... Il dit carrément que c'est toi qui l'as fait fusiller...

—C'est faux... Jamais on ne prouvera ça.

—Tant mieux, si on ne peut pas le prouver. Je voudrais même qu'on trouvât tout naturel qu'au moment même où le cousin était livré aux Allemands par un monsieur... que nous ne connaissons pas... par M. trois étoiles, si tu veux... — au même moment, M. Guillaume Holtein perdait les trois enfants du cousin.

—Est-ce ma faute si nous sommes tombés en pleine bataille?... Est-ce que tout le monde ne sait pas que c'est Jean-Paul lui-même qui avait décidé d'envoyer sa femme et ses enfants à Montbéliard?... Est-ce que tout le monde ne dira pas que c'est lui qui a voulu que je les accompagne?...

—Evidemment, c'est très exact, tout ce que tu me dis là. Mais, cependant, il y a une chose qui fera toujours un déplorable effet :

—Quelle chose?...

—Tous les Kléber ont disparu, tous les Holtein sont revenus... Mauvais, ça, vois-tu.

Guillaume regarda son fils dans le blanc des yeux comme pour essayer de lire au fond de la pensée vraie, — de la pensée cachée, — de ce Christian qui avait peut-être aussi vu... là-bas... qui se rappelait peut-être... Mais ce digne fils de son père resta impénétrable.

Et il continua tranquillement :

—Au surplus, si tout ce que le cousin a écrit sur ton compte ne repose sur rien de sérieux... et je le souhaite autant que toi... — le petit papier devient plus sérieux quand il parle des millions de l'on-

cle Kléber... Tu sais à qui le cousin les donne, ces bons millions qui, depuis seize ans, te procurent un certain agrément?

Le grognement de Holtein pouvait passer pour une affirmation ou pour une interrogation. Christian le prit dans le sens interrogatif :

—C'est à la cousine Catherine Kléber qu'ils vont tous, depuis le premier jusqu'au dernier, dans le cas où aucun de ses trois enfants ne pourrait venir les réclamer. Tiens, encore une, la cousine Kléber, qui donnerait gros de ce papier. A trois millions elle ne le payerait vraiment pas trop cher : il lui resterait toujours le cinquante pour cent...

Holtein étouffa un blasphème à l'adresse de la veuve de Jean-Paul.

—Que le diable l'emporte, comme tu dis si affectueusement pour elle, ça n'avancerait pas beaucoup tes affaires. A son défaut, tout doit aller à l'hôpital de Mulhouse. De sorte que, d'une façon ou d'une autre, si on te demandait, à toi, les trois millions et même plus, en échange du testament, tu serais bien obligé de les aligner... Ce serait comme dans les batailles... comme à Héricourt... Il faudrait perdre beaucoup de soldats pour garder sa position... et son argent.

Ton... Guillaume était assommé.

Pour la première fois, un nouveau Christian se révélait en lui : un Christian cynique, froid, aussi dénué de scrupules de conscience qu'il l'avait jamais été lui-même ; un petit gredin qui avait trouvé une arme pour le réduire à sa merci... un misérable qui allait maintenant le faire chanter, l'exploiter, le ruiner...

Pourtant, il n'était pas dépourvu de raison, ce vaurien sans pitié pour son père... pour son père qui avait cependant toujours été bon pour lui... qui l'avait élevé comme on élève les enfants des grands seigneurs... qui lui laisserait une fortune énorme... Il devait bien comprendre que ce serait se perdre lui-même que de se servir de ce testament... Le père ruiné, c'était l'enfant sans un sou... Christian était trop pratique pour faire cette folie.

Et, relevant sur celui dont le sang ne mentait pas, son oeil dur, dont la flamme semblait à présent ranimée :

—Eh bien, mon garçon, si tu as en effet, comme tu dis, mis la main sur ce testament, je te conseille de ne pas le perdre... Tu comprends qu'il nous en cuirait.

Ce fut au tour de Christian d'éprouver une légère inquiétude : son père prenait bien aisément son parti de cette révélation qu'il aurait crue plus foudroyante. Mais comme à lui, non plus, l'audace ne faisait pas défaut :

—Tu peux être tranquille, je ne le perdrai pas. Il me sera trop utile le jour où il faudra te faire comprendre que c'est bien juste que j'aie un peu de cet argent... de cet argent qui ne t'appartient pas plus qu'à moi... et que demain il faudrait rendre... si tout à coup j'avais des remords de conscience.

L'autre ne comprenait pas.

—Des remords?

—Eh oui... Je profite de quelque chose qui ne nous appartient pas... qui a été volé... Ah! c'est le mot, papa. Alors, personne ne pourra me blâmer si j'ai du repentir... si je répare la faute... si je restitue le bien mal acquis.

Holtein, voyant que le vaurien se moquait de lui, haussa les épaules :

—C'est-à-dire que tu me préviens gentiment que tu vas m'exploiter à la journée en brandissant ton fameux testament.

—Exploiter, non, papa. Participer seulement.

—Eh bien, mon ami, tu peux commencer tout de suite ton essai de... participation.

—Oh! je veux bien... J'ai un rude besoin de cinq cents louis pour demain matin...

Mais Guillaume, éclatant de fureur.

—Ni cinq cents, ni dix, ni un!... Tu n'auras pas un sou, entends-tu, pas un sou!... Ah! tu t'imagines que c'est comme ça qu'on fait aller Guillaume Holtein! Tu ne me connais pas encore, pauvre petit... Qu'est-ce que ça te rapporteras ton chiffon de papier?... Montre-le à quelqu'un : le lendemain je suis ruiné. J'admets que ça te touche peu... Mais toi aussi, tu n'as plus que ta chemise sur le dos... toi aussi, il faut chercher le pain de demain... Moi, j'aurai toujours la dot de ma femme... elle est à elle, sa dot ; le bon Dieu pas plus que les gendarmes ne peuvent la lui reprendre... Et toi... toi, tu crèveras de faim... Oui, je te verrais à ma porte, me demandant la charité d'un morceau de pain... je te laisserais crever... crever... crever...

—Alors, c'est que mon autre idée était la bonne.

Guillaume le regarda, stupéfait.

Voilà toute l'impression que lui avait causée cette furibonde apostrophe.

—Si le papier ne vaut rien pour toi, continua-t-il, il y en a d'autres qui pourraient l'acheter... et plus cher qu'au marché.

Et devant son père effaré il reprenait ses avantages :

—Tu comprends, si c'est pour tirer la langue toute ma vie, sans un radis dans ma poche, pendant que tu entasses dans ton coffre-fort les millions de la cousine parce que, c'est bien entendu, ils ne sont pas à toi, ils sont à Catherine Kléber... eh bien, je ne voudrais cependant pas qu'une fois le dos tourné tu te moques de moi et tu me traites de crétin et de jobard.

...Oh! continua-t-il, arrêtant un geste de Guillaume, oh! je te connais mieux que tu ne crois. Je me montrerais généreux — imbécile — tu serais le premier à rire de mon innocence. Non, papa, tu as fait un beau coup de commerce! Je viens d'en faire un plus beau encore... Eh bien, tu ne diras pas que je suis un mauvais fils, je t'offre la préférence : Donne-moi un peu de ce que tu as, je te donnrai tout ce que j'ai... Et, pour aujourd'hui, je me contente d'ajouter : Réfléchis à tout cela et tu verras qu'il n'y a qu'un moyen raisonnable pour toi d'arranger l'effaire... c'est de t'arranger avec moi.

—Non! cria Guillaume, comme pour se raffermir dans sa résistance.

—Réfléchis. D'abord, tout à l'heure, tu m'as dit des choses qui m'ont fait de la peine Comment peux-tu me croire assez simple pour aller bêtement par dépit, montrer le papier que tu sais à des curieux... à la cousine Kleebr, par exemple... en leur disant : Voyez comme papa a été coupable... Voilà votre papier... pardonnez-nous en faveur de mon désintéressement et de ma restitution!

—Eh bien, si ce n'est pour le donner aux héritiers... à quoi te servira-t-il, le testament de Jean-Paul?

—Comment! tu n'as pas encore saisi l'opération? Si tu continues à me mettre à la mendicité, si tu n'es pas un père, un bon père... moi, forcément je serai obligé de songer à mes intérêts. Tu as encore quarante ans peut-être à me tenir le bec dans l'eau... Si c'est pour te mendier une matérielle de vingt-cinq louis par mois jusqu'à cinquante ou soixante ans, tu comprends que je me fiche un peu des deux ou trois millions que tu me laisseras dans ce temps-là. Je suis un bon garçon, ça, c'est positif ; je ne demande qu'à te respecter et à vénérer ta vieillesse mais il faut que tu y mettes du tien... Sans ça, je liquide.

—Tu liquides?...

—Parfaitement. Je vais trouver la cousine et je lui tiens à peu près ce langage : "Si je vous faire avoir demain six millions, m'en donnez-vous la moitié?" Tu vois d'ici si elle s'empresse d'accepter la petite combinaison qui lui met trois beaux millions dans sa poche... Nous faisons un bon traité... bien rédigé... bien enregistré... Je ne regarderai pas à l'argent, je te prie de le croire, pour faire confectionner ça par un spécialiste ; — et une fois mon traité en poche, je lui passe le document : ci, trois millions pour elle, trois millions pour moi... Et comme je suis bon fils, je te donnerai là-dessus une pension un peu plus sérieuse que celle que tu me fais... d'ailleurs, la loi m'y oblige.

...Voilà le truc, papa. Je crois qu'il vaut mieux pour toi t'exécuter gentiment des cinq cents louis que je te demande.

Ah! il avait bien préparé son affaire, le petit gredin, et Holtein, affolé maintenant, se demandait comment parer à ce coup droit qui touchait si dangereusement, non pas au coeur, mais à la caisse.

De quelle façon avoir raison de ce Christian qui venait le prendre à la gorge, comme un malfaiteur dans un bois, juste au moment où il s'apprêtait à le diriger gentiment, en douceur, du côté de Marie-Anne afin de la lui faire épouser.

Marie-Anne... encore une que ce testament intéressait... Et au fait, non, elle n'avait pas besoin de testament, elle.

Qu'elle se montrât seulement, qu'elle se fît reconnaître comme l'enfant de Jean-Paul, et, tout aussitôt, le testament devenait lettre morte. Il n'y avait plus qu'une héritière légitime : elle.

Et c'est alors que, regardant, du coin e l'oeil, son bourreau, — son fils, — qui tendait patiemment, assis de l'autre côté e la table, le résultat de ses réflexions, il ut à nouveau cette idée, qui ne put re-aître dans son cerveau sans qu'une sorte e sourire errât sur ses lèvres serrées.

—De cette façon, pensait-il, je me débarrasse des deux inquiétudes à la fois. e musèle l'un, et je jette le grappin sur autre...

Et, reprenant la parole :

—Ecoute, j'ai une propositon à te faire.

—Voyons.

Holtein venait, par un brusque effort de olonté, d'ébaucher quelqu chose ressemlant à un sourire :

—Tout ce que tu viens de dire, c'est es fanfaronnades, pas autre chose. Tu 'en penses pas le premier mot, ni moi on plus.

—Oh! se dit Christian, le vieux renard ssaye de me prendre par les sentiments ; éfions-nous : il va me jouer un tour de a façon.

Et revenant, lui aussi, au ton subitement apaisé de son père, il lui répondit :

—Bien sûr, quand on est en colère, on e mesure pas ses paroles.

—Eh bien, causons en amis, comme un ls et un père doivent se parler...

...Tu as été chercher le testament là-as, où tu savais que ta mère l'avait lais-é, tu as bien fait... Dans tes mains, je uis convaincu qu'il ne risque plus rien.

—Evidemment je ne veux pas faire des êtises avec.

—Tu comprends aussi bien que moi que otre premier intérêt c'est de faire disparaître ce papier.

—De ne pas le perdre, oui...

—Eh bien, comme je suis raisonnable, je e propose de te l'acheter.

—Oh!

—Et de te le payer.

—Jamais tu ne m'en donneras ce qu'il aut... Je te l'ai bien expliqué, c'est une ortune pour n'importe qui, pour moi comme pour tout autre, ce testament que la ousine Kléber payerait sans hésiter... Oh! elle en donnerait bien...

Guillaume ne le laissa pas achever :

—Je te le pay aussi cher.

—Mais ça se chiffrerait par millions. 'offre qu'elle me ferait.

—Je parle aussi par millions.

Christian resta ébahi.

Certainement son père se moquait de ui. Mais Holtein continuait toujours :

—Tu n'as d'ailleurs pas réfléchi à une hose : avant d'être majeur tu ne peux as faire un traité de ce genre. Jusqu'à ingt et un ans, ton argent est à moi, mon arçon... Et tu ne l'as pas encore ta majorité.

—Dans un an... J'attendrai un an.

—D'ici là, tu auras eu le temps de tirer a langue. Tandis que ma proposition, si u l'acceptes, c'est tout de suite que nous a mettons en train.

—Enfin, combien m'en donnerais-tu, du estament du cousin?

—Un million.

—Un million?...

—Parfaitement.

—Le capital?...

—Nous discuterons ça. Dans tous les cas, ce sera fait par un contrat devant notaire, un contrat qui m'obligera à t'en servir, soit le capital, soit la rente... Ce qui, d'ailleurs, ne t'empêchera pas, après moi, d'avoir tout ce qui doit encore te revenir.

—Ma foi... un million... moi, je suis bon garçon... je ne demande pas mieux que d'arranger ça en douceur...Et quand ferions-nous cet arrangement?

—Ce contrat?.... Aussitôt que tu auras rempli la seule condition que je mets à mon marché.

—Ah! il y a une condition?... Laquelle?

—Je vais te la dire.

XIV

Il parlait fort sérieusement, ce Guillaume. Maintenant, très calme, il causait avec Christian comme s'il avait traité une simple affaire d'intérêt.

Celui-ci, ne voyant pas encore où il voulait en arriver, avait pris le parti de l'écouter sans l'interrompre.

De sorte qu'après un silence pendant lequel Holtein semblait mettre en ordre ce qu'il avait à dire à son fils, la phrase suivante arriva aux oreilles du jeune homme, nette, précise, étonnante :

—Il faut que tu te maries.

—Hein! s'écria Christian qui croyait avoir mal entendu.

Il reprit plus nettement encore :

—Le jour où tu te marieras, je te donne un million de dot.

—Me marier... Avec qui?

—Avec une fille que tu trouves toi-même très jolie... qui n'a pas que cette qualité-là... et qui me conviendra tout à fait comme belle-fille.

—J'ai à peine vingt ans.

—Elle en a dix-huit : comme rapport d'âge ça va tout à fait bien.

—Je la connais?

—Il faut croire, puisque je te répète que tu la trouves absolument à ton goût.

—Tu lui en as déjà parlé?

—Non, pas encore ; avec un être comme toi, est-ce que je pouvais savoir si tu m'obéirais?

—Alors tu ne sais pas encore si elle voudra de moi.

—Ne t'inquiète pas de ça. Elle te voudra.

—On ne peut pas être sûr de ces choses-là. On convient ou on ne convient pas. Est-ce que je lui plairai?...

—D'abord, quand tu veux, tu sais assez te tortiller autour des femmes... Tu es joli garçon...

—Oh! si nous en sommes maintenant aux compliments...

—Tu ressembles à ta mère qui était un beau brin de fille... Si je te dis ça, c'est parce que le moment est venu de te servir, pour quelque chose d'utile, de ce dont tu ne profites ue pour dépenser ton argent et ruiner ta santé.

—Admettons... Je fais ma cour... Ça peut durer indéfiniment.

—Ce sera l'affaire de deux ou trois jours.

—Tu dis ça comme si c'était réglé d'avance. Je te le demande encore : comment peux-tu en être sûr?

—J'en suis sûr, parce qu'une jeune fille qui n'a pas le sou, qui se demande comment elle fera pour vivre demain si le pain qu'elle gagne aujourd'hui vient à lui manquer, — cette jeune fille ne se fait pas offrir deux fois un joli garçon qui lui apporte un million par contrat de mariage.

—Elle n'a donc rien du tout, cette personne?

—Elle est pauvre comme tu l'étais... avant l'héritage...

—Mais il n'est pas déjà si épatant que ça ce mariage. Et tu dis qu'elle gagne sa vie en travaillant?...

—Oui.

—Une employée de magasin, une ouvrière... quelque chose comme ça?...

—Oui.

—On va se ficher de moi si je fais un mariage bête comme celui-là...

—Qui ça?

—Nos amis, nos connaissances... Le fils Holtein qui épouse une fille sans le sou... une fille de rien du tout...

—Je n'ai pas dit cela.

—Enfin, c'est à peu près le sens... D'abord, qu'est-ce qu'elle fait, ta demoiselle?

—Elle est institutrice.

—Comme la petite Verdier?

—C'est elle.

—Tu veux me marier avec cette petite-là ?

—Elle ne te plaît pas?

—Elle est gentille... elle est très gentille ,même, mais ça n'a pas le sens commun... On n'épouse pas une fille comme la petite Verdier...

—On l'épouse, et je donne un million de dot, parce que c'est elle.

—Avec une autre tu ne le donnerais pas ?

—Pas la moitié, pas le quart.

—Mais pourquoi celle-là plutôt qu'une autre?

—Parce que je ne t'ai pas encore dit son vrai nom.

—Qu'elle s'appelle Verdier, Durand ou Martin, c'est toujours la fille d'un râcleur de violoncelle qui court le cachet pour vivre.

—Tu vas peut-être changer d'avis...

...Elle s'appelle en réalité Mlle Marie-Anne Kléber.

—Tu dis!

Les yeux démesurément ouverts, il était là, le cou tendu, comme une statue de la stupéfaction.

—Oui, tu as bien entendu. C'est ta cousine Marie-Anne, la fille de Jean-Paul, celle qui n'a pas besoin de testament pour venir nous demander les millions de son père.

Christian comprenait enfin!

Voilà donc l'explication de cette conduite bizarre de Guillaume.

"A Suivre"

Aucune Maladie, chez les Femmes, ne résiste à l'action DES

Pilules Rouges

Specialite par Excellence contre les Maladies des Femmes

La grande spécialité des Pilules Rouges est de guérir les maladies des femmes. Quel que soit le genre de la souffrance, il ne peut résister à l'emploi régulier des Pilules Rouges.

Jeunes femmes, qui élevez une famille, prenez les Pilules Rouges, elle vous donneront le secret d'être heureuses.

Si la jeune femme est en santé, ses yeux sont brillants, ses joues sont roses et sa figure est souriante. Au contraire, si elle néglige sa santé, si elle souffre de faiblesse, d'irrégularités, de beau mal et de toute autre maladie particulière à son sexe, sa fraîcheur et sa beauté sont vite disparues. Ses yeux perdent de leur éclat, un cercle noir les entoure, sa figure est pâle et n'exprime que la tristesse et un profond découragement. La douleur a remplacé la gaieté et le bonheur. Son mari, ses enfants s'en aperçoivent et en souffrent.

Il n'y a pas d'excuse pour ce triste état et toutes ces souffrances, les femmes et pour toutes les maladies qui leur sont propres; elles car les Pilules Rouges sont un remède spécial et merveilleux pour rendent la santé.

Femmes qui nous lisez, voulez-vous tonifier votre système, refaire vos forces et rétablir votre santé? Prenez les Pilules Rouges; elles agissent sur les organes affaiblis; elles donnent du ton, de la force et de la vigueur; elles font un sang riche et pur; elles guérissent les dépressions de toutes sortes, le beau mal, les périodes douloureuses, font disparaître le mal de dos, de tête, les douleurs de poitrine, les vertiges, les palpitations de coeur, les bourdonnements dans les oreilles, les sensations chaudes qui montent à la tête, les insomnies, etc; elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, toutes les affections des organes et elles peuvent être prises sans danger en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

"J'ai été pendant douze ans malade; j'avais d'abord senti mes forces décliner et une grande faiblesse m'envahir, mes nerfs se détraquer, mon appétit diminuer et ma digestion devenir pénible. Il me semblait encore que j'avais le coeur atteint à cause de fortes palpitations et d'une douleur au côté. Enfin, je souffrais beaucoup, mais étais incapable d'expliquer ce que je ressentais. J'avais essayé une foule de remèdes, consulté des médecins, mais n'avais pas été soulagée d'une manière durable. Je n'espérais presque plus revenir à la santé. L'âge s'était avancé, je n'étais plus jeune et étais si brisée, pouvais-je compter encore sur un retour de vigueur quand, malgré tant de soins, ma faiblesse allait sans cesse en s'augmentant, que mon teint restait toujours jaunâtre et que je semblais ne plus avoir une goutte de sang? Des douleurs de rhumatismes aggravèrent ensuite mon cas. La pensée m'est venue d'employer les Pilules Rouges après avoir entendu répéter que bon nombre de femmes avaient été sauvées par ce remède que l'on qualifiait de merveilleux, mais je me suis dit d'abord: "A quoi bon? Celles qui ont été guéries étaient plus jeunes que moi, je suis usée, la machine craque de toutes parts, comment pourrais-je espérer encore? Pourtant, l'espoir de la guérison qui vit toujours malgré le mal, l'emporta sur mes raisonnements et je me mis à prendre les Pilules Rouges. Je fus toute surprise du soulagement éprouvé après l'emploi de quelques boîtes et j'ai continué de me traiter. Mes nerfs se sont calmés; je respirais plus librement, mon appétit était meilleur, mes forces revenaient, enfin j'allais bien, et j'en étais contente, vers la santé... Maintenant, j'y suis arrivée..., je suis guérie.

"Je tiens à me conserver dans l'état où je me trouve et je prends pour cela, de temps en temps, quelques boîtes de Pilules Rouges."—Mme J. BROUILLETTE, 454 rue Visitation, Montréal.

"Depuis deux ans, j'ai une grande confiance dans les Pilules Rouges parce qu'elles m'ont donné des forces alors que j'étais bien faible et ont augmenté mon sang qui avait été diminué et appauvri de diverses façons. Je les ai employées après avoir consulté les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui me les recommandaient fortement et exclusivement. Il y avait alors deux ans que je sentais la faiblesse me gagner. Je remarquais chez moi tous les symptômes de la débilité tels que étourdissements, digestions lentes, maux de tête, faiblesse des jambes et surtout troubles intimes des plus déprimants et que tous les moyens n'avaient pas fait cesser. Rapidement je dépérissais et ma santé aurait été ruinée à jamais si je n'avais trouvé à ce moment le bon moyen d'arrêter le mal et d'en réparer les torts. J'avais à peine pris quelques boîtes de Pilules Rouges que j'étais déjà mieux; peu à peu mes forces se sont augmentées, mon appétit est revenu, la digestion s'est faite régulièrement et tous les troubles fonctionnels dont j'avais à me plaindre ont cessé. Je suis bien contente de l'état dans lequel je me trouve, car rien n'est ennuyeux comme la maladie pour une femme."—Mme A. LAPOINTE, 252 rue Rivard, Montréal.

"Sans les Pilules Rouges, je doute que je possèderais cette apparence de bien-être cette force et la santé dont je me réjouis aujourd'hui, car, que de remèdes, de toniques de toutes sortes j'ai auparavant employés sans seulement m'apercevoir que j'en retirerais du bien. Voici comment j'ai contracté la maladie qui m'a fait souffrir pendant des mois:

"Un jour que j'étais à mettre ordre dans mon petit logis, que je voulais voir toujours très propre, aussi joli et coquet que possible, sans prudence, seule, sans aide, je déplaçais les meubles, enlevais les tapis, ne tenant compte ni des fatigues, ni des efforts extraordinaires que cela nécessitait, me hâtant d'en finir au plus tôt.

"Enfin ma besogne terminée, j'étais contente de moi et comptais pouvoir me remettre rapidement d'une certaine lassitude que je n'avais, pensai-je, pas volée. Les jours s'écoulaient, des semaines s'étaient même succédé et au lieu de la tranquillité et du bien-être attendus, c'étaient des douleurs internes, un tremblement de toutes mes chairs, une faiblesse à ne pouvoir marcher, un manque d'appétit, de mauvaises digestions, enfin un désarroi général.

"A force de soins, de repos et aussi de remèdes, les douleurs ont cessé, mais combien faible j'était restée! Je croyais n'en jamais revenir et avais peur du retour des tourments passés. Aucun tonique n'ayant d'effet, je pris les Pilules Rouges et en obtins même plus que j'attendais. Aujourd'hui, comme je l'ai dit, je suis forte et j'ai bonne santé."—Mme JOS. LAPALME, 1484 rue Cadieux, Montréal.

"Grâces aux Pilules Rouges, j'ai recouvré les forces que je n'avais plus depuis plusieurs mois et je me suis guérie des malaises nombreux qui m'accompagnaient tout le jour et toute la nuit.

"Après la venue de mon dernier enfant, j'avais prévu que ma vigueur accoutumée ne me reviendrait pas. En effet, j'ai été longtemps à ressentir une douleur dans le dos, des étouffements, un affaiblissement général, et alors qu'il m'aurait fallu manger beaucoup, c'est à peine si je touchais aux aliments, que je devais préparer pour ma famille; quand de bonnes nuits de sommeil m'auraient été si nécessaires, je ne pouvais bien souvent passer une heure tranquille; il fallait me lever pour mes enfants et surtout pour mon bébé.

"Tout ceci n'était pas de nature à me remettre; aussi, allais-je de plus en plus mal.

"Mais, quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges, ce fut changement général. Mes forces revenant, ma santé s'améliora sur tous les points et très promptement. Aussi, chose qui m'étonne, mon bébé se calma bientôt, ceci sans doute parce que ce qu'il recevait de moi le nourrissait mieux; il devint merveilleux de santé. Après tout cela, je ne puis donc trop bien parler des Pilules Rouges."—Mme EDMOND COMAY, 40 rue Saint-Charles, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine sont à la disposition de toutes les femmes qui souffrent et toutes, avant de prendre les Pilules Rouges, ont l'avantage de se renseigner gratuitement sur leur état. Celles qui ne peuvent aller voir nos médecins à leurs bureaux, au No 274 rue Saint-Denis, sont invitées à leur écrire. Les consultations se donnent tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Les Pilules Rouges, jamais vendues autrement qu'en boîtes de 50 pilules portant l'étiquette de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, se trouvent chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, $2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:

Cie Chimique Franco-Américaine

274 rue St-Denis, - - Montréal

CASSE-TETE CHIONOIS DU SAMEDI
No 775
Jeune Fille

Liste des concurrents :

MONTREAL

Mmes Alarie, A. Barolet, C. Bouchard, A. Casgrain, E. Charland, A. A. Comte, J. Dauphinais, G. Desrochers, J. Dessurault, P. Dubois, M. Dupont, C. Farrow, J. Fraser, J. Gagnon, J. Gilbert, A. E. Gingras, F. E. Huot, W .Lapierre, T. Lapointe, L. Lavoie, W. Lebrun, J. Lesage A. Martineau, F. Martineau, E. Mathieu, F. E. Meloche, A. Morin, E. Paquette, J. A. Paquette, O. Parent, N. Plante, J. W. Robin, A. Robitaille, P. Rousseau, E. Roy, A. Royal, T. Sauvé, J. Sheridan, L. St-Jacques, E. Ste-Marie, M. Senécal, P. Tanguay, N. W. Tanguay, J. Vaillancourt, Mlles J. André, L. Aubrés, A. Archambault, L. Archambault, C. Authier, C. Barolet, A Beauchamp, J Bellemare, J. Bergeron J. L. Bérubé, J. Blais, Y. Bluteau, F. Boisvert, A. Cadieux, B. Cantin, E. Cardinal, A. Chamberland, A. Charette, J. Chenard, R. Chevalier, C. Cloutier, E. D'Auray, B. Daigle, B. David, C. Deguire, B. Y. De Lisle, A. Demers, L. Demers, A. Desaulniers, B. Deslauriers, R. Despins, S. Dubois, G. Dufault, F. Dulude, M. A. Dupré, F. Durocher, E. Dussault, J. Elie, G. Ethier, A. Ferland, G. Fournier, E. Francoeur, C. Froidevaux, J. Galipeau, E. Gascon, M. L. Gauthier, C. Gauthier, Y. Girard, F. Gosselin, E. Goyette, A. Gravel, L. Homier, A. M. Hudon, B. Hurteau, R. J. Isabelle, C. Lafontaine, L. Labelle, B. Lajoie, M. R. Laliberté, R. Langlais, E. Lapierre, J. Lebel, L. L'Ecuyer, M. Lebrun, D. Legault,, J. Lefebvre, D. Lessard, M. Lockhead, A. Lussier, A. Mailloux, E. Major, L. Mainville, G. Mathieu, E. McLeod, R. D. Martin, D. Martin, C. McCormack, E. Mess, T. Monat, A. Morin, R. A. Morency, A. Moquin, J. Nolin, Y. Paiement, J. Paquette, M. Pelletier, B. Perron, E. Racicot, E. C. Rajotte, M. B. Roberge, E. Rose, M. Rozon, E. Richer, B. Sauvé, M. L. Senécal, M. Simoeaau, M. St-Hilaire, R. St-Jean, L. Taillefer, A. Taillefer, A. Tétreault, L. Tessier, T. Therrien, H. Therrien, A. Thibeaudeau,, A. Toupin, R. Trépanier, M. J. Trudeau, I. Valiquette, J. Vallée, E. Verdon, L. Verdon, C. Verreau, Y. Viau, J. Viens, A. Voisard, MM. U. Allard, L. André, R. Arcand, C. Arnault, C. Barbier, M. Bergeron, J. F. Bethune, A. Bisaillon, A. Bissonnette, E. Brunelle, J. H. Caisse, A. Caron, L. Coté, E. Coté, A. Coté, A. Corbin, A. Dagenai , A. Desormeaux, H. Despasroi, L. Filiatrault, L. H. de F. Filion, B. Fitzpatrick, R. Florent, N. Gauthier, E. Giroux, C. C Guérard, A. Guérault, J. Hébert, L. P. Hébert, A. Huneault, A. Jolicoeur, L. Juteau, J. Kosta, E. Lacroix, R. Lamica, E. Laporte, O. Lapointe, G. Lanciault, W. Lebrun, O. Lebrun, E. Lefebvre, F. X. Lemaire, L. N. Lussier, S. Meilleur, U. Mitchell, R. Normand, A. Pelletier, A. Pilon, E. Plante, A. Plante, V. Poulin, R. Rausault, E. Reeves, W. Richard, A. Riopel, C. Roberge, E. Rodrigue, L. Rollin, M. Roussel, A. Tanguay, S. Trudeau, A. Vaillancourt.

CANADA

Mlle B. Cloutier, Arthabaska ; Mlle H. Tremblay, Baie St-Paul ; Mme L. H. Hébert, Chambly ; Mlle G. Gilbert, Chapleau ; Mme U. Gauthier, Chateauguay ; Mlles B. Simard, L. Paquet, Mme J. Lévesque Chicoutimi ; Mmes L. Bélanger, H. Larocque, Cobalt ; Mme M. A. Chartier, Mlle J. Dupuis, Coaticook ; Mme A. Sicotte, Contrecoeur ; Mme A. Boulay, Dalmas ; E. Gamache, Dessaint Stat. ; Mlle B. Cloutier, Mme D. Fortin, D'Israeli ; Mlle A. Lamouche, Dorval ; Mme F. X. Lussier, East Angus ; Mlle A. Leblanc, Fraserville ; Mme Jos. Gagné, Grand-Métis ; Mme C. Hubert, Grand'Mère ; Mlle R. Gagnon, Jct Bellevue ; Mlle H. L'Heureux, Hadlow Cove ; Mme A. Larose, P. V. Leduc, Hull ; Mme E. Vézina, Lac Etchemin ; Mmes A. Binette, V. Brunet, Mlles I. Dragon, E. Brisebois, Mme M. Wylot, Lachine ; Mme C. Greffard, Lachute ; Mme J. R. Guay, La Tuque ; Mme C. Ménard, L'Anse à Gilles ; Mlle R. Archambault, Laurentides ; Mme G. Ouzilleau, Lauzon ; Mme J. Chaussé, Lavaltrie ; Mlle G. Roberge, Lévis ; Mlle M. Pelletier, Les Escoumains ; Mme F. St-Laurent, Limoilou ; Mlle L. Gingras, Longue-Pointe ; Mlle T. Papineau, Mme A. L. Albani, Magog ; Mlle E. Leblanc, Maria Capes ; Mlle M. Paradis, Matane ; Mlle A. Berthel, Mattawa ; Mme M. R. Villemaire, Mont-Laurier ; Mlle J. L .Morency, Morrison ; Mme A. Sasseville, Moulin Desbiens ; Mlle M. Delage, Nominingue ; Mme J. Beauchesne, N.-D. des Bois ; Mlle C. Perrault, N.-D. de Lévis ; Mlles M. A. Coté, P. Drapeau, L. Fréchette, J. Gauthier, Mme J. Lafontaine, F. Lépine, L. Meunier, J. Normand, M. E. Dorion, Ottawa ; Mlle L. Chabotte, Paquetteville ; Mme J. H. Clément, Picardie ; Mlle A. Courteau, Pont St-Maurice ; Mme R. Godbout, Raith ; Mme H. Fortin, Riv. Famine ; Mmes P. Bédard, L. A. Coté, N. Morency, L. C Robitaille, Mlles M Couture, M. Courchesne, M. Lafrance, G. Légaré, A. Malouin, B. Richard, E. Soucy, B. J. Tondieu, MM. A. Auger, A. Bédard, E. Bégin, O. Bélanger, G. Bernard, A. Coté, A. Fecteau, A. Gagnon, E. Gauthier, P. A. Joncas, O. E. Matte, H. Talbot, C. R. Trépanier, Québec ; Mlle M. Chassé, Riv. du Loup ; Mlle L. Hébert, Sherbrooke ; Mlle M. A. Hamelin, St-Alban ; Mlle E. Girard, Ste-Anne ; Mlle C. Lefebvre, Ste-Anne de B. ; Mme A. Laliberté, St-Anselme ; Mlle C. Jodoin, St-Bruno ; Mme C. Coté, St-Clément ; Mme A. Chrétien, St-Damase ; Mme E. Labrie, St-David ; Mlle E. Legendre, St-Flavien ; Mlle R. Dion, St-Georges ; Mlle E. Aubert, St-Gérard ; Mlle M. Melançon, St-Guillaume ; Mme M. A. Flamme, St-Hilaire ; Mlles J. Dussault, E. Meunier, St-Hyacinthe ; Mme M J.. Fortin, St-Isidore ; Mlle R. A. Lapointe, St-Liguori ; Mme J. Dussault, St-Narcisse ; Mme L. Mignault, St-Paschal ; Mme H. Rinfret, St-Raymond ; Mlle de la Fouchais, Ste-Rose ; Mme J. W. Cloutier, St-Stanislas ; Mme E. Blouin, St-Valier , Mlles M. Bérard, A. Lizotte, Sorel ; Mme L. Beausoleil, Terrebonne ; Mmes R. Boulianne, E. Olsen, Tadousac ; Mme P. Morin, Thetford Mines ; Mme F. X. Sarrasin, Mlles A. Bourque, L. Dussault, C. Fleury, M. Perrault, B. Perron, A. Rocheleau, Mme A. Mallette, TroisRivières ; Mme J V. Payette, Varennes ; Mme J. E. Lefebvre, Vaudreuil ; Mme A. D. L. Lebrun, Verdun ; Mme L. Couillard, Victoriaville ; Mme A. Normandin, Viauville ; Mlle G. Perrault, Village des Aulnaies ; Mlle V. Colprose, Ville Emard ; Mlle F. Richard, Ville-Marie ; Mme J. E. A. Cloutier, Whitemouth.

ETATS-UNIS

Mme H. Mercier, Adams, Mass. ; Mme M. Potvin, Arctic, R. I. ; Mlle A. Vincent, Mme C. Couillard, Auburn, Me. ; Mme A. Rancourt, Augusta, Me. ; Mlle F. Blais, Baltic, Conn. ; Mme S. Montminy, Mlle G. Lambert, M. Vallières, Mme L. Routhier, Berlin, N. H. ; Mlle A. Roy, Biddeford, Me. ; Mme A. L. Soucy, Boston, Mass. ; Mme E. P. Gamache, Brunswick, Me. ; Mlle B. Labossière, Mme J. Olivier, Central Falls, R. I. ; Mlle J. Racine, Chicopee, Mass. ; Mme E. Têtu, Mlle B. Lévesque, B. Mongrain, MM. J. Bte Couture, H. Legendre, D. Ross, Fall River, Mass. ; Mlle M. Aubin, Fitchburg, Mass. ; Mme J. P. Chrétien, Mme A. Lavoie, Franklin Falls, N. H. ; Mme H. Therrien, Hartford, Conn. ; Mme A. Decelles, Mlles R. A. Bourgeault, A. Nantel, A. Fournier, Holyoke, Mass. ; Mlles R. Boivin, C. Cardin, B. Cloutier, C. Ouellet, M. L. Raymond, Lawrence, Mass. ; Mlles I. Bériault, R. Bissonnette, M. Lavoie, M. Paquette, P. Picard, A. Rivard, Lewiston, Me. ; Mlle L. Lévesque, Lisbon, Me. ; Mmes A. Chouinard, H. Lemire, Mlles R. Beaulieu, L. Demers, A. Dufresne, N. Gautier, B. Geoffroy, A. Grenier, M. L. Guillemette, A. Toupin, Mme E. Asselin, F. A. Beauchesne, A. Berger, R. Dupré, F. Fournier, Lowell, Mass. ; Mlles E. Demers, S. Lavoie, L. Meyer, MM. A. Gauthier, J. Gravel, R. G. Marchand, A. Martel, Manchester, N. H. ; Mlles M. A. Francoeur, A. Moreau, J. Morissette, Nashua, N. H., Mlles E. Ester L. Bibeau, D. Casavant, Mme A. Benoit, J .Peter, New Bedford, Bass. ; Mlle I. Delisle, N. Adams, Mass. ; Mmes M. Champon, C. Muro, Mlles C. Duhart, A. Lamarre, Nouv.-Orléans, La. ; Mlle M. J. Vadeboncoeur, Phenix, R. I. ; Mme A. Haman, Rumford, Me. ; Mme R. Marcoux, Saco, Me. ; Mmes M. Mercier, A. Gagnon, Mlles A. Pelletier, M. J. Barbeau, L. Moisan, J. Pelletier, Salem Mass. ; Mme E. Jutras, Mlle E. Letartre, Salmon Falls, N. H. ; Mmes L. Couette, A. Vachon, Southbridge, Mass. ; Mle M. Savage, Mme O. Ricard, Suncook, N. H. ; Mlle A. Denis, MM. O. Deshaies, A. Tétrault, Taftville, Conn. ; Mme A. Laurent, Taunton, Mass. ; Mlle E. Riopel, Warren, R. I. ; Mme F. Fortin, Waterville, Me. ; Mme L. Bourbeau, Mlles R. Bonin, A. Lalumière, L. Lagacé, Mme E. Bérard, H. Caron, Woonsocket, R. I.

Gagnants :

Mlles Fernande Boisvert, Alice Mailloux, Montréal ; Mlle A Lamouche, Dorval ; Mlle R. Gagnon, Jct. Bellevue ; Mme

(A suivre page 38)

PETITES ANNONCES DU "SAMEDI"

Conditions

I. Annonces privées (n'ayant aucun caractére commercial).
10 cents par 30 mots ou moins, par insertion.
20 cents, de 31 à 50 mots, etc.
II. Annonces commerciales.
20 cents par 30 mots ou moins, par insertion.
40 cents, de 31 à 60 mots, etc.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et, dans pareil cas, nous retournons l'argent en faisant connaître la raison du refus.
Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à tour de rôle.

Initiales, prénoms, pseudonymes.

Nous ne publierons pas les annonces dans lesquelles l'adresse ne contiendra que des initiales, un prénom ou un nom supposé avec seulement la désignation de l'endroit, tel que Montréal, Lévis, etc ; ces lettres ne parvenant pas au destinataire, mais envoyées, par la poste, au bureau des rebuts.
On pourra cependant employer des initiales ou un prénom ou un nom supposé, lorsqu'on fera adresser aux soins d'une personne, d'une maison de commerce ou d'une institution désignée, ou à une boîte spéciale de bureau de poste ou à un numéro de rue. On comprendra que nous adoptons cette mesure dans l'intérêt des annonceurs comme dans celui des correspondants.

AVIS IMPORTANT

Utilisez le coupon ci-dessous pour envoyer le montant de votre annonce. Sans coupon le tarif est double.

Coupon des Petites Annonces

Sous pli veuillez trouver la somme de cents pour l'insertion d'une petite annonce dans le Samedi.

16 Mars.

JEUNE HOMME, 22 ans, châtain, yeux bleus, bonne position, désire corresp. anglais ou français avec demoiselles. But: se faire une amie. G. E. McGown, 898 rue Cadieux, Montréal. 326

JEUNE FILLE, 19 ans, désire corresp. par c. p. sous env. avec jeunes demoiselles et jeunes messieurs du monde entier. Mlle Yvette Laliberté, 5 Mill St, Auburn, Me. 345

JEUNE FILLE, très aimable, 16 printemps, yeux comme des perles, teint rose, désire corresp. avec messieurs gais et amoureux. Mlle Liliane Dubé, Bank Village, Box 72, N. H. 36

JEUNE HOMME, 24 ans, bonne famille, assez joli, nouveau Montréalais, désire corresp. avec gentilles Montréalaises ou autres, par c. p. sous env. ou lettres. But sérieux, la plus aimable le saura. M. J. B., 999 Cartier, Montréal. 347

JEUNE HOMME, 18 ans, désire corresp. avec jeunes filles du monde entier, cartes glacées préférées. Josaphat Grégoire, No 14 Spruce St, Sanford Maine, U.S.A. 348

PHILIPPE Lasalle, Thetford West P.Q., 19 ans, haute position, désire corresp. avec filles du monde entier, anglais ou français. 349

JEUNE FILLE, 19 ans, pas jolie, ayant un seul défaut, être amoureuse, désire corresp. par c. p. ou lettre avec messieurs distingués et honnêtes. But: On verra. Louison B., 798 Mentana, Montréal. 350

JEUNE HOMME distingué, bonne position, 23 ans, blond, aimerait corresp. avec jeunes filles de 20 à 25 ans. But sérieux. Lettres seulement. Joseph Gauthier, poste restante rue Amherst, Montréal. 351

BRUNETTE, yeux noirs, taille moyenne, bien amoureuse, échangerait c. p. avec Monsieur. Répondra à tous. But: écrivez vous le saurez. Mlle Berthe Champagne, L'Epiphanie, Co L'Assomption, B. P. 9. 352

JEUNES FILLES brunes, assez aimables, désirent corresp. avec messieurs du monde entier. But: faire connaissance. Mlle Cécile Bourassa, Mlle Mérisa Lortie, Oka, P. Q. 353

LE SAMEDI

NOUVEAU CONCOURS

CONCOURS DES NOMS

Voici un certain nombre de mots auxquels il manque la première lettre. Il faut trouver ces lettres qui manquent puis les disposer de façon à former un nom bien connu.
Essayez et vous verrez que ce n'est pas bien difficile

...abillement; ...ableau; ...riginal; ...ternel; ...hambre; ...ivière.

Inscrivez le nom que vous aurez formé sur le coupon ci-dessous et adressez comme suit: **Le Samedi, 200 Bld St-Laurent, Montréal, Concours des noms.**
Dix splendides gravures seront attribuées aux gagnants par voie de tirage au sort.

Coupon d'adresse—Concours des Noms No 10

Réponss reçues jusqu'au 18 mars 1912

Nom à trouver . . . . . .

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

N'oubliez pas d'indiquer clairement votre adresse. Cela est essentiel.

JEUNE FILLE blonde, yeux bleus, 20 ans, désire corresp. par c. p. avec jeunes garçons distingués du monde entier, sous env. s.v.p. Rép. à tous genres reçus. But: nous verrons. Blanche Yvette, Coteau Landing, P. Q. 354

REGINA BEAUDOIN. Le prix de votre annonce est de 10 cents et vous n'en avez envoyé que 5. Vous avons écrit et notre lettre nous est revenue. 356

JEUNE HOMME châtain, 20 printemps, yeux bruns, amoureux, désire corresp. avec jeunes Demoiselles du monde entier, de 17 à 22 ans. But: faire un amie. Alphonse Licher, 856 Hôtel de Ville, Montréal. 357

GARÇON, 35 ans, aussi expérimenté que riche, sollicite l'attention d'une Veuve ou Demoiselle, ayant de la fortune, pour l'aider dans une entreprise financière sérieuse. Réné DeBlois, Station C., Montréal. 358-3f

MADEMOISELLE, aimeriez-vous à corresp. avec jeune homme blond, yeux bruns, 19 ans. Réponse certaine. Arthur R., 27 Langevin, Saint-Roch, Québec. 359

AIMERIEZ-VOUS à corresp. avec jeune homme brun, yeux noirs, très gentil. Tous genres de carte accepté. Arthur L., 23 Smith, St-Roch, Québec. 359a

JEUNE FILLE distinguée, gaie, très amoureuse, aimerait à corresp. par c. p. avec M. du monde entier. But: le plus aimable le saura. Mlle Marie Jeanne Darche, Thetford Ouest. 360

JEUNE brunette, yeux noirs, 22 ans, désire corresp. par c. p. avec monde entier. Carmen Gervais, 23 Birch St., Lewiston, Maine. 361

VOYONS, jeunes gens, aimeriez-vous à corresp. avec une jeune fille un peu comique et aimant le plaisir. Amélie Rémillard, 112 Illinois St., Worcester, Mass. 362

GENTILS Messieurs, seriez-vous assez aimables d'égayer la vie trop monotone d'une jeune fille? Avec un but sans doute et plus tard vous le saurez. Mignonne M., 10 St-Joseph St, Farnham, Qué. 363

BRUNETTE, 19 ans, désire corresp. par c. p. Un peu timide, mais s'efforcera d'être agréable à tous. But: se distraire. Carte glacée seulement. Miss Ritha Seaulieu, 137 Oxford, Lewiston, Me. 364

GENTIL garçon, 18 printemps, cheveux bruns, yeux bleus, amoureux et aimable, désire échanger c. p. avec gentilles demoiselles, de 16 à 18 ans. But: La plus aimable le saura. E. L. Boucher, Cartierville, P. Q. 367

VEUF, 42 ans, bonne position, ayant argent, seulement une fille de 12 ans, désire corresp. avec demoiselle ou veuve de 35 à 40 ans. But: mariage. D. B., Berlin, N. H., P. O. Box 367. 365

JEUNE HOMME brun, yeux noirs, bonne position, désire corresp. par lettres ou cartes avec jeunes filles de 22 à 26, de bonne famille. J. E., Berlin, N. H., P. O. Box 367. 366

DEUX jeunes garçons désirent corresp. par c. p. sous env. avec demoiselles du monde entier. Rép. prompte et ass. E. D. et J. E. D., 44 Ste-Julie, Trois-Rivières, P. Q. 368

HELLO, gentils Messieurs, vous fera-t-il plaisir de corresp. par c. p. avec une gentille brunette. Si oui, elle s'en estimera fort heureuse. Mlle J. Brisson, 916 St-Dominique, Montréal. 369

FRANÇAIS sérieux, bonne position, désire correspondante, 22 à 25 ans, compatriote ou canadienne aimante et sage, seront préférés jeunes filles de la campagne désirant habiter l'ouest. Rép. ass. à toute corresp. sérieuse. J. H. Duvernois, Gravelbourg, Sask. 370

GENTIL jeu, Conversation amoureuse, 80 Questions, Réponses. Le Comment demander les Messieurs en mariage. L'art de faire les 52 cartes. Amusantes surprises Bissextiles, 20 cts. Editeur, 395 rue St-Timothé, Montréal, Canada. 371

JEUNE demoiselle brune, yeux noirs, aimerait corresp. avec Messieurs distingués, c. p. ou lettres. Rép. ass. But: faire un am.i Mlle D. O. A., Box 74, River Desert, Qué. 372

DEMOISELLE distinguée, affectueuse, désire corresp. sous env. avec messieurs de 30 à 40 ans. But sérieux. Thérèse Breton, 390 Valois, Hochelaga, Montréal. 373

QUI DE VOUS gentilles Demoiselles égayerait la vie d'un jeune homme bien éprouvé en échangeant c. p. sous env. But: se faire une amie sincère. Arthur Giroux, Notre-Dame de Lévis, Qué. 374

DEMOISELLE, 48 ans, désire corresp. avec Monsieur veuf, de 50 à 55 ans. But: se faire un ami. Lucie A. L., Boîte 129, Laprairie. 376

JEUNE Demoiselle, 20 ans, cheveux blonds, yeux bruns, désire corresp. avec gentil monsieur distingué, c. p. ou lettre, anglais ou français. Echangera photo. But sérieux. Mlle F. A., Rivière Désert, Qué., Box 74. 377

Mlle B. LAFRENIERE. Adresse manque. Prière de nous l'envoyer. 355

JEUNE HOMME, 18 ans, très sérieux, un peu amoureux, musicien désire corresp. par c. p. sous env. s.v.p., avec jeune fille. But: ceux à échanger. M. Armand Casgrain, 174 Blake St., Lewiston, Maine. 37

JEUNE FILLE châtaine, yeux bleus, 19 ans et honnête, désire corresp. par c. p. sous env. avec jeunes messieurs du monde entier. Eva Rhéaume, No 123 rue Colomb, Jacques Cartier, Québec. 37

JEUNE VEUVE, 35 ans, brune yeux noirs, désire corresp. avec jeune homme de 35 à 40 ans, distingué, ayant bonne position. But: écrivez vous le saurez. Mad. L. Lacasse, poste restante, Montréal. 38

HELLO! gentils messieurs, vous plairait-il de corresp. par c. p. sous env. avec une blonde et une brune Echangeront photo. But: le plus joli le saura. Bijou d'or et Bijou d'argent, Box 61 P. O., St-Jérôme, P. Q. 381

JEUNE HOMME blond, yeux bleus, 19 ans, bonne position et assez instruit, aimerait corresp. par c. p. sous env. avec jeunes demoiselles du monde entier. But: la plus aimable le saura. M Henri Duchesne, 300 Delisle, Ste-Cunégonde, Montréal, P. Q. 382

AUX Correspondantes : Jeune homme instruit et de bonne position, échangera cartes vues, avec jeunes filles des Etats de la Nouvelle-Angleterre. Rép. ass. Art. McClure, 15 Temple St, Haverhill, Mass. 383

JEUNE HOMME, 25 ans, désire corresp. avec demoiselles de 25 à 30 du monde entier. Albert Smith, 1815 Notre-Dame Ouest, Montréal, Canada. 384

A QUOI servent vos vingt ans si vous n'en faites rien. Allons jeunes corresp. comment aimeriez-vous échanger c. p. ou lettre sous env. avec jeune homme sérieux, instruit et distingué qui désire se faire une petite amie et qui sait? But: peut-être s'aimer. Albert Léger, Creston, B. C. 385

JEUNE institutrice, châtaine, yeux bleus, jolie, aimerait à corresp. avec Messieurs, par c. p. ou lettre, du monde entier. But: se faire un vrai ami. Mlle Rolande Gadbois, St-Fabien, Co Rimouski, P. Q. 388

JEUNE HOMME riche désire faire connaissance par correspondance avec jeune fille riche. Echangera photo. Joseph Bertrand, Poste Restante, Station C., Montréal. 387

CELIBATAIRE, 35 ans, français, agréable, bonne position commerciale, désire corresp. avec demoiselle ou veuve, âge en rapport. But: faire une compagne. Emilio Latreille, 285 Marie-Anne, Montréal. 389

DIVERS

MADAME AMEDEE, Phrénologiste, Physionomiste, Cartomancienne Palmiste, autrefois de la rue Berri, vraie française parisienne, par sa puissante mystique, soulève le voile des secrets les plus intimes de la vie de chacun, elle vous indiquera la manière d'être heureux et évitera ainsi bien des troubles et des ennuis. Une visite vous convaincra de sa science. Heures du bureau : 9 hrs a. m. à 9 hrs p.m. Prix de consultation : $1.00, $2.00 en montant. 63 années d'expérience. Ne pas faire erreur des soi-disant Mme Amédée. Adresse : 95 Jeanne d'Arc, Maisonneuve, 1ère porte de la rue Ste-Catherine. 324-2f

PALMISTE INTUITIVE. Madame Carolus, parisienne, dit le passé, le présent et l'avenir d'une personne et si elle deviendra veuve ou non. Mme Carolus, cartomancienne, faisant les grands Tarots Egyptiens qui contiennent 78 cartes dans le jeu. Recevra à son salon de consultation, de 9 heures du matin à 9 heures du soir, excepté le dimanche. Prix de consultation, 25c, 50c, $1.00. 157 Bourbonnière, près Ste-Catherine, Maisonneuve. 375

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez E. Hartman, dépt. C., 385 Ave Mt-Royal Est, Montréal. 393

Les aventures de Rudy

(Conte)

Il y a quelque vingt ans, les voyageurs voyaient accourir avec les autres enfants, mais se tenant toujours un peu à l'écart, un petit garçon qui venait aussi pour vendre. Il avait un air d'un sérieux charmant, et il tenait sa boîte de bois si fermement de ces deux mains qu'on aurait cru qu'il ne voudrait jamais la lâcher. Les autres importunaient le monde ; lui ne disait rien. Mais la gravité du marmouset plaisait tant qu'on l'appelait de préférence aux plus empressés et qu'il vendait beaucoup plus que ses camarades, sans savoir comment cela se faisait.

C'était son grand-père qui sculptait les jolis casse-noisettes, les grotesques bonshommes, les ours, les cuillers et fourchettes, les boîtes ornées de feuillages délicats et de chamois l gers. Le vieillard demeurait plus haut dans dans la montagne. Il avait plein une armoire de ces gentils jouets qui fascinent d'ordinaire les enfants. Mais le petit garçon, qui s'appelait Rudy, n'y faisait pas grande attention. Ce qu'il regardait avec plaisir et convoitise, ce qu'il aurait désiré ardemment posséder, c'était le vieux fusil accroché contre une poutre. Son grand-père le lui avait promis, mais pour l'époque où il serait devenu grand et assez fort pour s'en servir.

Tout petit qu'il était, il lui fallait aussi garder les chèvres. Si c'est être un bon gardeur de chèvres que de savoir escalader avec elles les rochers, Rudy était un bon gardeur ; il grimpait même plus haut qu'elles. Il aimait à aller décrocher les nids d'oiseaux à la cime des arbres. Il était courageux, téméraire même. On ne le voyait jamais sourire que lorsqu'il était près d'une cascade mugissante ou quand il entendait le roulement sourd d'une avalanche.

Il ne jouait jamais avec les autres enfants. Il ne se trouvait dans leur compagnie que lorsque le grand-père l'envoyait vendre ses ouvrages en bois sculpté. Rudy n'aimait guère cette b sogne. Il préférait beaucoup gravir tout seul les montagnes escarpées ou bien rester assis auprès de son grand-père, à l'écouter raconter les histoires des temps lointains et les traditions du pays de Meiringen, où le vieillard était né, pays envahi anciennement par un peuple venu de l'extrême Nord et de la race des Suédois.

Rudy apprenait ainsi bien des choses. Il se forma, en prêtant une oreille attentive aux récits du vieux sculpteur, un petit savoir que n'avaient point les enfants de son âge. Mais son esprit s'éveilla encore par la fréquentation des animaux qui habitaient le chalet. C'étaient Ajola, le grand chien qui avait appartenu à son père, et un chat que Rudy affectionnait vivement. C'est ce dernier qui lui avait appris à grimper.

"Viens avec moi sur le toît ! " avait dit un jour le matou, et Rudy l'avait fort bien entendu. Lorsqu'on est enfant et qu'on sait à peine parler encore, on comprend à merveille le langage des poules et des canards, des chiens et des chats. Ils nous parlent aussi distinctement que père et mère. On entend même alors hennir la canne du grand-papa ,dont on a fait son cheval, et on lui voit une tête, des jambes et une queue. Mais une fois qu'on grandit, cette faculté se perd. Cependant il y a des enfants qui la gardent plus longtemps que d'autres ; on dit de ceux-là qu'ils restent de grands dadais. Mais on dit tant de choses !

Il sculptait de jolis objets en bois...

" Viens avec moi sur le toit!" avait donc dit le chat. " Ce sont de vaines imaginations de croire qu'il y a du danger. Quand on n'a point peur, on ne tombe pas. Allons, pose une patte ainsi, l'autre comme cela. Tiens-toi ferme avec tes pattes de devant. Regarde bien de tous tes yeux et sois souple de tout ton corps. Quand un abîme se présente, saute pardessus et ne crains rien. Vois comme je fais."

Et Rudy saisit parfaitement tout ce discours, et il suivit le chat sur le toît et sur la cime des arbres. Il grimpa ensuite sur la pointe des rochers où les chats ne vont point. C'étaient les buissons qui lui apprenaient à s'accrocher au plus étroit rebord des rocs escarpés où ils étaient eux-mêmes suspendus.

Rudy montait souvent sur la montagne avant le lever du soleil, et là il humait un air frais et réconfortant. C'est un nectar que le bon Dieu seul sait préparer, car en voici la recette : Mêlez le parfum de toutes les herbes fraîches de la montagne avec la menthe, le thym, les roses et les autres fleurs de la vallée. N'en prenez que l'arome subtil ; laissez les nuages absorber les lourdes vapeurs. Faites pousser le tout par les vents à travers les forêts de pins, alors vous avez un air d'un bouquet exquis d'une fraîcheur délicieuse.

C'est cet air que Rudy allait savourer le matin sur les hauteurs ; les rayons du soleil venaient caresser ses joues ; le vertige, l'affreux démon, le guettait ; mais il lui était défendu, par ordre supérieur, d'approcher du petit. Les hirondelles des sept nids qui étaient sous le toit de son grand-père le venaient rejoindre là-haut, où il menait les chèvres, et elles chantaient leur mystérieux refrain. Elle lui mandaient des compliments de toute la maison et même des deux poules, les seuls animaux que Rudy ne fréquentait pas.

Tout petit qu'il était, il avait déjà pas mal voyagé. Il était né dans le canton du Valais, d'où on l'avait apporté tout jeune dans l'Oberland à travers les Alpes. Plus tard, il avait été à pied jusqu'au Staubback contempler la magnifique cascade qui, devant la Jungfrau, ce mont tout blanc de neige et de glace, fait fiotter dans l'air comme une gaze d'argent longue d'un millier de pieds.

Il avait encore été près des grands glaciers de Grindelwald. Mais c'était là une triste histoire. Sa mère y avait péri, et lui avait perdu toute sa gaieté enfantine. " Lorsque Rudy n'avait que deux ans, racontait parfois son grand-père, il riait presque toujours. Les lettres que m'écrivaient sa mère n'étaient pleines que des traits de sa folle gaieté, mais depuis qu'il a été dans la caverne de glace, il est devenu plus grave qu'un vieux."

Le grand-père n'aimait pas beaucoup à parler de cet événement, mais partout aux environs on le connaissait. Voici ce qui s'était passé :

Le père de Rudy était conducteur de diligence, autant qu'on se rappelait. Son grand chien Ajola le suivait toujours quand il conduisait sa diligence de Genève en Italie, par le Simplon.

Il avait un frère dans la vallée du Rhône, dans le Valais. C'était un hardi chasseur de chamois et il serait de guide aux touristes.

Rudy avait deux ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère résolut de retourner dans l'Oberland bernois, son pays natal, auprès de son père, qui vivait à une lieue de Grindelwald. Il sculptait de jolis objets en bois et gagnait ainsi sa vie.

Elle partit donc au mois de juin, son enfant sur ses bras, en compagnie de deux chasseurs de chamois. Ils avaient passé la montée de la Gemmi et déjà ils apercevaient de loin les chalets de leur vallée. Il restait encore à traverser un grand glacier. Le chemin était pénible. Il était tombé fraîchement de la neige ; elle cachait

une crevasse qui n'avait pas à des centaines de pieds, comme il y en a, mais qui était plus profonde cependant qu'une hauteur d'homme. La jeune femme glissa, enfonça dans la neige et disparut avec Rudy au fond de la crevasse.

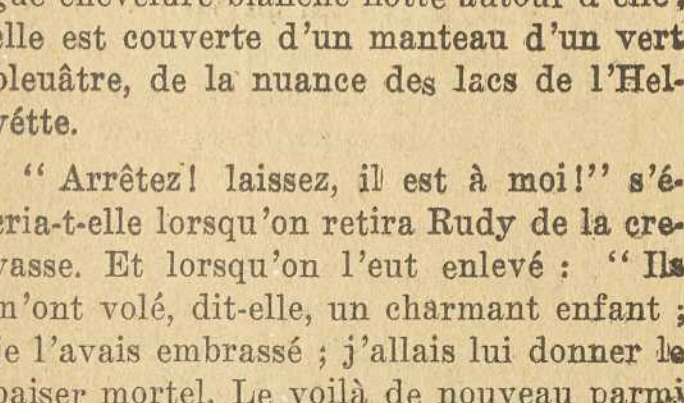
On n'entendit d'abord ni cris ni soupirs. Mais bientôt l'enfant se mit à pleurer. Il fallut plus d'une heure aux chasseurs pour aller querir des piquets et des cordes au plus proche chalet. Après bien des efforts, ils ramenèrent à la lueur du jour les corps de la mère et de l'enfant, qui paraissaient sans vie. On parvint à ranimer le petit, mais non la mère. Il fut porté à son grand-père, qui l'éleva aussi bien qu'il le put. Celui-ci ne trouva pas son petit-fils gai et joyeux, comme sa mère le lui avait dépeint. L'enfant ne riait presque plus.

C'était l'effet qu'avait produit sur l'enfant l'étrange monde de glace où il avait été précipité. Ce monde est composé d'immenses blocs de glace blanche ou verte, de toutes formes, entassés les uns sur les autres ; les âmes des damnés, selon la croyance des montagnards suisses, y sont enfermées jusqu'au dernier jugement.

Dans l'intérieur du glacier, il y a des cavernes immenses, des crevasses qui pénètrent jusqu'au coeur des Alpes. C'est un merveilleux palais. Là demeure la Vierge des glaciers, reine de ce sombre domaine. Elle se plaît à détruire, à écraser, à broyer. L'Air est son père. Sa puissance s'étend sur les fleuves qui prennent naissance dans son royaume. Elle s'élance, plus rapide que le chamois, sur la cime des neiges éternelles où l'homme le plus téméraire ne peut arriver qu'après avoir taillé des escaliers dans la glace. D'autres fois, elle descend sur des branches de pins les torrents les plus impétueux, pour sauter ensuite d'un rocher à l'autre ; sa longue chevelure blanche flotte autour d'elle ; elle est couverte d'un manteau d'un vert bleuâtre, de la nuance des lacs de l'Helvétte.

" Arrêtez! laissez, il est à moi!" s'écria-t-elle lorsqu'on retira Rudy de la crevasse. Et lorsqu'on l'eut enlevé : " Ils m'ont volé, dit-elle, un charmant enfant ; je l'avais embrassé ; j'allais lui donner le baiser mortel. Le voilà de nouveau parmi les hommes. Il garde les chèvres sur la montagne. Il grimpe plus haut, toujours plus haut. Il s'éloigne de tous, mais pas de moi. Il est à moi, je l'aurai."

Et elle pria le Vertige d'aller lui chercher l'enfant ; c'était l'été et il faisait trop chaud pour elle, la Vierge des glaces, sur les Alpes vertes où croît la menthe.



Il saisit parfaitement tout ce discours...

Le Vertige s'éleva dans les airs pour plonger au fond des lacs, et en on vit sortir un de ses frères, puis deux autres, puis encore trois, enfin toute une foule ; car il a une quantité de frères. Les uns se tiennent sur les escaliers, les autres sur les tours, les clochers, les pics de montagne. Ils nagent dans l'air comme des poissons et attirent leurs victimes pour les précipiter dans l'abîme. Le Vertige et la Vierge des glaces guettent tous deux l'homme. et le saisissent dès qu'il approche, de même que la pieuvre happe tout ce qu'elle atteint.

Parmi tous ces frères du Vertige, la Vierge des glaciers choisit le plus fort, le plus habile, et lui ordonna de lui apporter Rudy : " Celui-là, dit-il, je ne puis l'attrapper. Souvent déjà je lui ai tendu mes piéges les plus perfides! Mais le chat, ce misérable, lui a appris tous ses tours. Puis, cet enfant des hommes semble protégé par un pouvoir qui m'écarte. Même lorsqu'il est accroché aux branches au-dessus de l'abîme, et que je lui chatouille la plante des pieds ou que je lui souffle au visage mon haleine qui étourdit, il reste ferme et se rit de moi.

" Nous l'aurons tout de même, dit la Vierge. Si ce n'est pas toi, ce sera moi ; oui, moi, moi!

—Non, non," entendit-on, comme si c'était l'écho des cloches de la chapelle. Mais c'était un chant véritable. C'était le choeur des doux, aimables et bons Esprits de la nature. "Non, non," entendit-on de nouveau. C'étaient les filles des rayons du soleil. Tous les soirs elles se rangent en cercle sur les cimes des monts, étendent leurs ailes, qui rougissent de plus en plus à mesure que le soleil descend sur l'horizon, et qui entourent les Alpes d'une auréole de flammes. Quand le soleil est couché, elles entrent dans la neige despi cs des rochers, et sommeillent jusqu'à ce que l'astre reparaisse. Elles affectionnent surtout les fleurs, les papillons et les hommes ; mais leur favori, c'était le petit Rudy.

" Vous ne le prendrez pas, chantaient-elles, vous ne l'aurez pas.—J'en ai pris de plus grands et de plus forts." dit la Vierge des glaces.

Les filles du soleil entonnèrent un chant où elles contaient comment le vent, avec ses tourbillons, avait arraché au voyageur son manteau et l'avait emporté à travers les airs, mais il n'avait enlevé que l'enveloppe et non l'homme : "Vous avez pu le saisir, vous autres enfants de la force brutale ; vous n'avez pu le tenir. Il est plus fort même que nous. Il est au-dessus des puissances de la nature. Il y a en lui de l'esprit divin. Il surpasse même le soleil, notre père : il connaît les paroles magiques qui contraignent les vents et les eaux à lui obéir et à le servir."

Voilà ce que chantaient en choeur les doux Esprits. Et tous les matins, les rayons du soleil luisaient, à travers l'unique petite fenêtre de la maison du grand-père, jusque sur l'enfant qui dormait ; et

Avec bien des efforts...

les filles du soleil le caressaient, l'entouraient de leurs plus chauds embrassements pour enlever enfin toute trace du baiser glacial que lui avait donné la Reine des glaciers, lorsqu'il avait été sauvé comme par miracle.

—o—

CE QU'ELLE FIT

—Qu'a-t-elle fait, quand vous lui avez envoyé ces fleurs avec votre amour?

—Elle m'a retourné l'amour.

UN BON EXERCICE !

Mlle Flora.—Vetre petit chien est si gras : que faites-vous, quand vous voulez lui donner de l'exercice?

Mlle Blanche.—Je lui parle tout doucement et il remue la queue...

DANS LE CIEL

La petite fille.—Ton papa n'a qu'une jambe?

La petite fille du vétéran.—Oui.

La petite fille.—Où est l'autre?

La petite fille du vétéran.—Elle est dans le ciel, maintenant !

TROP ET TROP PEU

La mère.—Te sens-tu réellement aussi malade que cela?

Le petit Francis.—Oui, maman. J'suis pas assez malade pour avoir besoin de r'mède, mais j'suis trop malade pour aller à l'école.

UNE MEPRISE

Elle.—Je sais que tu m'aimes, oui, tu m'aimes, parce que, quand je penche ma tête vers toi, j'entends battre ton coeur...

Lui.—Oua! c'est pas mon coeur, c'est ma montre qui s'trouve à être là !

COMME POUR LES SARDINES

On est peut-être un peu serré à certaines heures dans les petits chars. Prenons patience: voici un projet qui doit être bientôt adopté pour la commodité des voyageurs; nous serons bientôt aussi à l'aise que des sardines en boîte.

PETITE CAUSERIE FEMININE

AVEZ-VOUS jamais réfléchi, chères lectrices, à ce qu'on entend par le mot de "gamineries"?

Au propre comme au figuré, il semble ne comporter que gestes inoffensifs, coups de pattes ou allongements de griffes sans méchanceté, à la rigueur, mauvais tours comme en jouaient déjà les étudiants du temps de jadis, toutes choses dont il faudrait avoir un caractère déplorable pour s'offenser.

Pourtant ne vous y fiez pas, car la "gaminerie" a cela de particulier, que si elle divertit celui qui s'y livre, elle produit l'effet diamétralement opposé sur ceux qui en font les frais, et qu'à peu près sûre d'avoir les rieurs de son côté, elle ne s'embarrasse pas de scrupules envers les victimes qui jouent dans la farce un rôle sacrifié.

D'ailleurs, son acception est si élastique, tellement susceptible d'être élargie qui n'est certainement pas sans intérêt de l'examiner sous ses aspects divers.

Prenons d'abord, si vous le voulez bien, le premier exemple venu:

Bébé a allongé sa main dans la sauce ou trempé son petit doigt dans l'encrier. La nappe est sale ou le cahier outrageusement barbouillé. Ce n'est pas là, me direz-vous, un cas pendable, et j'en demeure d'accord. Pourtant, si peu qu'il engage l'avenir, ce péché véniel, si l'on n'y prend garde, peut devenir un précédent fâcheux. C'est que trop souvent, au lieu de faire les gros yeux, ennuyés de reprendre l'étourdi, les parents se contentent d'ajourner la réprimande qu'il a méritée.

—Bah! se murmurent-ils pour s'excuser envers leur conscience, sur le coup de vingt ans, il ne fera plus de pareilles sottises.

Il est certain que, l'âge venu, les frasques qu'il pourra commettre seront d'un ordre tout différent. Il y a, d'ailleurs, tant de manières d'être malpropre, qu'on n'a entre elles que l'embarras du choix. Car si à chaque faute notre garnement est assuré de la même faiblesse, s'il compte sur la même indulgence pour excuser indistinctement toutes ses fredaines, habitué dès le seuil de la nursery à faire ses trente-six volontés, il y a peu de chances pour qu'à l'heure de la majorité, il soit devenu un petit saint.

Je rendrais mal ma pensée si, d'après ce qui précède, je vous laissais croire que je préconise une éducation draconienne. C'est certainement parmi les enfants maltraités, pauvres gosses, qui, selon l'expression populaire, récoltent plus de coups que de pain, que se recrutent les jeunes apaches, dont le nombre vient constamment grossir les rangs de la criminalité.

Une discipline que tempère judicieusement la tendresse est, à mes yeux, infiniment préférable à la rigueur et à la brusquerie.

Cependant, si quelque chose m'effraie, c'est que de plus en plus on paraît oublier le respect de certaines choses et le culte de certaines idées. Est-il sage, est-il prudent, avant que le jugement soit formé, de permettre à nos potaches de rire de tout et de chacun? Certes, de petits bonshommes solennels seraient parfaitement grotesques. Je n'ignore pas que, pour avoir abusé de la sensibilité, les gens de la fin du dix-huitième siècle se sont rendus moquables. Est-ce une raison pour ceux du vingtième d'abuser de la réaction en tournant à la sécheresse, ou d'exercer à tort et à travers une malignité qui les dispense de toute vénération.

Il est des principes que le persiflage n'entame pas impunément. La probité, les lois inflexibles de l'honneur, ou simplement le respect des faibles et les règles de la délicatesse sont des sentiments tout d'une pièce dont même, sous forme de plaisanterie, il me semble dangereux d'atténuer le prestige.

COMPLIMENT

Le Beau—Chérie, penses-tu à moi, quand je ne suis pas auprès de toi?

La Belle.—Mon cher, je ne puis m'empêcher de penser à toi; ma mère, vois-tu, ne cesse pas de parler mal de toi!

L'AUTRE AMOUREUX

Pit.—Ma femme en aime un autre que moi.
Machin.—Hein! tu vas divorcer?
Pit.—Oh! non.
Machin.—Mais qui est-ce qu'elle aime?
Pit.—Son nouveau... bébé!

COMPLIMENT FLATTEUR...

—Monsieur, cet homme a essayé de m'enlever ma réputation.
—Vous auriez dû le laisser faire: ç'aurait été tant pis pour lui et tant mieux pour vous.

La plupart de nos peines n'arrivent que parce que trop souvent nous ne faisons que la moitié du chemin. L'adversité abat les faibles et grandit les forts.

UN BON ESTOMAC

Le docteur—Eh bien père Mathieu, et cette boîte de pilules vous a-t-elle fait de l'effet?
Le paysan.—J'avons ben pris la boîte, mais pas d'effet... p't-être ben qu'la couverture ne s'est pas décollé encore!

CONCOURS du PECHEUR du 'Samedi-Noel'

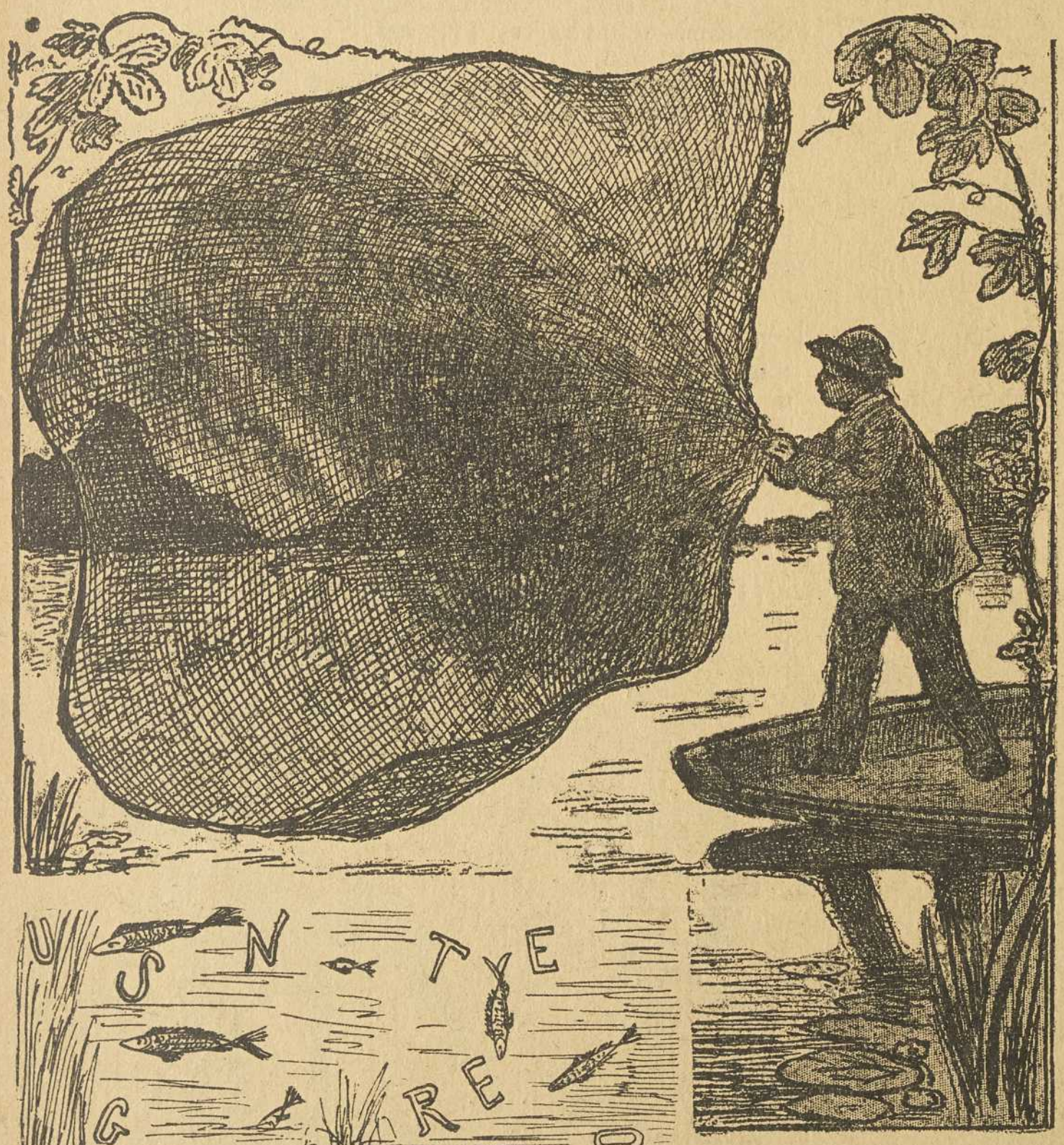
253 PRIX VARIES

Premier prix : $50.00 en or. **Deuxième prix : $10.00**

Troisième prix : $5.00

Puis 50 livres de Messe, et 200 superbes Gravures.

Ces prix représentent une valeur collective de **$190.00** et ont, chacun dans son genre une excellente valeur



Lisez attentivement Ceci :

Le concours se termine avec le présent numéro; placez, par ordre, les 12 coupons que vous avez dû conserver; épinglez-les au coupon ci-dessous sur lequel vous inscrirez votre adresse **complète** et envoyez comme suit:

CONCOURS DU SAMEDI-NOEL

200, Bld St Laurent, Montréal.

Votre envoi ne doit pas nous parvenir plus tard que le 18 mars.

Le tirage qui aura lieu à nos bureaux le 21 mars à 3 hrs p. m., sera public et nous invitons les concurrents à y assister en grand nombre.

Notice explicative du Concours.

Voici un brave pêcheur qui n'est pas trop chanceux car il ne prend qu'un poisson par semaine. A vous de trouver quel est celui qu'il retire de l'eau aujourd'hui; le nom de ec poisson est facile à reconstituer avee lcs lettres éparses dans l'eau. Cherchez-le, puis, quand vous l'aurez deviné, notez-le soigneusement sur le coupon ci-;oint.

Nota.—Les concurrents ont dû remarquer que le sujet de concours des Nos 9 et 10 était le même; les coupons qui s'y rapportent devront donc porter le même nom de poisson.

CONCOURS DU SAMEDI-NOEL

(Joindre la série des 12 coupons)

Nom du concurrent . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Coupon No 12 du Concours du Pêcheur.

(Samedi-Noël)

Nom du poisson :

. . . . . .

Sept Années de Misère

Complétement soulagées par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Sikeston, Mo.—" Pendant 7 ans, j'ai souffert toutes les misères. Chaque mois

j'étais obligée de prendre le lit pour trois ou quatre jours, et j'étais si faible que je pouvais à peine marcher. J'avais des crampes, mal dans le dos, et mal à la tête, et j'étais si nerveuse et si affaiblie que je ne pouvais supporter personne à marcher ou remuer dans ma chambre. Les médecins me donnaient des médecines pour me calmer dans ces moments-là, et dirent que je serais obligée d'avoir une opération. Je ne voulus pas entendre parler de cela, et quand un ami de mon mari lui eût raconté ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham avait fait pour sa femme, je voulus aussi l'essayer. Je suis maintenant l'image de la santé et je me sens aussi de même. Je peux faire mon propre ouvrage de maison, sarcler mon jardin et traire la vache. Je puis recevoir des amis et en jouir. Je puis rendre des visites, et marcher aussi loin que n'importe quelle femme peut faire, cela n'importe quel jour du mois. Je désirerais pouvoir en causer à toutes femmes et filles qui souffrent."—Mrs. Dema Bethune, Sikeston, Mo.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est le remède ayant eu le plus de succès dans cette contrée pour la guérison des maladies de femmes, sous toutes leurs formes.

Son usage est plus répandu et a plus de succès que n'importe quel autre remède. Il a guéri des milliers de femmes qui souffraient de déplacements, inflammation, ulcération, tumeurs fibreuses, irrégularités, douleurs périodiques, mal de dos, de ce sentiment de lourdeur, indigestion, et prostration nerveuse, là où tous les autres remèdes avaient échoué. Pourquoi ne l'essayez-vous pas?

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

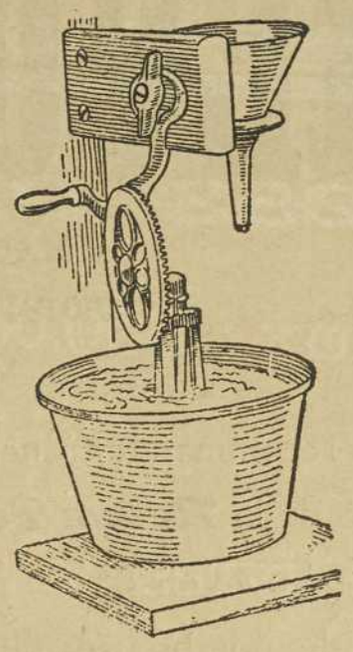
de Tewfisk Haziz,,de Téhéran, Perse, $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5

SOCIETE des PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - - Canada

Il est plus facile de prévenir que de guérir. L'inflammation des poumons est la compagne des rhumes négligés et une fois qu'elle s'est établie dans le système il est difficile de s'en débarrasser. Un traitement avec le Sirop Anti-Consomptif de Bickle chassera le rhume et empêchera l'inflammation de se produire. Il coûte peu et ses résultats sont aussi satisfaisants que surprenants.

-: Courrier des Curiosités :-

LES PETITES INVENTIONS UTILES



Chacun sait combien il est difficile de réussir une bonne mayonnaise et même comme cela est fatigant parfois.

L'huile ne doit, en effet, se mélanger aux jaunes d'oeufs que lentement et toujours par égale quantité en même temps que l'on agite l'ensemble.

L'appareil ci-contre, très simple comme construction fabrique une mayonnaise à la perfection et en guère plus de temps qu'il n'en faut pour le dire; il est, de plus, très facile à fabriquer soi-même.

Un batteur d'oeufs et un entonnoir, voilà tout ce qu'il faut pour cela, notre gravure explique clairement comment ces objets doivent être disposés.

Comme l'orifice de l'entonnoir laisserait couler l'huile trop vite, on y remédie facilement au moyen d'un bouchon légèrement entaillé sur le côté.

Fabriquez ce petit instrument et vous verrez que les services qu'il vous rendra compenseront largement le peu de peine que vous aurez eue à le construire.

CE QU'IL FAUT POUR PARLER

Chacun n'emploie pour ses usages qu'un nombre de mots relativement limité.

On a souvent cherhcé par la statistique actuelle, à déterminer approximativement le nombre des mots qui sont employés, dans la conversation et les écrits, par les diverses personnes qui parlent une langue. Ce problème intéressant vient d'être résolu par un statisticien français, qui est arrivé aux conclusions suivantes: un nègre qui parle le français à sa façon emploie seulement 200 mots; un commerçant en emploie journellement 500; un employé élégant fait usage, pour servir sa riche clientèle, d'environ 1,500 mots; un professeur en emploie généralement 2,500; un académicien 3,000; un membre de l'Académie des sciences 5,000.

DES FERVENTS DE LA GYMNASTIQUE

C'est avec raison que l'on recommande la pratique des exercices physiques.

Rien ne peut mieux conserver la santé tout en aidant au développement du système musculaire.

Parmi ces exercices certains réclament autant d'audace que d'énergie ; tel celui que nous représentons ici. Ce sont des soldats japonais montant à l'assaut d'un mur de pierre en s'aidant simplement des aspérités et des creux formés par l'assemblage des matériaux. Or, le mur a plus de 30 pieds de hauteur.

Récemment aux tEats-Jnis, semblable expérience a été faite, une compagnie composée de 108 officiers et soldats a escaladé un mur de 23 pieds en 1 minute 49 secondes.

La même compagnie, ensuite, redescendait ce mur pour le remonter à nouveau mais en emmenant cette fois six pièces de canon de montagne et en 4 minutes seulement, cette artillerie légère entrait en action.

C'est un fait tout à l'honneur de l'armée américaine et plus remarquable encore que celui cité au commencement de ces lignes.

FEMMES! POURQUOI SOUFFREZ-VOUS PENDANT DES MOIS?

alors que mon traitement vous ferait un bien inestimable. Dans les cas de maladies spéciales aux femmes, les résultats ont été admirables et des centaines de lettres l'attestent. Mon petit livre illustré "Le Guide de la Femme" contient de précieux renseignements pour les femmes, à tous les âges, mariées ou non-mariées. Envoyez dix centins en timbres et vous le recevrez par retour du courrier.

JULIA C. RICHARD,
New P. O. Box 2334, Montréal, Qué.

Ne Vieillissez Pas !

Rendez aux Cheveux Gris la couleur, la souplesse, le brillant de la jeunesse avec le

Restaurateur Robson

En vente dans les Principales Pharmacies
Préparé par
The Joliette Chemical Co., Joliette, Can.

Un Remede Gratis

pour faire repousser et recolorer les cheveux gris à tout âge et dans tous les cas

Rien n'est plus joli qu'une belle chevelure naturelle.

Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis (**en pur don**) un traitement de **LUXURINE** du Dr Prosse, de Paris, France, pour vous prouver que ce merveilleux restaurateur redonne à tous les cheveux ou la barbe grise leur vraie couleur naturelle, détruit les pellicules et la démangeaison du cuir chevelu, arrête la chûte des cheveux et en fait pousser de nouveaux, abondants, souples et doux comme de la soie. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous en enverrons un traitement n'importe où, sans autre frais. Ecrivez aujourd'hui, adressez Dr Prosse, Dépt. 5, No 200 Commissaires, Montréal. Vendu partout en traitement de 50c et $1.00.

Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco - Américain (incorporé).
162 RUE ST-DENIS, - - MONTREAL.

LA REVUE POPULAIRE

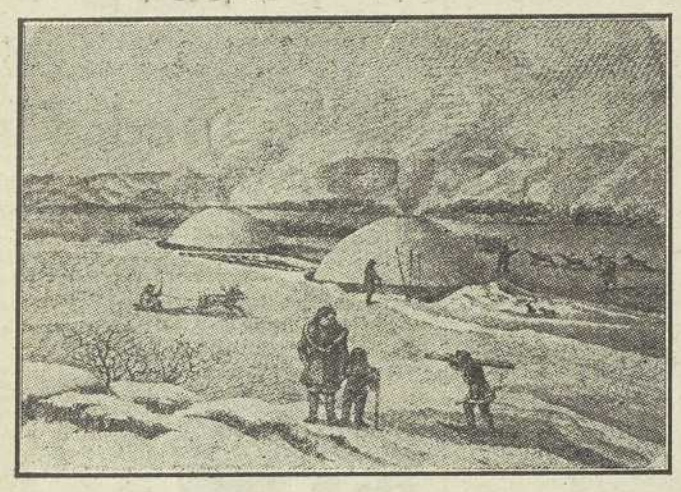
MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-prop.

200 Bld St-Laurent, Montréal.

Nous ne saurions trop recommander à nos amis de s'y prendre en temps pour se procurer leur numéro de la ***Revue Populaire***, ceux qui négligent cette precaution risquent de ne pouvoir être servis ; c'est ainsi qu'il nous a été mpossible de donner suite à de nombreuses demandes pour le No de février complètement épuisé maintenant.

Le numéro de mars sera peut-être plus intéressant encore que les autres une grande quantité de gravures, des articles nombreux et variés en constitueront un des plus attrayants numéros qui aient paru.



Cabanes d'Esquimaux

Une maison aérienne chez les Négritos-Papous

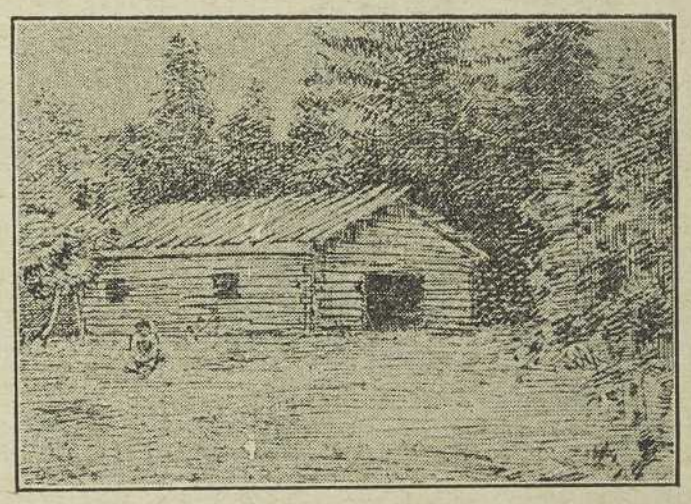
A citer, au nombre des principaux articles:

Le Tour du Monde; Comment quelques hommes célèbres demandèrent la femme en mariage; Les stations sans arrêt: Explication d'un ingénieux procédé en usage dans les compagnies anglaises de transport; Une surprise désagréable (nouvelle humoristique); Un animal fantastique; Trésors cachés et mendiants riches; Les fiançailles en Hongrie; Les animaux à cuirasse; D'où viennent nos éponges; Les maisons chez les différents peuples. Un roman d'un puissant intérêt dramatique;

L'ESPIONNE

vient ajouter encore à la valeur de ce numéro que nos lecteurs apprécieront sans nul doute.

Vers les Régions Australiennes



Maison de bois en Finlande

Elle est maintenant en vente chez les dépositaires ou chez les Editeurs–Propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

Editeur-Propriétaires

200 Boulevard St-Laurent - Montréal

Ces gravures se rapportent à des articles de la REVUE POPULAIRE de Mars

Vous, Filles ou Femmes

DEPOURVUES DE CHARMES ET D'ATTRAITS

Si vous êtes faibles, nerveuses et maigres, si votre Buste est peu ou pas du tout développé et vos seins atrophiés ou flétris par l'alaitement ou la maladie. Réjouissez-vous, vous pouvez vous aussi, comme tant d'autres, avoir une taille harmonieusement développée et une superbe apparence en faisant usage du célèbre

Bustinol

Du Dr SIMON, Paris, France

envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de distribution et nous vous enverrons un échantillon avec brochure explicative et tout ce qui faut pour vous convaincre de son efficacité réellement prodigieuse. Ecrivez aujourd'hui. Adressez Dr Simon, Dépt. 5, No 203 des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance ou paquet toujours expédié de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu ou la provenance. Prix du traitement complet, $1.00.

MADAME GELINO

PHRENOLOGISTE PARISIENNE

Faisant les tarots Egyptiens, dit le passé, le présent et l'avenir.

BUT: Donner satisfaction à tous les clients.

Heures de consultation:

9 heures du matin à 9 heures du soir.

293 RUE AMHERST MONTREAL

La part de bonheur qu'il peut y avoir dans la vie se trouve dans le don de soi, de son intelligence, de sa volonté, à quelque chose, personne ou idée qu'on aime plus que soi et qui domine complètement la volonté.

POUR GUERIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes de Quinine BROMO LAXATIVES. Les pharmaciens remboursent l'argent quand elles failliss nt a guérir. La signature E. W. GROVES est sur chaque boite. 25

—— o ——

Un correctif des maladies pulmonaires.— Quantité de témoignages pourraient être offerts qui démontreraient la grande efficacité de l'Huile Eclectrique du Dr Thomas dans la guérison des maladies des voies respiratoires, mais le meilleur témoignage est l'expérience et l'Huile est recommandée à tous ceux qui souffrent de ces maladies avec la certitude qu'elle les soulagera. Elle calmera l'inflammaton dans les tubes bronchiaux mieux que toute autre préparation.

—— o ——

LE MEILLEUR PLACEMENT

—Le meilleur placement, pour nous autres, c'est de faire porter notre linge sale à la grande buanderie Eldorado, 1210 St-Denis, Tel St-Louis 1536; là, on n'use pas le linge en le nettoyant.

CHRONIQUE THEATRALE

NATIONAL

Pour la première fois, au théâtre National, on joue l'émotionnante comédie "Les Rantzau", en quatre actes, par Erckman-Chatrian. Partout, "Les antzau" ont obtenu un vif succès, et c'est pour faire plaisir à sa nombreuse clientèle que la direction du National a décidé de mettre à l'affiche cette pièce don tla distributon est la plus forte qui se soit vue à Montréal.

Les principaux tableaux sont: les frères ennemis; la fête de Florence; face à face; l'amour plus fort que la haine.

Les artistes joue avec un brio qui leur mérite les plus vifs et les plus sincères applaudissements du public.

L'une des plus jolies filles de la troupe actuellement au Princess

HIS MAJESTY'S

On joue, les trois premiers jours de cette semaine, avec matinée mercredi, "Cupid and the Styx" et "The Little Stone House", deux pièces à grand succès, et que tous les amateurs de bon et de beau théâtre ne devraient pas manquer.

Pendant les trois derniers jours de la semaine, avec matinée samedi, on représente "She stoops to conquer". C'est l'un des drames les plus intéressants qui soient sur aucune scène anglaise.

PRINCESS

"The Wedding trip" (Le voyage de noces) est bien l'opéra comique le plus délicieux que l'on puisse entendre. C'est cette comédie-bouffe, cette comédie musicale toute remplie de scènes à se tordre, de chansonnettes et de jolie musique, que l'on peut entendre, cette semaine, au Princess. "The Wedding Trip" est joué ici par les mêmes comédiens qui se sont fait applaudir autant qu'ils l'ont voulu, à New-York, au Broadway theatre. Nous voudrions avoir l'espace nécessaire pour parler de chacun de tous ces habiles artistes. Qu'il nous suffise de dire que c'est une occasion qui ne se représente pas tous les jours et qu'on ne devrait pas manquer d'aller les admirer.

THEATRE FRANÇAIS

Si vous désirez entendre d'excellente musique, voir des vues choisies, vous égayer l'esprit par des vaudevilles de premier ordre et enfin assister à pièce comique ou dramatique interprétée avec art, il n'est pas besoin pour cela de faire le voyage de New-York ou de Chicago et de dépenser des sommes énormes.

Allez tout simplement rue Sainte-Catherine au Théâtre Français et vous serez servi au-delà de vos désirs.

M. Jack Hooley, en véritable impressario, a su réunir dans son établissement tout ce qui en fait un théâtre de choix. L'excellente troupe qu'il a, cette saison, peut sans crainte affronter le public le plus difficile et nos sincères compliments sont mérités par des artistes tels que MM. P. Durand, Paul Robert, Marcel Fleury, et Mlles Garmaine Parisel, Andrée Garnier et M. Colret.

Dureté d'Oreille

Livre Nouveau

Par Un Célèbre Spécialiste

Vous avez peut-être pensé parfois qu'on ne pouvait rien faire pour votre oreille. Vous n'êtes pas sourd, mais vous entendez difficilement—peut-être est-ce seulement quand vous êtes enrhumé—peut-être devenez-vous sourd graduellement et pensez-vous votre état stationnaire.

Nous ne pouvons juger de l'avenir que par le passé et des milliers de personnes affligées vous diront: "c'est ainsi que ma Surdité a commencé". Elles sont sourdes comme une pierre maintenant et personne au monde ne pourrait les guérir.

Une grande autorité en la matière, le Spécialiste Sproule, de Boston, qui a consacré des années à l'étude de la Surdité a écrit un livre sur les causes de la Surdité et sa Guérison. Si vous êtes tout à fait sourd, rien ne vous guérira,, mais si vous avez seulement l'oreille dure, ce livre vous intéressera. Il vous indiquera par quel moyen regagner complètement et pour toujours la faculté d'entendre.

300 Exemplaires Gratuits

Envoyez simplement une carte postale ou une lettre avec vos nom et adresse et demandez un de ces livres.

Il vous sera envoyé complètement gratis. Ne négligez pas cet avis. Souvenez-vous que si vous êtes dur d'oreille MAINTENANT, tôt ou tard vous deviendrez SOURD.

Ce livre est abondamment illustré de bonnes gravures non seulement correctes au point de vue professionnel, mais faciles à comprendre par tout intéressé. Ce que vous lisez est l'exacte vérité. L'auteur a eu une des meilleures instructions pratiques, il est gradué en Médecine et Chirurgie de l'Univerité de Dublin, Irlande, a été Médecin de la Marine Royale Britannique, service postal.

Ce livre a été soigneusement écrit pour les personnes intelligentes qui veulent savoir comment guérir leur oreille faiblissante, qui veulent connaître ce que sont et peuvent faire les méthodes du 20e siècle.

Si vous voulez connaître les plus récents travaux sur la Surdité et comment la guérir, cela ne vous coûtera rien. Ecrivez au SPECIALISTE SPROULE pour la SURDITE. 409, Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais.

Comme vermifuge il n'y a rien d'aussi puissant que le Mother Graves' Worm Exterminator et on peut le donner à l'enfant le plus délicat sans craindre de détériorer sa constitution.

POUR TOUS LES BESOINS D'UNE CUISINE RECHERCHEE

Employez les Essences Culinaires

JONAS

Supérieures comme qualité. Economiques à l'usage.

Méfiez-vous des imitations.

HENRI JONAS & Cie, Fabricants

391 rue St-Paul, Montréal.

EXAMEN DES YEUX GRATIS. **Guérison des yeux** sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire. Consultez le meilleur de Montréal . . . . .

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE est, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des *peddlers* ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux

MALADE FAIBLE ABATTUE

Comment Madame Albert Sauer a rétabli sa santé avec

les 4 Pilules du Dr. Pastor

Laissons la parole à la fameuse actrice Indienne qui a conquis la célébrité dans le rôle de Minnehaha, du drame populaire "Hiawatha."

"Je ne saurais recommander trop hautement les **4 Pilules du Dr. Pastor.** J'ai été souffrante pendant quatre ans et j'ai essayé différents remèdes sans éprouver de soulagement. J'étais malade, faible, complètement abattue. Je me décidai à faire l'essai des 4 Pilules du Dr. Pastor, je suivis le traitement pendant 40 jours et aujourd'hui je suis en parfaite santé, je me sens forte, je puis manger ce qui me plait, j'ai gagné 15 livres au cours du traitement. Je répète que les 4 Pilules du Dr. Pastor devraient être essayées par toutes les personnes souffrantes.

Votre tout dévouée,
Mme ALBERT SAUER.

Les 4 Pilules du Dr. Pastor sont en vente partout: 50c la boîte (8 jours de traitement); 6 boîtes pour $2.50. Si votre fournisseur ne les a pas, la **PASTOR DRUG. Co. LIMITED, SAULT STE-MARIE,** Ont., vous les enverra franco par malle sur réception du prix.

Mesdames demandez notre pamphlet gratuit L'ART D'OBTENIR et de CONSERVER LA BEAUTE. Il vous enseignera comment devenir belle ou conserver votre teint, vos formes en **Beaute** aussi comment acquérir et conserver une **Belle Poitrine** Il vous enseignera aussi la manière d'employer la

Creme des Venitiennes ROSE ou BLANC
pour le teint 50 cts la bouteille

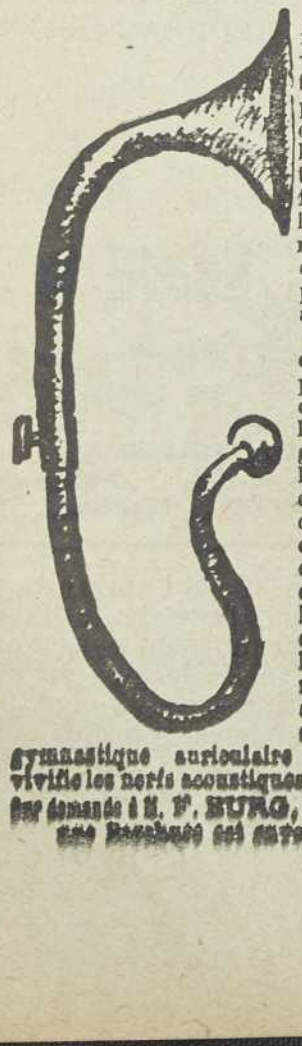
Dragees des Circassiennes
pour développer le buste et donner de l'embonpoint Prix $1.00

Pommade des Circassiennes
Pour massage du buste et du cou Prix $1.00
Ecrivez directement pour détails du traitement)discrétion absolue) (7)

On demande des Agents.
LA CIE DE PRODUITS CHIMIQUES DU DR VARRAIN
Dépôt 52 St-Vincent, Dépt A.
Montréal.

SURDITÉ

vaincue grâce à l'*Acoustiphone*, breveté S. G. D. G.



Ce merveilleux appareil est le seul dont la valeur auditive et curative ait été proclamée par d'éminents Savants qui lui ont décerné à l'Exposition internationale de Bruxelles 1910 (Section Médecine) la récompense que méritait une invention destinée à rendre les plus grands services aux Sourds.

L'Acoustiphone est, en effet, le plus puissant des acoustiques invisibles qui a l'avantage sur tous les gros appareils encombrants et disgracieux de s'adapter facilement derrière toutes les oreilles par suite d'une disposition ingénieuse et d'un système à coulisse particulier. Il capte les sons comme les lunettes captent les rayons lumineux, les amplifie et fait entendre, stimule l'ouïe par une gymnastique auriculaire des plus salutaires, vivifie les nerfs acoustiques et supprime la surdité.

Se demande à M. F. BURG, 24, r. Moulay, Paris une brochure est envoyée gratuitement.

Notes Encyclopédiques,

Un jardinier coréen est parvenu à fabriquer un fauteuil en faisant prendre au bois d'une vigne en pleine croissance, la forme même du siège qu'il voulait avoir. Quand le fauteuil fut complètement "poussé", il le sécha, le polit et lui donna ainsi l'apparence de l'acajou.

*

On admire dans l'île de Mahé (groupe des Seychelles) une église toute en corail massif, s'élevant au milieu d'autres constructions en corail également et d'une blancheur éblouissante comme celle du marbre.

*

Les ouvriers japonais ont l'habitude de faire reproduire sur leur bras droit, par un tatouage plus ou moins habile, l'emblême de leur profession. Pour un cordonnier ce sera un soulier, pour un scieur de long une scie, etc., avec une courte inscription annonçant qu'ils travaillent bien et pour un salaire modéré. Dans les périodes de chômage, ils mettent leur bras à nu et se promènent ainsi sur les places publiques. C'est une publicité comme une autre et qui leur coûte peu cher.

*

A l'occasion du couronnemnt de Georges V, une agence a loué, pour la somme formidable de 25,000 piastres toute une maison qui possède de nombreuses fenêtres sur une des principales voies qui parcourut le cortège.

*

A Vienne (Autriche), les hommes mariés n'ont pas le droit de faire une ascension en ballon à moins d'y être autorisée par leurs femmes ou par leurs enfants.

*

Une curieuse coutume encore observée de nos jours en Bohême veut qu'à toute fête nationale la jeune épouse "passe sur un pont d'argent". Pour cela son beau-père la soulève sur la table dont une large bande est couverte de pièces d'argent. L'épouse marche sur ce pont improvisé et est reçue à son extrémité par le tendre époux qui, d'après ce symbole, espère lui donner une existence ou elle marchera sur un chemin semé de belles pièces sonnantes et trébuchantes.

*

D'après une vieille loi chinoise, quand un homme meurt en état d'accusation, le fait même de son décès prouve aux mandarins qu'il était réellement coupable et quelqu'un de sa famille doit supporter au moins une partie de la peine dont il devait être frappé. Son fils aîné—ou son père ou son frère—est donc envoyé en prison pour un an.

*

Plus on a de talents, moins on sera prétentieux, car ce serait les enlaidir.—Dr Gebhardt.

*

Un malheur ne surprend pas celui qui le craignait déjà.

*

La flatterie est comme l'ombre elle ne rend jamais ni plus grand ni plus gros.

L'IVROGNERIE PEUT ETRE GUERIE

La vieille erreur que l'ivrognerie ne peut se guérir est démasquée

Bien des hommes désirent cesser de boire. Toutefois, le whiskey a miné leur constitution et leur a donné une passion qu'il ne saurait nier, aussi ces hommes doivent avoir du whiskey ou quelque chose qui cassera leur désir, refera le système et restaurera leurs nerfs.

La Prescription Samaria, arrête le désir de boire, calme les nerfs, ramène la santé, et rend la boisson désagréable au goût et répugnante. Elle est sans goût et sans odeur et peut être donnée à la connaissance ou non du patient, dans le thé, le café ou la nourriture. Elle est employée régulièrement par les Médecins et les Hôpitaux. Elle a guéri des milliers de gens au Canada et a rétabli le bonheur dans des centaines de foyers.

Lisez ce que Mme G—, de Hull, en dit et ce qu'elle a fait pour elle:

"Il y a quatre mois aujourd'hui, que j'ai commencé à employer votre Remède. J'ai suivi les instructions et j'ai obtenu les meilleurs résultats. Une semaine après avoir commencé l'usage de votre Remède, le patient a cessé de boire et il n'a pas pris un verre de liqueur depuis. J'espère que vous accepterez mes remerciements les plus cordiaux. Désirant que Dieu bénisse votre remède chaque fois qu'on en fera l'essai, je demeure,

Mme G.——, Hull, Qué.
(Le nom est omis sur demande)

Maintenant, s'il y a quelqu'un dans votre localité qui ait besoin de ce Remède, parlez-lui-en. La philanthropie pratique ne saurait prendre une meilleure forme. Si vous avez une mère, un père, un frère ou un ami qui boit aidez-lui à se débarrasser de cette passion. Ecrivez aujourd'hui.

PAQUET A ESSAI gratis de la Prescription Samaria et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire, cachetée, envoyés gratis et franco à tous ceux qui le demanderont en mentionnant ce journal. Correspondance des plus confidentielles. Ecrivez aujourd'hui. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., Dept. 40, 49 Colborne St, Toronto, Can.

Un Remède Gratis

POUR EMBELLIR LA PEAU

et le teint sans fard ou poudre de toilette.

La peau est une source de séduction réelle, a dit un expert en beauté.

Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis (en pur don) une bouteille de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "Nourriture de la peau" pour vous prouver que ce célèbre embellisseur fait infailliblement disparaître le masque, les rousseurs, les boutons à tête noire, les rides, rougeurs du nez, la peau huileuse ou farineuse, redonne à la peau toute sa douceur, sa souplesse et sa fraîcheur de jeunesse, assurant au teint un velouté et une pureté éclatante, supprimant ainsi l'usage des poudres de toilette dont l'emploi trop fréquent cause un tort incalculable à l'épiderme. Tout ce que vous avez à faire c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous en enverrons une bouteille n'importe où sans autres frais. Adressez Cooper & Co., Dépt. 5, No 203 Commissaires, Montréal. En vente partout à 50c la bouteille.

Un DES CHARMES de la FEMME

La femme qui peut lire les cartes est recherchée. Essayez. Pour 10 cts vous pouvez vous procurer la formule la plus récente. Adressez.

MDE POMONE
Ch. 41. No 97 St-Jacques, Montréal.

Une ville japonaise de vingt m
le habitants est située dans le crat
d'un volcan éteint, l'Aso-San, qui s
lève non loin du Kumamoto. To
autour de la cité se dressent des m
railles naturelles qui ont plus de 6
pieds de hauteur.

*

Suivant certains auteurs, la pol
est une danse relativement moder
Elle aurait été inventée en Bohê
en 1830 et introduite peu de tem
après en France. Mais une danse q
ressemble beaucoup à la polka,
"lavolta", lui est de beaucoup an
rieure. Certains écrits témoignent
son existence dès 1596.

*

Les plantes à fleurs odorantes so
plus communes dans les pays se
que dans les contrées humides. Da
les collines arides et dénudées
midi de la France, le thym, la saug
les lavandes chargent l'air des pl
vives senteurs, tandis que les pla
nes humides de la Normandie n'e
halent aucun arome végétal.

*

Dans certaines parties des Etat
Unis, en Floride, notamment, on re
contre quelques variétés d'orange
dont les fruits atteignent d'énorm
dimensions. On a présenté, récen
ment, au "Smithsonian Institute"
Washington, un de ces fruits qui n
pesait pas moins d'une livre et d
mie. Sa grosseur dépassait celle d'u
très bel oeuf d'autruche. Cette oran
ge, prématurément tombée de l'a
bre, serait, sans aucun doute, deve
nue plus grosse. encore.

*

A Stivichal, près de Coventry (An
gleterre), on montre une petite égli
se qu'un nommé John Green, don
l'audace égala la persévérance, es
parvenu à bâtir à lui tout seul, e
l'espace de sept années.

*

La couronne royale de Roumani
est sans doute la plus simple qui se
soit jamais posée sur le front d'un
souverain, puisque le métal dont elle
est faite fut simplement emprunté
au bronze d'un canon que les braves
Roumains prirent aux Turcs, à Plev
na.

*

L'église d'Ivychurch, dans le comté de Kent (Angleterre), est égayée par les nids que les oiseaux du ciel y bâtissent librement dans les encoignures des pilastres. L'on voit même, à l'office du dimanche, les petits résidents ailés voleter de banc en banc pour recevoir les miettes de gâteau que leur apportent les fidèles.

*

L'Angleterre n'est évidemment pas, comme l'Allemagne, le pays de la grande musique, mais on y compte au moins une respectable armée de musiciens, 250,000 environ, répartis dans près de 30,000 fanfares.

*

Des pilules dont la valeur est prouvée.—Les Pilules Végétales de Parmelee sont le résultat d'une étude sérieuse des propriétés de certaines racines et plantes, et de leur action comme sédatifs et laxatifs sur l'appareil digestif. Le succès obtenu par ces préparations indique la valeur de leur travail. Ces pilules sont reconnues depuis plpusieurs années comme les meilleurs purificatifs du système qu'on se puisse procurer. Leur mérite a été reconnu dès le début et elles gagnent chaque jour en popularité.

Ce Livre est Gratuit

Voulez-vous posséder cet étrange et mystérieux pouvoir qui charme et fascine les hommes et les femmes, modèle leurs pensées, dirige leurs désirs et peut faire de vous le maître suprême de chaque situation.

La vie est pleine de possibilités surprenantes pour ceux qui maîtrisent les secrets de l'influence magnétique, pour ceux qui développent leurs pouvoirs magnétiques.

Vous pouvez apprendre chez vous à guérir sans drogue la maladie et les mauvaises habitudes, acquérir l'amitié et l'affection de votre prochain, augmenter vos revenus, satisfaire vos ambitions, expulser de votre esprit l'ennui et les chagrins, améliorer votre mémoire, bannir les malheurs domestiques et développer une puissante volonté magnétique qui vous permettra de surmonter tous les obstacles à votre succès.

Vous pouvez influencer les gens instantanément avec la rapidité de l'éclair, vous endormir ou endormir quelqu'un autre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; chasser la douleur et les souffrances. Notre livre gratuit explique exactement comment vous pouvez maîtriser cette force et l'employer à l'amélioration de votre existence. Il es approuvé par les ministres de l'église, les hommes de loi, médecins, hommes d'affaires et dames du monde. Il profite à tout le monde et ne coûte rien. Nous le donnons gratuitement pour faire connaître cette institution. Demandez-le aujourd'hui au NEW-YORK INSTITUTE OF SCIENCE, Dept. 476a Rochester, N.-Y., E. U. d'A.

INDICE de SANTÉ chez le BÉBÉ

Quand bébé rit, c'est l'indice que sa santé est parfaite; quand bébé pleure, c'est qu'il a faim ou soif; quand bébé crie c'est qu'il souffre.

Donnez lui une dose de

Pour éviter toute contrefaçon, voyez à ce que le portrait ci-dessus, avec la signature de l'inventeur, se trouve sur chaque bouteille.

SIROP D'ANIS GAUVIN

POUR LES ENFANTS

les pleurs, les cris cesseront, la gaîté renaitra et la santé générale de l'enfant en bénéficiera.

Témoignage bien Categorique **M. Joseph Labine, le père de M. Alfred Labine, le pharmacien bien connu de Nashua, écrit; J'ai toujours employé et je recommande à toutes les mères de famille, d'employer le Sirop d'Anis Gauvin, dans les cas de Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et Manque de Sommeil. J'ai toujours été satisfait des effets de cet incomparable Sirop qu'on devrait toujours avoir sous la main. Mes félicitations. JOS. LABINE.**

EN VENTE PARTOUT : 25c. LA BOUTEILLE

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste 850, Rue Ste-Catherine Est Montréal.

LIVRES AU RABAIS 3 pour 25c

rd: La Chasse Royale. 3 vol.
: La Lhandu, 2 vol.
m: L'Homme à la faucille.
aur: Le Rayon, Vincent. Grand coeur
n: Mariage d'Amour.
airie DEOM, 47 Ste- Catherine Est.

lles purifient tout en guérissant. es extraits des plantes dont les les Végétales de Parmelee sont posées, le dandelion et la manore, débarrassent l'estomac et ntestins des matières délétères et ent aux organes dérangés leur n salutaire. Aussi sont-elles le leur remède qu'on puisse se pror contre l'indigstion, aujourd'i. Un essai démontrera la vérité ette assertion et fera plus pour aincre celui qui souffre que tout u'on peut écrire sur ces pilules.

OH! S'IL SAVAIT!

Oh! si ce jeune homme savait
y a chez le fameux bijoutier
hé, 29 Ste-Catherine Est, des
ix assez beaux pour contenter
rincheuse amie!...

Variétés

Ne mesurez pas la douleur en surface mais en profondeur.

Il ne faut pas attendre la soif pour tirer l'eau du puits.

Tête folle perd souvent son bonnet.

Ouvre un oeil pour vendre, deux pour acheter.

L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui.

Le silence des peuples est la leçon des rois.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Qui se croit propre à tout, souvent n'est bon à rien.

Chacun cherche bien moins le bonheur que l'éclat.

Aider au mal, c'est autant que le faire.

Un acte d'équité ne se peut trop tôt faire.

Et souvent on le manque alors qu'on le diffère.

Celui qui jette le pain en manquera.

Le monde est à celui qui sait l'étudier.—Delille.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.—P. Corneille.

Les plus petits buissons portent parfois leur ombre.—Hardy.

Souvent les défauts d'un ami ne nous apparaissent que quand nous le voyons avec un autre de ses amis. —Albert Guinon.

L'amitié est comme une âme dans deux corps.

Charge bien liée est à demie portée.

Au navire brisé tous les vents sont contraires.

Quand on veut l'oeuf on doit laisser chanter la poule.

Dans la vie intime, certaines femmes avisées, délicates et douces sont à côté de nous comme des lampes.

Un voyage pour être instructif, doit être une sorte de jugement sur les divers objets que vous rencontrez.—Stendhal.

Un caractère à demi formé est une chose difficile à comprendre.

Celui qui plaisante sans cesse n'est jamais l'homme pour les choses sérieuses.

On doit cacher ses inclinations, à plus forte raison ses défauts.

L'ennui est le fond de l'étoffe, mais on peut y broder quelques fleurs d'imagination. — Théophile Gauthier.

N'est pas sot qui commet une sottise, mais qui ne sait pas ensuite la couvrir.

Il vaut souvent mieux, même dans l'amitié, ne confier qu'exceptionnellement ses fautes à son ami.

Il ne faut pas être méchant par pure bonté; c'est le cas de celui qui ne se fâche jamais.

Ne vous grattez donc plus

Vous ne faites qu'envenimer votre ECZEMA en vous grattant sans cesse dans l'espoir de calmer ces démangeaisons. Employez la célèbre pommade de LA CIE DU DR. VARRAIN. Guérison certaine et permanente **ECZEMAL** du Rifle, éruptions de la peau, plaies autour des oreilles Dartres, Mal de barbe, Etc., Prix : 50 cts franco par la malle- En vente partout ou au dépôt : (9)

On demande des agents.

Dept. A. 52 St-Vincent Montreal

GRATIS à toute Femme Souffrante

une boite de 50 cents du Baume de Figues, le fameux remède spécial pour les maladies particulières à la femme. Si vous souffrez des maux de tête, mal dans le dos, menstruations irrégulières ou douloureuses, pesanteur et sensibilité dans le bas-ventre, énervement, envie de pleurer, pertes blanches, étourdissement, amaigrissement, ulcères, descente de la matrice, etc. ne retardez pas- les retards sont dangereux, écrivez-nous de suite pour une boite d'essai et une copie de notre brochure intéressante et illustrée UNE FEMME PARFAITE. Rien ne peut égaler un essai personnel, de là cette offre spéciale. Ecrivez-moi en toute confiance. **Mrs. Harriet M. Richards, L-Box 154 Joliet, Ills., U. S. A.**

La guerre fait toujours tâche d'huile; elle s'étend à tous les coins du globe dans ses actes, suites ou conséquences.

Quand je n'arrive pas à venir à bout de mes devoirs domestiques, mets de côté ta dignité et prête-moi une main secourable.

EAU des CARMES

CORDIAL DIGESTIF

BOYER

est le *Seul Successeur*

des *CARMES DÉCHAUSSÉS*

de la Rue de Vaugirard.

AGENTS : ROUGIER Frres, 1597, Rue Notre-Dame, Montréal.

CONCOURS No 775

(Suite et fin de la page 27)

Jeune Fille

L Mignault, St-Paschal; Mme M J Barbeau, Salem, Mass.

Les six personnes dont les noms précèdent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

—o—

Frictionnez-en votre dos malade.—Une friction vive avec l'Huile Eclectrique du Dr Thomas guérira vos douleurs de dos. La peau absorbera l'huile immédiatement, celle-ci pénétrera dans les tissus et procurera un soulagement instantané. Essayez-la et convainquez-vous. Dès que le liniment pénètre à l'intérieur, la douleur s'en va et on a raison de dire que son attouchement est magique, car il l'est.

Poils Follets

cheveux et barbe superflue du visage, le cou ou les bras.

quelque touffue qu'elle soit, enlevés et détruits totalement en moins de trois minutes, sans douleur et sans endommager la peau la plus délicate.

$50 de Récompense à quiconque ne réussit pas.

Et nous n'avons pas peur de faire faire un essai gratis de cette préparation nommée **RAZORINE** du Dr Simon, Paris, France. Envoyez-nous votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous enverrons un paquet suffisant pour prouver son infaillibilité. Ecrivez aujourd'hui. Adressez **Cooper & Co., Dépt. 5, Montréal.**

Dépt. 5, Montréal.

L'Almanach du 'Samedi"

A rencontré un énorme succès

LE TIRAGE A ETE RAPIDEMENT EPUISE ET DE NOUVEL-
LES DEMANDES ARRIVENT TOUS LES JOURS.

VOTRE DERNIERE CHANCE

Hâtez-vous si vous voulez avoir un exemplaire de l'Almanach du "Samedi" pour 1912, car il n'en reste presque plus maintenant.

C'est un livre pratique, de 116 pages utiles et instructives, une véritable encyclopédie et non un vulgaire recueil de banalités.

Ses conseils. ses recettes, son petit dictionnaire médical, tout en un mot trouve une application quotidienne dans les familles.

Hâtez-vous si vous en désirez un, 10 cents seulement l'exemplaire; si les dépositaires n'en ont plus, adressez-vous aux Edit.-prop.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200 Boulevard St-Laurent, - - - - - Montréal.

COUPON POUR L'ALMANACH DU SAMEDI DE 1912

Ci-inclus veuillez trouver..... cents pour..... exemplaires de l'Almanach du Samedi.

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200, Boulevard St-Laurent. Montréal.

CONCOURS DES NOMS No 6

Lettres à trouver: A, D ,L, E, F, R.

Nom à former: **Alfred.**

Solutions Justes

MONTREAL

Mmes A Casgrain, A A Comte, O Dion, J R Duclos, W Lapierre, J Lesage, E Mathieu, A Richard, Mlles J André, F Boisvert, E Cardinal, B Chatigny, Y Côté, A Dagenais, E Dussault, A Ferland, A Dagenais, M L Gagnon, E Gascon, C Gauthier, F Gosselin, M F Laforte, M R Laliberté, E Lanctot, B Ouimet, B Perron, V Racicot, B Roberge, C Rouleau, A Tetrault, Y Vezeau, Y Viau, J Viens, MM L André, C Barbier, J F Béthune, A Caron, E Charland, A Dagenais 2f, A Des Ormeaux, L Filiatrault, L J G Grondin, A Mantha, E Pilon, L Rollin, Montréal.

CANADA

Mlle B Cloutier, Arthabaska; M J Martel, Bienville; Mlle G Gilbert, Chapleau; M H Larocque, Cobalt; Mlle M E Chartier, Coaticook; Mlle L Paquet, Chicoutimi; M J S Larivière, Giroux Lake; M A Larose, Hull; M J L F Chabot, Lac Etchemin; Mlle L Binette, Lachine; Mlle J Boivin, Lachute Mills; M J R Guay, La Tuque; M J Chuassé, Lavaltrie; Mlle L Gingras, Longue Pointe; Mlle M M Paradis, Matane; M A Berthel, Mattawa; M A Sasseville, Moulin Desbiens; M J Beauchesne, N Dame des Bois; M J L Pouliot, Ottawa; Mmes N Morency, A Perrault, Mlles A Boulet, H Letourneau, A Malouin, MM J A Bédard, A Bédard, R Bernard, E Gauthier, P A Joncas, E Pion, Québec; M R Godbout, Raith; M H Fortin, Riv Famine; Mlle M Chasse, Riv du Loup; Mlle A Lizotte, Sorel; Mlle M A Hamelin, St-Alban; M A Laliberté, St-Anselme; Mlle C Jodoin, St-Bruno; Mlle C Côté, St-Clément; Mlle L Legendre, St-Flavien; Mlle E Aubert, St-Gerard; Mlle M Mélançon, St-Guillaume; Mlle M Viger, M E Meunier, Saint-Hyacinthe; Mme J M Fortin, St-Isidore; Mlle Jeanne Obry, St-Jérôme; M Henri Rinfret, R Tetu, St-Raymond; M R Boulianne, Tadousac; M L A Lachance, Thetford Mines; MM J H Loiselle, A Maillette, J Bacon, Trois-Rivières; Mme J V Payette, Varennes; Mme E Lebrun, Verdun; Mlle A Roy, Ville Lauzon; M F Richard, Ville Marie; Mlle G Verreault, Village des Aulnaies; Mme J A E Cloutier, Whitemouth.

ETATS-UNIS

Mme H Mercier, M V Rousseau, Adams, Mass; Mlle A Vincent, Auburn, Me; Mme S Montminy, Berlin, N H; M J Olivier, Central Falls, N H; Mlle G Ross, M H Legendre, Fall River, Mass; Mlle H Legendre, Fitchburg, Mass; Mmes A Decelles, Mlle A Martel, Holyoke, Mass; Mlle A Levesque, A Rivard, M T Labens, Lewiston, Me; Mlle A Grenier, M L Guillemette, M E A Asselin, J Letourneau, Lowell, Mass; M E R Marcoux, Saco, Me; MM J Pelletier, Salem, Mass; M J Peter, New Bedford, Mass; M L Jaubert, Nouv Orléans, La; Mme L Caouette, A Richard, Southbrdge, Mass; M M A Flamme, St-Hilaire, Minn; MM O Deshaies, A Tetroult, Taftville, Conn; Mme A Laurent, Mlle E Fagnan, Taunton, Mass; M E Bérard, Woonsocket, R I.

Gagnants

Mme J R Duclos, Mlle C Rouleau, M J F Bethune, Montréal; M R Bernard, Québec; Mlle Minette Chassé, Riv du Loup; M A Maillette, Trois-Rivières; Mme J A E Cloutier, Whitemouth; Mme Stanislas Montminy, Berlin, N H; M E Asselin, Lowell, Mass; Mlle C Fagnan, Taunton, Mass.

Les dix personnes dont les noms précèdent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné un prix sont priées de passer à nos bureaux et les autres de nous écrire pour nous indiquer où le leur envoyer.

—o—

HEMORROIDES GUERIES EN 6 A 14 JOURS

Votre pharmacien remettra l'argent si L'ONGUENT PAZO ne guérit pas tout cas d'Hémorroides Irritantes, Sèches, Saignantes ou Sortantes en 6 à 14 jours. Si votre pharmacien ne l'a pas, il vous sera envoyé franco, sur réception du prix, 50c, par la Paris Medecine Co., 80 George St., Toronto.

RECETTES ET CONSEILS

Préparation des mèches pour lampes à huile.—Plonger la mèche de coton dans une solution saturée de sel de cuisine et d'eau que l'on filtre pour s'assurer que tout le sel a été dissous, et ensuite la faire bien sécher. Cette mèche donne une flamme brillante sans fumée. Ensuite on fait un mélange à parties égales d'huile et de solution saline, et on l'agite pendant quelque temps, puis, on laisse en repos jusqu'à ce que toute l'huile soit revenue à la surface du liquide, et on décante pour la recueillir; cette huile, ainsi travaillée, dure plus longtemps que l'huile ordinaire. La lumière obtenue est plus jaune que la lumière ordinaire, elle possède les raies du spectre du sodium.

Griller des Cailles ou des Bécasses.—Après les avoir apprêtées fendez-les dans le dos, salez et poivrez, posez-les sur un gril. le dedans en bas; faites griller lentement d'abord, servez avec de la sauce blanche.

—o—

Personne ne devrait endurer le martyre d'avoir des cors lorsqu'on peut les enlever facilement avec le Holloway's Corn Cure.

Le Secret de la **PERFECTION du BUST**
ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement

Le Système Corsin Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantiau menter le buste de si pouces; il remplit aus les parties creuses du co et de la poitrine. Il e employé depui plus de 20 ans pa les principales ar tistes et les dame de la société. Livre contenan des renseigne ments complet envoyé gratuitement. Il est très bien illustr de dames photographiées avant et après avoi employé Corsine. Toute lettre absolumen confidentielle. Incluez deux timbres et votr adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, On

Rod. Carrière **Henri Senécal**
Optometristes et Opticiens

Salons d'Optique Franco-Britannique

205 & 207 Ste-Catherine Est Montreal

A l'Hôtel-Dieu de 9.30 à 11 heures excepté le Mercredi et Samedi. Aux Salons d'Optique de 9 a.m.m. à 8 p.m.

CHIPWA

purificateur du sang, de racines sauvages, pour toute maladie. Décrivez votre cas. En vente partout, 5 cts pour échantillon. Agents demandés. Mme J. L. Royer, Manchester, N H., et Mansonville. P. Qué.

JAMAIS DE LA VIE

—Chéri, vas-tu m'acheter un autre manteau?

—Jamais de la vie; porte celui-ci à la célèbre teinturerie Dechaux, 62 et 570 Ste-Catherine Est: il sera comme neuf.

(Demandez notre livret, gratis par la poste, à l'une ou l'autre des adresses ci-dessus).

—o—

L'un des principaux directeurs d'une grande maison de gros, de Montréal, de retour d'un voyage à Vancouver, San Francisco et de plusieurs autres endroits de la côte du Pacifique, écrit ce qui suit au Grand Tronc:

"Pendant notre voyage sur la côte du Pacifique nous avons voyagé sur dix chemins de fer différents, et, sur chacun, nous avons eu à nous servir du serviec des chars-à-dîner. En aucun cas, sur les chars de chacun de ces chemins de fer, nous n'avons trouvé le service supérieur à celui du Grand Tronc, et, en plusieurs cas, nous l'avons trouvé bien inférieur. Je saisis sette occasion que j'ai de vous informer de ce que nous pensons du service supérieur que vous donnez sur notre grand chemin de fer canadien.

Hommes malades, les

PILULES MORO

Sont pour vous tous.

Prenez les et vous GUERIREZ

L'estomac et les rognons sont les organes les plus importants du système humain et sans leur bon fonctionnement il est impossible à l'homme d'être en bonne santé.

Lorsque les vivres digèrent mal, non seulement l'estomac souffre. mais aussi les autres organes, les intestins, le foie; la nourriture ne profitant pas, la déperdition des forces n'est plus réparée, l'homme s'épuise, manque de courage, devient morose et abattu.

Et quand des douleurs de reins viennent s'ajouter à tout cela, quand les malaises de toutes sortes indiquent que les rognons requièrent des soins, l'homme s'inquiète et se demande : Que dois-je faire? Que dois-je prendre pour me guérir? Bien souvent il s'est adressé à des médecins, mais plus il va, plus il souffre. Il maigrit, dépérit à vue d'oeil et faiblit tous les jours et cependant il lui faut travailler pour gagner sa vie et celle de ses enfants.

A ces hommes nous dirons: Quelques boîtes de Pilules Moro, prises à temps, font toujours grand bien, ramènent l'appétit, donnent une bonne digestion, fortifient les rognons, enrichissent le sang et rétablissent la constitution débilitée. Nous leur recommandons de lire le témoignage qui suit; ils y verront là tout tracé, le chemin à suivre pour refaire leur santé.

Un autre conseil que nous leur donnons aussi est d'aller voir les Médecins de la Compagnie Médicale Moro ou de leur écrire s'ils ne peuvent se rendre à leurs bureaux. Il n'y a rien à payer pour ces consultations. elles sont absolument gratuites et chacun peut être sûr que son cas sera sérieusement examiné, étudié et traité de la façon la plus appropriée.

Les bureaux de nos médecins, au No 272 rue Saint-Denis, sont ouverts tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 9 heures du soir, les mardi et samedi, et jusqu'à 6 heures les autres jours.

M. ARTHUR DUPRAS.

"Depuis un an je me sentais de plus en plus faible; je ne dormais pas la nuit ou si le sommeil me venait, il était lourd et fatigant; le matin, au lieu d'être dispos et apte au travail, j'avais naturellement de la lassitude dans tous les membres. C'était ma mauvaise digestion qui me causait tout cela et qui me donnait encore des crampes, des tiraillements d'estomac. puis des gonflements. De plus. j'avais beaucoup de symptômes indicateurs du fonctionnement imparfait de mes rognons. Mon dos était très sensible à la fatigue; je ne pouvais faire mon travail à l'aise, les douleurs parfois étaient insupportables. J'avais déjà demandé à un médecin de me débarrasser de toutes ces misères, de reconstituer mes forces, de remettre mon estomac et de guérir mes reins, mais ses remèdes étaient demeurés sans résultat bien marqué et je ne pouvais être satisfait de si peu. Quelques-uns de mes amis à qui j'avais parlé de mes souffrances, m'ayant recommandé avec conviction les Pilules Moro, je pris ce remède et fus émerveillé de la rapidité de ses effets. Après deux mois de son emploi, je me trouvais si bien qu'il me semblait que j'étais délivré d'un lourd poids. Mes mouvements étaient faciles; je ne me sentais plus les reins brisés même après une rude besogne; l'appétit étant revenu, la digestion se faisait bien, le sommeil ne me manquait plus, enfin. pour le dire en deux mots, j'étais guéri."

ARTHUR DUPRAS.

51 rue St-Charles, Montréal.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, $2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent etre adressees:

Compagnie Medicale Moro,

272 rue St-Denis - - - Montreal

"PRINCE"

Ameublement et Fournitures :-: de Maison :-:

A PAIEMENTS FACILES

La Cie J. S. PRINCE

85 Boulevard St-Laurent,

MONTREAL

Contre le Mal de Gorge

Il est prudent de prendre de grandes précautions pour éviter de graves complications· **RHUME, TOUX, BRONCHITES, INFLAMMATION DES POUMONS** et autres **AFFECTIONS.**

Le Vin Morin Creso-Phates

est le remède le plus puissant contre les maladies de la **GORGE**, des **BRONCHES** et des **POUMONS**. Il est souverain pour le traitement du **CATARRHE.**

SON ACTION EST PROMPTE et CERTAINE

Elle a été Guérie Mme Isidore Labrecque de St-Roch, Québec, est heureuse de témoigner des propriétés curatives du Vin Morin Créso-Phates qui l'a guérie de faiblesse des poumons et de la difficulté qu'elle avait de respirer à fond.

En vente partout.

Dr Ed. MORIN & CIE, Québec, P. Q.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Service de Toronto

10.45 P.M., TOUS LES JOURS, A LA

GARE DE LA RUE YONGE

TORONTO NORD

Sans contredt le plus rapide de tous les trains entre les deux villes

Magnifiques chars à compartiments et spacieux wagons-lits.

8.45 a.m., et 10.00 p.m., tous les jours, à la gare Union.

Wagon-salon pour Portland, Me., à 9.00 a.m., tous les jours, excepté le dimanche.

CALEDONIA SPRINGS

ENDROIT DE VILLEGIATURE POUR CONGE DE FIN DE SEMAINE

TAUX REDUITS

DEPART VENDREDI ET SAMEDI, RETOUR JUSQU'AU LUNDI.

BUREAUX DES BILLETS
218 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger et Windsor.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par "l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m. Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—a8.35 a.m. b3.00 p.m., a7.25 p.m.

MONTREAL—BOSTON—SPRINGFIELD, via C.V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA—a8.30 a.m. b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOXVILLE.—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE
130 rue St-Jacques. Tél. Main 6905.
Ou gare Bonaventure.

HEMORRHOIDES

EXTERNES GUERIES PAR ONGUENT

INTERNES GUERIES PAR SUPPOSITOIRES

DR J.P.FREDERIC

AEMOROIDOL

Envoyer 10 cts pour une boîte échantillon. Si votre pharmacien n'a pas l'onguent et les Suppositoire Aemoroidol, adressez-vous directement aux agents, 50 cts la boîte.
Tel. Main 7233. R. J. DEVINS, Ltd., 25 St-Gabriel, Montréal.

Crème Simon

PARIS

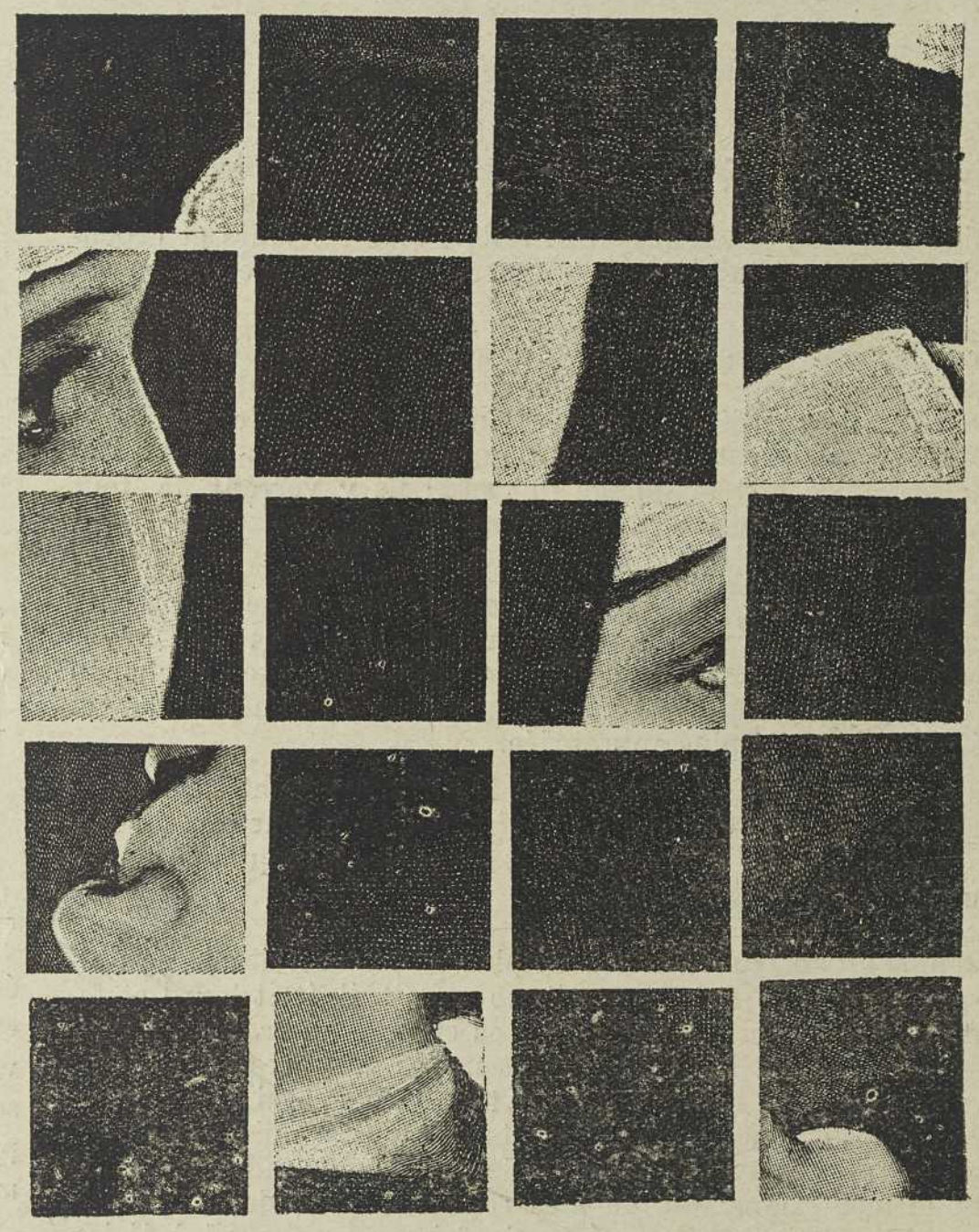
La Crême des Crêmes

La meilleure pour la Beauté du Visage et des Mains

Contre toutes les irritations de la Peau causées par le Froid ou la Chaleur

POUDRE et SAVON

CASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI No 779



EXPLICATION

Découpez les carrés ci-dessus, rassemblez-les et collez-les sur un papier de manière à reconstituer une gravure intitulée ETUDE.

Attention! tout coupon qui ne portera pas au long l'adresse du concurrent sera mis au panier.

COUPON DU CASSE-TETE CHINOIS No 779

Réponses reçues jusqu'au 18 mars 1912

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Veuillez découper convenablement le coupon ci-dessus et envoyez-le avec vos réponses à SPHINX, *LE SAMEDI*, 200, Boulevard St-Laurent, Montréal. Les bons concurrents participeront à un tirage dont les six premiers noms sortant auront droit à 50c en argent. Le gagnant d'une prime l'ayant constaté dans un numéro subséquent, doit nous la réclamer par lettre, ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de coupons.